





Class PO 1173

Book P4

1323





CLASSIQUES
FRANÇAIS,

ÉDITION TRÈS-CORRECTE,

Imprimée par Firmin Didot Frères.



PARIS,
CHEZ VICTOR MASSON,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 4.

—
1836,

Classiques étrangers.

s.	I	Letters of Montagne.	I
s.	I	The Sentimental Journey.	I
s.	I	Fables by Gay and Moore.	I
Nepos.	I	Arinta di Tasso.	I
is.	I	Gerusalemme liberata.	I
ar of Wakefield.	I		

LIBRAIRIE
DE
VICTOR MASSON

1836

1836.

CHEZ VICTOR MASSON
PARIS,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 7



Imprimée par Firmin Didot frères
ÉDITION TRÈS-CORRECTE,
FRANÇAIS,

1836.
OR MASSON.
DE
BRAIRIE



169
394

OEUVRES CHOISIES

DE

DESPORTES, BERTAUT,
ET REGNIER.

OEUVRES CHOISIES

DE

DESPORTES, BERTAUT,
ET REGNIER,

Précédées de Notices historiques et critiques sur ces
poètes, et suivies d'un Vocabulaire,

par M. Pellissier
PAR M. PELLISSIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N^o 24.

1823.

PQ 1173
PA
1823

7

384592

29



NOTICE

SUR DESPORTES.

PHILIPPE DESPORTES, né à Chartres en 1545, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. S'étant attaché à un évêque, il le suivit à Rome, où il étudia avec soin la langue et la littérature italienne. De retour à Paris, il se livra tout entier à la poésie française, et il réussit principalement à la débarrasser des ornemens étrangers qui la déparoisent. La confusion et le désordre étoient alors dans les lettres ; on dépassoit sans cesse le but dans tous les genres, parce qu'on ignoroit que le vrai mérite consiste seulement à l'atteindre. La plupart des écrivains de cette époque, loin de chercher à fixer la langue, sembloient au contraire vouloir en retarder les progrès par des tentatives hasardées. Les uns appliquoient à la poésie les formes métriques des anciens ; les autres s'étudioient à introduire dans les vers toutes sortes de mots grecs et latins, croyant que pour les faire adopter, il suffisoit de leur donner une terminaison française. Les succès de Ronsard et de ses imitateurs eussent facilement égaré le jeune Desportes, s'il n'avoit su se défier de

leurs exemples et se frayer lui-même une route nouvelle. Sans doute, Desportes n'eut pas toujours un goût sûr, qualité qui ne peut s'obtenir qu'avec le secours du temps et de l'expérience; il manquoit quelquefois de verve et d'imagination; il sacrifia trop souvent aux idées recherchées de son siècle; mais il eut le mérite de simplifier le mécanisme de notre versification, et de préparer des réformes utiles en se permettant peu l'usage des hiatus et des enjambements. Admirateur passionné des anciens, il eut souvent l'art de cacher son érudition sous des traits faciles et gracieux. Il embellit son style d'imitations empruntées aux figures brillantes des poètes italiens; il donna plus de pureté et de douceur au langage, plus de clarté à l'expression; en un mot, il apprit aux muses de la France à parler français.

La poésie fut pour Desportes une source de faveurs et de richesses. Accueilli avec distinction à la cour, il eut bientôt des protecteurs puissants et nombreux. Charles IX, à qui il dédia une pièce assez médiocre, imitée en partie de l'Arioste, lui donna, en cette occasion, huit cents écus d'or et le combla de bienfaits. Aussi Balzac, comparant le sort de quelques écrivains de cette époque avec celui de Desportes, se plaint-il hautement de la misère et de l'abandon dans lesquels ils furent laissés. Il ajoute avec l'accent d'une noble indignation: « Dans cette même cour, où l'on exerçoit
« de ces libéralités, Torquato Tasso a eu besoin d'un
« écu, et l'a demandé par aumône à une dame de sa
« connoissance. »

Desportes fut également honoré de la protection et de l'amitié du duc d'Anjou, qui, ayant été élu roi de Pologne en 1573, emmena le jeune poète et l'associa à ses ennuis jusqu'à l'année suivante où ce prince, par la mort de son frère, fut appelé au trône de France qu'il occupa sous le nom de Henri III. Dès-lors la faveur de Desportes n'eut plus de bornes. Le nouveau roi le nomma lecteur de son cabinet; il l'appelait souvent dans son conseil privé. Il lui donna trente mille livres (plus de cent mille francs de notre monnaie) pour faire imprimer ses poésies. Les bénéfices ecclésiastiques qu'il reçut de lui s'élevaient à dix mille écus de rente, sans y comprendre les libéralités de plusieurs seigneurs, et notamment du duc de Joyeuse, qui lui fit avoir une abbaye considérable pour un seul sonnet.

Il faut le dire toutefois, Desportes faisoit le plus bel usage de ses richesses. Sa maison et sa bourse étoient ouvertes à tous ceux qui cultivoient les lettres; ils trouvoient en lui un protecteur généreux et un ami dévoué. Il employoit une partie de son revenu à acheter des livres, et sa bibliothèque étoit à la disposition de tous ceux qui vouloient la consulter. Sa modestie fut quelquefois assez grande pour mettre elle-même des bornes à la munificence du souverain; il refusa l'archevêché de Bordeaux. Tant de qualités louables furent un moment altérées par sa conduite politique. Après la mort tragique de Henri III, Desportes s'étoit retiré dans son abbaye de Bon-Port, en Normandie; là, son attachement et sa reconnoissance

pour le duc de Joyeuse l'entraînèrent dans le parti de la ligue. Plus tard il changea de sentiment, et en 1594 il contribua à ramener cette province sous l'obéissance de Henri IV.

Les heureuses réformes que Desportes introduisit dans la poésie française lui suscitèrent autant d'ennemis que sa fortune rapide et sa célébrité lui firent de jaloux. Ses ouvrages devinrent l'objet de critiques souvent minutieuses ou injustes, et l'envie trouva dans l'infidélité passagère du citoyen une occasion favorable d'attaquer le poète avec les traits envenimés de la calomnie. Desportes reconnut ses erreurs et les fit oublier à Henri IV lui-même par un repentir sincère et par un dévouement utile. Il opposa toujours aux reproches outrés de ses critiques une modération ou une docilité qui fait également l'éloge de son esprit et de son cœur. On publia contre lui un ouvrage intitulé *la Rencontre des Muses*, contenant quarante-huit sonnets qu'il avait imités ou traduits de l'italien ; et pour mieux dénoncer les prétendus larcins du poète français, l'auteur fit imprimer le texte original en regard de ces diverses imitations. Desportes prit la chose gaiement, et blâma son ennemi de ne l'avoir pas consulté : « J'aurois pu, disoit-il, lui fournir des « mémoires pour grossir son livre. »

Les OŒuvres de Desportes se composent de poésies amoureuses et de poésies chrétiennes. Il a traduit tous les psaumes en vers français ; mais ce dernier ouvrage, qu'on a comparé aux foibles soupirs d'une muse expirante, se ressent beaucoup trop de la vieil-

lesse de l'auteur. Le poëte religieux fut moins bien inspiré que le poëte galant. Néanmoins cette traduction du psautier est quelquefois remarquable par une grande fidélité, seul mérite que le traducteur ambitionna sans doute, lorsqu'à la fin de sa vie il crut par ce travail expier les compositions un peu mondaines de sa jeunesse. Desportes, en effet, avoit choisi l'état ecclésiastique, et n'écrivit avec succès que sur la galanterie. Il célébra particulièrement trois de ses maîtresses dans des vers qu'il a publiés sous le titre des *Amours de Diane, d'Hippolite et de Cléonice*. Un de ses sonnets, en forme d'épithaphe, peut faire présumer que la première étoit cette infortunée Diane de Cossé-Brissac, comtesse de Mansfeld, que son mari surprit avec le comte de Maure, son amant, et qu'il immola dans un accès de jalousie. Il est permis de croire également que sous le titre des *Amours d'Hippolite*, il a chanté Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis, et à laquelle Ronsard, déjà vieux, avoit adressé plusieurs pièces amoureuses. Enfin Héliette de Vivonne de la Châtaigneraye, lui fournit le sujet de *Cléonice*.

Outre ces poésies galantes, Desportes en a publié d'autres sous le titre de *Diverses Amours*. Il a composé aussi deux livres d'élégies qui lui firent donner le nom de Tibulle français. Mais la postérité n'a point confirmé à cet égard le jugement de ses contemporains. Les élégies de Desportes manquent en général de naturel et de vérité; on n'y trouve pas cette simplicité touchante à laquelle on reconnoît le sentiment qui

inspire le vrai langage de la souffrance ou celui de la passion. Chez Desportes, l'esprit de l'auteur étouffe presque toujours les plaintes de l'amant sous des antithèses ou des proverbes rimés qu'il entasse froidement sans goût et sans choix. Ses lamentations fatiguent et ne touchent pas, sa douleur est sans intérêt, ses graces même ont perdu leurs charmes. J'aurois moins insisté sur ces défauts si, dans plusieurs ouvrages modernes, très-recommandables d'ailleurs, on n'avoit, sans examen, conservé à ce poète un titre trop flatteur, et qu'il n'a jamais mérité. J'ajouterai que ces défauts étonnent d'autant plus, que Desportes a vraiment réussi dans la chanson anacréontique, genre qui se rapproche souvent de l'élégie.

Ses œuvres contiennent aussi deux pièces intitulées *Eurylas* ou *Aventure première*, et *Cléophon* ou *Aventure seconde*. Dans l'une, sous le nom d'Eurylas, le poète célèbre les amours de Henri III, alors duc d'Anjou, pour Marie de Clèves, princesse de Condé, qu'il désigne sous le nom d'*Olympe*. Le sujet de la seconde pièce est le fameux duel de Quélus, Livarot et Maugiron contre Ribérac, Schomberg et le jeune Antragues. Ces deux pièces offrent quelques bons vers, mais qu'il est difficile de détacher, parce qu'ils tiennent à la narration. Je citerai toutefois le morceau suivant extrait de l'*Aventure première*. L'auteur suppose que Vénus apparaît en songe à la belle Olympe, et qu'elle lui promet les plus douces faveurs :

Vénus, ce lui sembloit, à ces mots l'a baisée ;
Laisant d'un chaud desir sa poitrine embrasée ,

Puis disparut légère. Ainsi qu'elle partoit,
 Le Ciel tout réjoui ses louanges chantoit,
 Les vents à son regard tenoient leurs bouches closes,
 Et les petits Amours faisoient pleuvoir des roses.
 Phébus aux cheveux d'or sur les monts paroissoit,
 Et la nuit devant lui son grand voile abaissoit;
 Les fleurs s'ouvroient au jour, et la gaie Arondelle
 Saluoit en chantant la lumière nouvelle:
 Quand, avec un penser plaisant et soucieux,
 Olympe se réveille, entrouvrant ses beaux yeux;
 Doucement tout autour la vue elle a tournée,
 Puis se tint sans mouvoir comme toute étonnée.

Ne croiroit-on pas lire la description d'un tableau de l'Albane?

Parmi les pièces en divers genres que leur inégalité n'a pas permis de choisir ou d'extraire, on trouve souvent des vers dignes d'être retenus. Si je suis malheureux, dit-il, en s'adressant à sa maîtresse:

J'en accuse le Ciel plutôt que vous blâmer,
 La faute en est à lui qui vous forma si belle.

Il est inutile de remarquer que ce dernier vers a été copié depuis, et qu'il est devenu proverbe.

Cet autre vers n'est pas moins beau:

Et crois qu'en l'adorant je fais honneur aux Dieux.

Quelquefois Desportes joint la délicatesse du sentiment à une pensée bien exprimée:

Ceux qui sont altérés d'honneurs ou de richesse,

Importuns feront presse à la suite du roi ;
 Les biens et la grandeur que je brigue pour moi ,
 C'est de finir ma vie en servant ma maîtresse .

Ailleurs il adresse les ouvrages de Pétrarque à la beauté qu'il aime , et il lui dit que si l'amant de Laure le surpassa comme écrivain , il a bien plus d'amour que le poëte de Vaucluse ,

Car sa Laure mourut , il demeura vivant ;
 Si ma dame mourroit , je mourrois avec elle .

Les détails de ses narrations ont de la facilité et du piquant :

Un autre jour plus gai je m'en vais à la chasse ;
 Je cherche un lièvre au gîte ou le suis à la trace ;
 Je prends la simple caille , entr'imitant son chant :
 Quelquefois je retourne avec le chien couchant
 Lui dresser autre embûche , et le soir je devise ,
 Quand elle est dans le plat , comme je l'ai surprise .

On y trouve de belles images empreintes des couleurs de la philosophie :

Les grands palais sont plus battus des vents ,
 Et les hauts monts vers le ciel s'élevant
 Presque toujours sont frappés de l'orage .

Il s'exprime ainsi en parlant de l'aigle :

L'aigle , courrier du foudre , et ministre fidelle
 Du tonnant Jupiter , roi des oiseaux s'appelle ,
 Pour ce que , sans fléchir , il soutient de ses yeux

Les traits éblouissants du soleil radieux ;
 Et que d'une aile prompte au travail continue ,
 S'élevant sur tout autre , il se perd dans la nue.

Veut-il caractériser un jaloux ?

Tout ce qu'on dit d'Argus de lui se peut bien dire ,
 Jamais le doux sommeil ne lui ferme les yeux ;
 Et quand un papillon vole autour de la belle ,
 Il crie , et veut savoir s'il est mâle ou femelle.

Ailleurs il fait cette réflexion sur l'amour :

Si l'Amour est un dieu , c'est un dieu d'injustice ,
 Qui porte au lieu de sceptre un flambeau dans la main
 Dont il brûle les cœurs de flammes éternelles ,
 Et tourmente plus fort ceux qui sont plus fidelles.

Il réussit également dans les comparaisons :

Je fais comme la biche alors qu'elle est blessée ,
 Elle fuit le chasseur , mais elle ne fuit pas
 La flèche et la douleur qui causent son trépas.

On a déjà pu remarquer dans ces vers quelques imitations heureuses des poètes anciens. Desportes, nourri de la lecture de leurs ouvrages, en sentait vivement les beautés, et il s'attacha moins à les copier servilement, qu'à s'approprier, pour ainsi dire, l'art qui les avait produites. Il a été souvent imité lui-même après sa mort. Pour n'en citer qu'un exemple, je me bornerai à indiquer, dans ce recueil, le sonnet de la page 65. Ce sonnet a évidemment fourni l'idée

de celui qui fit la réputation de Desbarreaux, et qui commence par ce vers :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité, etc.

En comparant les deux sonnets, il est facile de se convaincre que cet auteur eut seulement la gloire de perfectionner une pièce médiocre de son devancier.

Desportes mourut dans son abbaye de Bon-Port, le 5 octobre 1606, année remarquable par la naissance du grand Corneille.

P.

OEUVRES CHOISIES

DE

DESPORTES.

AMOURS DE DIANE.

SONNET.

AMOUR, trie et choisis les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre mérite :
Qu'à ce fâcheux labeur ta louange t'excite ;
C'est dessous ton beau nom qu'ils vont par l'univers.

Ils sont nés de ta flamme et des tourments divers
Dont tu me fis présent , quand je vins à ta suite :
Ma prise et ta victoire au vrai s'y voit décrite,
C'est le papier journal des maux que j'ai soufferts.

Ceux qui ne t'ont connu sinon par ouï-dire ,
Ne doivent , curieux , s'arrêter à les lire :
Aux seuls vrais amoureux ce livre est réservé ;

Les autres ne croiroient tant d'étranges alarmes.
Las ! si n'ai-je rien dit que je n'aye éprouvé ,
Et chacun de ces vers me coûte mille larmes.

CHANT D'AMOUR.

Puis que je suis épris d'une beauté divine ,
 Puis qu'un amour céleste est roi de ma poitrine ,
 Puisque rien de mortel je ne veux plus sonner ,
 Il faut à ma Diane ériger ce trophée ,
 Et faut qu'à ce grand dieu, qui m'al'ame échauffée,
 Je consacre les vers que je veux entonner.

C'est un grand dieu qu'Amour, il n'a point de
 semblable ,

De lui-même parfait , à lui-même admirable ,
 Sage, bon, connoissant, et le premier des dieux ;
 Sa puissance invincible en tous lieux est connue :
 Son feu prompt et subtil, qui transperce la nue,
 Brûle enfer, la marine, et la terre et les cieux.

Durant le grand débat de la masse première,
 Que l'air, la mer, la terre, et la belle lumière
 Mêlés confusément faisoient un pesant corps :
 Amour qui fut marri de leur longue querelle,
 De la matière lourde en bâtit une belle,
 Rangeant les éléments en paisibles accords.

C'est donc, Amour, par toi que les bois rever-
 dissent ,

C'est par toi que les blés ès campagnes jaunissent,
 C'est par toi que les prés se bigarrent de fleurs ;
 Par toi le doux printemps suivi de la jeunesse,
 De Flore et de Zéphire , étale sa richesse ,

Peinte diversement de cent mille couleurs.

Tout rit par où tu passe, et ta vue amoureuse
 Qui brûle doucement, rend toute chose heureuse:
 La Grace quand tu marche est toujours au devant,
 La Volupté mignarde en chantant t'environne,
 Et le Soin dévorant qui les hommes talonne,
 Quand il te sent venir s'enfuit comme le vent.

Par toi le laboureur en sa loge champêtre,
 Par toi le pastoureau menant ses brebis paître,
 Se plaît en sa fortune et bénit ton pouvoir:
 Et d'une vilanelle en chantant il essaie
 D'amollir Galatée, et de guérir sa plaie,
 Modérant la chaleur qui le fait émouvoir.

Les rois par ta douceur tout remplis d'allégresse,
 Donnent quelquefois trêve au souci qui les presse:
 Des graves magistrats les pensers tu défais;
 Tu te prends, courageux, aux plus rudes gen-
 darmes,

Et souvent au milieu des combats et des armes
 Tu chasses la querelle et nous donnes la paix.

Tu délectes les bons, tu contentes les sages,
 Tu bannis les frayeurs des plus lâches courages:
 Rendant l'homme craintif, hautain et généreux,
 Tu es le seul auteur de toute courtoisie;
 Et sans toi ne peut rien la douce poésie,
 Car un parfait poëte est toujours amoureux.

SONNET.

UN jour l'aveugle Amour, Diane et ma maîtresse,
 Ne pouvant s'accorder de leur dextérité,
 S'essayèrent de l'arc vers un but limité,
 Et mirent pour le prix leur plus belle richesse.

Amour gagea son arc, et la chaste déesse
 Qui commande aux forêts, sa divine beauté :
 Ma maîtresse gagea sa fière cruauté
 Qui me fait consommer en mortelle tristesse.

Las ! ma dame gagna, remportant pour guerdon
 La beauté de Diane et l'arc de Cupidon,
 Et la dure impitié dont son ame est couverte.

Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,
 Sa beauté m'éblouit, je meurs par sa rigueur ;
 Ainsi sur moi chétif tombe toute la perte.

CHANSON.

CŒUX qui peignent Amour sans yeux
 N'ont pas bien sa force connue :
 Il voit plus clair qu'aucun des Dieux,
 Las ! j'ai trop essayé sa vue.

Hélas ! a-t-il mauvais regard ?
 De cent mille traits qu'il m'adresse,
 Il ne me frappe en nulle part,
 Qu'au cœur, où toujours il me blesse.

Il a donc des yeux et voit bien ,
 A quelque but qu'il veuille atteindre ;
 Mais il est sourd et n'entend rien ;
 On a beau soupirer et plaindre.

Que me faut-il donc espérer ,
 Suivant ce Dieu plein de furie ?
 Il voit bien pour me martyrer ,
 Et n'entend rien , quand je le prie.

S O N N E T.

ELLE pleuroit , toute pâle de crainte ,
 Lorsque la mort sa moitié menaçoit ,
 Et tellement l'air de cris remplissoit ,
 Que la mort même à pleurer eut contrainte.

Hélas , mon Dieu , que sa grace étoit sainte !
 Que beau son teint qui les lis effaçoit !
 Le trait d'amour cependant me blessait ,
 Et dans mon ame engravait sa complainte.

L'Air en pleurant sa douleur témoigna ,
 Le beau Soleil de pitié s'éloigna ,
 Les Vents émus retenoient leurs haleines ;

Et sur la terre où tombèrent les pleurs
 De ses beaux yeux , amoureuses fontaines ,
 Tout s'émailla de verdure et de fleurs.

PLAINTE.

QUAND je pense aux plaisirs qu'on reçoit en aimant ,

Et que le feu d'amour est une vive flamme
Qui fait mouvoir l'esprit et qui réveille l'ame ,
Rien ne me plaît si fort que l'état d'un amant.

Mais quand je vois qu'Amour ses sujets tyrannise,
Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paît de douleurs ,

Quand j'ois tant de regrets , quand je vois tant de pleurs ,

J'estime bienheureux qui garde sa franchise

Si est-ce un grand plaisir après un long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de sa dame ,
Baiser son front, sa bouche, et ses yeux pleins de flamme ;

Non , il n'est rien si doux que l'état d'un amant.

Mais si durant le temps qu'elle nous favorise
Un rigoureux départ nous force à la laisser ,
Quelle extrême douleur peut la nôtre passer ?
Il est donc bienheureux qui garde sa franchise.

Encore on se contente en cet éloignement ,
Car l'esprit s'entretient de douces souvenances ;
On pense à la revoir , on se paît d'espérances :
Il n'est donc rien si doux que l'état d'un amant.

Mais après le retour trouver sa place prise ,

Lui voir le cœur changé, n'être plus reconnu,
 Et se voir délaissé pour un nouveau venu,
 Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?

Vous qui goûtez d'amour le doux contentement,
 Chantez qu'il n'est rien tel que l'état d'un amant:
 Vous qui la Liberté pour déesse avez prise,
 Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

SONNET.

MARI jaloux, qui me défends la vue
 De la beauté si bien peinte en mon cœur,
 De tes fureurs mon desir prend vigueur,
 Et mon amour plus forte continue.

Plus une place est chèrement tenue,
 Plus elle acquiert de louange au vainqueur;
 Plus tu seras vers moi plein de rigueur,
 Plus je rendrai ma constance connue.

Quand on ne peut un cœur froid allumer,
 Il faut sans plus lui défendre d'aimer:
 Tout aussitôt le voilà plein de flamme.

Donc, si tu veux vivre bien assûré,
 Ferme les yeux, ne garde point ta femme;
 Le bien permis est le moins désiré.

CHANSON.

AMOUR, grand vainqueur des vainqueurs,
 Et la beauté reine des cœurs,

Jadis firent un vœu notable :
 Et pour n'y manquer nullement ,
 Chacun jura maint grand serment ,
 Qu'il le tiendrait irrévocable.

Premier cet enfant passager
 Jura de jamais ne loger
 En esprit ou en fantaisie
 Autant d'un mortel que d'un Dieu ,
 Qu'il n'y retînt toujours un lieu
 Près de soi pour la jalousie.

Beauté jurant après Amour ,
 Promit de ne faire séjour
 Ni d'arrêter jamais en place ,
 Sans y loger aussi soudain
 L'orgueil fantastique et hautain ,
 L'aigreur , le mépris et l'audace.

Serments cruels et rigoureux ,
 C'est par vous que les amoureux
 Sont pressés d'angoisses mortelles :
 L'un rend leur esprit transporté ,
 L'autre fait que la cruauté
 A tant de force au cœur des belles.

De ces vœux trop bien observés
 Nous avons été réservés ,
 O ma belle et chère déesse !
 Vos douces beautés et ma foi

Sont du tout exempts de la loi ,
Et ne sentent point sa rudesse.

Puissions-nous vivre ainsi toujours ,
Maîtresse , heureux en nos amours ,
A qui nulle autre ne ressemble :
Et s'il faut sentir du malheur ,
Que ce soit la seule douleur
De n'être pas toujours ensemble.

DE LA JALOUSIE.

AMOUR est bien cruel , sa pointure est mortelle ,
Mais l'âpre jalousie est beaucoup plus cruelle ;
Tout autre mal n'est rien au prix de ce tourment.
Amour aucunesfois se lasse de nos peines ,
Et soulage nos maux par des liesses vaines ,
Mais cette autre fureur nous presse incessamment.

Je ne saurois aimer rien que ma dame touche ,
Je hais l'air qu'elle tire et qui sort de sa bouche ,
Je suis jaloux de l'eau qui lui lave les mains ,
Je n'aime point sa chambre , et j'aime moins encore

L'heureux miroir qui voit les beautés que j'adore ,
Et si n'endure pas mes tourments inhumains.

Je n'aime point ce vent qui folâtre se joue
Parmi ses beaux cheveux , et lui baise la joue ;
Si grande privauté ne me peut contenter.

Je couve au fond du cœur une ardeur ennemie
 Contre ce fâcheux lit, qui la tient endormie,
 Pour la voir toute nue et pour la supporter.

Si quelqu'un est pensif, soudain je crois qu'il
 pense

En ce bel œil guerrier, qui comme moi l'offense :
 Si je le vois joyeux, je crains qu'il soit content,
 Et souhaite en pleurant que mes yeux me dé-
 çoivent :

Bref tous ceux que je vois, j'estime qu'ils reçoivent
 vent

Plus de faveurs que moi, bien qu'ils n'aiment pas
 tant.

SONNET.

LETTRES, le seul repos de mon ame agitée,
 Hélas ! il le faut donc me séparer de vous ;
 Et que par la rigueur d'un injuste courroux,
 Ma plus belle richesse ainsi me soit ôtée.

Ha ! je mourrai plutôt, et ma dextre indomptée
 Fléchira par mon sang le Ciel traître et jaloux,
 Que je m'aie privant d'un bien qui m'est si doux :
 Non, je n'en ferai rien, la chance en est jetée.

Il le faut toutefois, elle les veut ravoïr,
 Et de lui résister je n'ai cœur ni pouvoir ;
 Atout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte.

O beauté sans arrêt ! mais trop ferme en rigueur,

Tiens, reprends tes papiers et ton amitié feinte,
Et merends mon repos ma franchise et mon cœur.

CHANSON.

LA terre n'aguères glacée
Est ores de verd tapissée :
Son sein est embelli de fleurs ;
L'air est encore amoureux d'elle ;
Le ciel rit de la voir si belle ,
Et moi j'en augmente mes pleurs.

Des oiseaux la troupe légère ,
Chantant d'une voix ramagère ,
Donne l'ame aux bois et aux champs ;
Leur doux bruit réveille ma peine ,
Et les plaintes de Philomène
Me sont au cœur glaives tranchants.

Quand je vois tout le monde rire ,
C'est lors qu'à part je me retire ,
Tout morne, en quelque lieu caché ;
Comme la chaste tourterelle ,
Perdant sa compagne fidelle ,
Se branche sur un tronc séché.

Le soleil jamais ne m'éclaire ,
Toujours une nuit solitaire
Couvre mes yeux de son bandeau :
Je ne vois rien que des ténèbres ,

Je n'entends que des cris funèbres ,
Je n'aime rien que le tombeau.

Las , qu'Amour me rend misérable !
Las , que la joie est peu durable !
Las , que constante est la douleur !
Que du sort la roue est légère !
Que l'espérance est mensongère !
Que l'homme est sujet au malheur !

La Parque aux traits inévitables ,
Seule est propre aux maux incurables :
Viens donc , ô pâle déité !
Tu n'as autel ni sacrifices :
Mais si tes dards me sont propices ,
Mourant , je louerai ta bonté.

PLAINTE.

EN quel désert , quel bois ou quel rivage ,
Cruel Amour , me pourrai-je sauver ,
Pour t'empêcher de me venir trouver ;
Et m'affranchir de ton cruel servage ?

Las ! je pensois en m'éloignant de celle
Qui tient mon cœur en ses yeux arrêté ,
Me retirer hors de captivité ,
Et voir la fin de ma douleur cruelle.

Rien ne s'égale à ma dure souffrance ,
Belle Diane , et j'atteste vos yeux

Que mon trépas me plairoit beaucoup mieux
Auprès de vous , que vivre en votre absence.

PRIÈRE AU SOMMEIL.

Somme , doux repos de nos yeux ,
L'aimé des hommes et des Dieux ,
Fils de la nuit et du silence ,
Qui peux les esprits délier ,
Qui fais les soucis oublier ,
Endormant toute violence !

Approche , ô Sommeil désiré !
Las ! c'est trop long-temps demeuré ;
La nuit est à demi-passée ,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le Soïn mordant ,
Hôte importun de ma pensée.

Si tu peux nous représenter
Le bien qui nous peut contenter ,
Séparé de longue distance ,
O Somme doux et gracieux ,
Représente encore à mes yeux
Celle dont je pleure l'absence !

Mais las ! je te vais appelant ,
Tandis la Nuit en s'envolant
Fait place à l'Aurore vermeille :
Amour , ô tyran de mon cœur ,
C'est toi seul qui , par ta rigueur ,
Empêches que je ne sommeille !

SONNET.

SI je me siedo à l'ombre, aussi soudainement
 Amour, laissant son arc, s'assied et se repose ;
 Si je pense à des vers, je le vois qui compose ;
 Si je plains mes douleurs, il se plaint hautement.

Si je me plais au mal, il accroît mon tourment ;
 Si je répands des pleurs, son visage il arrose ;
 Si je montre la plaie en ma poitrine enclose,
 Il défait son bandeau, l'essuyant doucement.

Si je vais par les bois, aux bois il m'accompagne :
 Si je me suis cruel, dans mon sang il se baigne ;
 Si je vais à la guerre, il devient mon soudart ;

Si je passe la mer, il conduit ma nacelle :
 Bref, jamais l'inhumain de moi ne se départ,
 Pour rendre mon amour et ma peine éternelle.

SONG E.

CELLE que j'aime tant, lasse d'être cruelle,
 Est venue, en songeant, la nuit me consoler :
 Ses yeux étoient rians, doux étoit son parler,
 Et mille et mille amours voloient alentour d'elle.

O douce illusion ! ô plaisante merveille !
 Mais combien peu durable est l'heur d'un amoureux !

Voulant baiser ses yeux, hélas, moi malheureux !
 Peu-à-peu doucement je sens que je m'éveille.

Encor long-temps depuis d'une ruse agréable
Je tins les yeux fermés, et feignois sommeiller :
Mais le songe passé, je trouve au réveiller
Que ma joie étoit fausse, et mon mal véritable.

RIMES TIERCES.

Si jamais plus ma liberté j'engage
Au faux Amour, jadis roi de mon cœur,
Que je languisse en éternel servage.
Si jamais plus son feu brûle mon ame,
Que je n'éprouve en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs fassent croître ma flamme.
Si jamais plus une beauté mortelle
Tient mon esprit en la terre arrêté,
Que mon mal serve à la rendre plus belle.
Si jamais plus pour ses yeux je soupire,
Que mes soupirs croissent sa cruauté,
Et de mes cris ne se fasse que rire.
Que les cheveux, dont mon ame fut prise,
Laissent son chef, après avoir changé
Leur couleur d'or en une couleur grise.
Que de ses mains son miroir elle rompe
Voyant sa face, et que je sois vengé
De ce cristal qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret a sa jeunesse folle,
Et qu'elle apprenne hélas ! trop chèrement,
Que la beauté comme le vent s'envole.

Lors sans danger, sans douleur et sans crainte
 Je me rirai d'avoir si longuement
 A la servir ma liberté contrainte.

Puis je prendrai la vaine repentance,
 Et ses soupirs pour heureux payement
 De mes douleurs et de son arrogance.

CONTRE AMOUR.

JE connois mon erreur, je connois la folie
 Qui profonde a tenu mon ame ensevelie,
 Je connois les flambeaux dont je fus embrasé,
 Je connois le venin qui troubla ma pensée,
 Et regrette en pleurant ma jeunesse passée,
 Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.

Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se
 change,

Au lieu de tant d'écrits sacrés à sa louange,
 Cependant qu'un chaud mal me rendoit insensé:
 Que mon vers désormais déteste sa puissance,
 Afin que pour le moins chacun ait connoissance
 Que je n'ai pas grand peur qu'il en soit offensé.

Celui qui veut conter les douloureuses peines,
 Les regrets, les soucis, les fureurs inhumaines,
 Les remords, les frayeurs qu'on supporte en ai-
 mant,

Qu'il conte du printemps la richesse amassée,

Les vagues de la mer quand elle est courroucée ,
Et par les longues nuits les yeux du firmament.

Le forçat enchaîné quelquefois se repose ,
Le pauvre prisonnier dedans sa prison close
Clot quelquefois les yeux et soulage ses maux ;
Au soir le laboureur met ses bœufs en l'étable ,
Et doucement forcé d'un sommeil agréable ,
Remet jusques au jour sa peine et ses travaux.

Seulement le chétif qui porte en la pensée
Le poignant aiguillon d'une rage insensée ,
Ne sent point de relâche entre tant de malheurs :
Si le jour le fâchoit , la frayeur solitaire
Et le silence coi rentament sa misère ,
Renveniment sa plaie et rouvrent ses douleurs.

Est-il dedans le lit ? les pensers qui l'assaillent ,
Mutins et furieux sans repos le travaillent :
L'un çà , l'autre delà , chacun à qui mieux mieux .
De ses cuisants regrets le Ciel il importune ,
Il rêve , il se dépîte , il maudit sa fortune ,
Noyant toute espérance au torrent de ses yeux .

S'il s'endort quelquefois , aggravé de tristesse ,
Hélas ! par le dormir sa douleur ne prend cesse ,
Mais plus fort que devant il se sent travailler ;
Car au premier sommeil les songes l'épouvantent ,
Et mille visions à ses yeux se présentent
Qui le font en sursaut rudement éveiller .

Le jour est-il venu ? sa douleur recommence,
 Il déteste le bruit, il cherche le silence,
 La clarté lui déplaît, et la voûte des cieux,
 Le murmure des eaux, la fraîcheur des ombrages,
 Herbes, rives et fleurs, forêts, prés et bocages,
 Et ne sauroit rien voir qui contente ses yeux.

SUR LA MORT DE DIANE.

SONNET.

VANTE-TOI maintenant, outrageuse déesse,
 D'avoir fait tout l'effort de ta plus grand rigueur,
 Privant Amour de traits, d'allégresse mon cœur,
 La terre d'ornement, de gloire et de richesse.

On ne sait plus que c'est de vertu ni d'adresse,
 L'honneur triste languit sans force et sans vi-
 gueur ;

Bref, de cent déités ton bras s'est fait vainqueur ;
 Morte gît la beauté, la grace et la jeunesse :

L'air, la terre et les eaux cet ouvrage ont pleuré,
 Le monde en la perdant sans lustre est demeuré,
 Comme un pré sans couleurs, un bois sans robe
 verte :

Tandis qu'il en jouit, il ne la connut pas,
 Moi seul je la connus, qui la pleure ici-bas,
 Cependant que le Ciel s'enrichit de ma perte.

AMOURS D'HIPPOLITE.

CHANSON.

DOUCHE Liberté désirée,
Déesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité?
Hélas, de moi ne te détourne!
Retourne, ô Liberté, retourne,
Retourne, ô douce Liberté!

Ton départ m'a trop fait connoître
Le bonheur où je soulois être,
Quand douce tu m'allois guidant :
Et que sans languir davantage
Je devois, si j'eusse été sage,
Perdre la vie en te perdant.

D'autre sujet je ne compose,
Ma main n'écrit plus d'autre chose ;
Là tout mon service est rendu ;
Je ne puis suivre une autre voie,
Et le peu de temps que j'emploie
Ailleurs, je l'estime perdu.

Quel charme, ou quel Dieu plein d'envie,
A changé ma première vie,
La comblant d'infélicité?

Et toi, Liberté désirée,
 Déesse, où t'es-tu retirée?
 Retourne, ô douce Liberté!

Las! donc sans profit je t'appelle,
 Liberté précieuse et belle!
 Mon cœur est trop fort arrêté:
 En vain après toi je soupire,
 Et crois que je te puis bien dire,
 Pour jamais, adieu Liberté.

CHANSON.

SAVEZ-VOUS ce que je desire
 Pour loyer de ma fermeté?
 Que vous puissiez voir mon martyre,
 Comme je vois votre beauté.

Le Ciel ornant votre jeunesse
 De ses dons les plus précieux,
 Pour mieux me montrer sa richesse
 M'éclaira l'esprit et les yeux:
 Toujours depuis je vous admire
 D'un œil tout en vous arrêté:
 Mais vous ne voyez mon martyre,
 Comme je vois votre beauté.

L'aveugle enfant qui me commande,
 Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,
 Les deux yeux, comme à lui, vous bande,

Afin que soyez sans pitié.
 Il le faut: car j'ose bien dire
 Que n'auriez tant de cruauté,
 Si vous pouviez voir mon martyre
 Comme je vois votre beauté.

SONNET.

ICARE chût ici, le jeune audacieux,
 Qui pour voler au ciel eut assez de courage!
 Ici tomba son corps dégarni de plumage,
 Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.
 O bienheureux travail d'un esprit glorieux,
 Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage!
 O bienheureux malheur, plein de tant d'avantage,
 Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!
 Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
 Le pouvoir lui faillit, et non la hardiesse;
 Il eut, pour le brûler, des astres le plus beau.
 Il mourut poursuivant une haute aventure,
 Le ciel fut son desir, la mer sa sépulture.
 Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau?

CHANSON.

POUR faire qu'une affection
 Ne soit sujette à l'inconstance,
 Il faut beaucoup de connoissance
 Et beaucoup de discrétion.

Je suis bien d'avis qu'une dame
 Ne doive aisément s'assurer
 Qu'un jeune amant garde sa flamme,
 Pour le voir craindre et soupirer :
 Car presque aussitôt qu'il commence,
 Le refus ou la jouissance
 Eteignent ses feux si cuisants,
 Et n'y peut avoir d'assurance
 Qu'il n'ait passé deux fois douze ans.

J'estime aussi peu recevable,
 Au moins pour durer longuement,
 Cette ardeur qu'on croit véritable,
 Du premier regard s'allumant.
 L'amour est foible à sa naissance,
 Mais le temps lui donne accroissance,
 Et le guide à perfection ;
 Il faut donc de la connoissance
 Pour fonder une affection.

Mais sur-tout qui veut vivre heureuse,
 La grandeur ne doit estimer ;
 L'amour des grands est dangereuse,
 Et ne se peut assez blâmer ;
 Sujette au bruit et à l'envie,
 De mille ennuis elle est suivie.
 Celle qui s'y veut hasarder,
 Se trouve à la fin asservie
 Au lieu qu'elle doit commander.

Suivez le conseil des déesses ,
 Qui n'ont aimé si hautement :
 Et puisque vous êtes maîtresses ,
 Retenez le commandement.
 Fuyez aussi toute accointance
 De ces muguets pleins d'apparence ,
 Qui se paissent de vanité,
 Et qui fondent leur récompense
 Plus au bruit qu'en la vérité.

Celui qui, discret et fidelle ,
 Sans gémir s'est laissé brûler,
 Et à qui la peine cruelle
 N'a jamais rien fait déceler :
 Qui cache au dedans son martyre ,
 Que la peur d'aimer ne retire ,
 Et trouve au mal contentement ,
 Tel serviteur se peut élire
 Sans avoir peur du changement.

SONNET.

AMOUR, à qui j'ai fait tant de fois sacrifice
 De mon cœur tout sanglant réduit sous ton pou-
 voir,
 Si la voix d'un mortel peut les Dieux émouvoir ,
 Tends l'oreille à la mienne, et te montre propice !
 Je ne demande pas que mon mal s'adoucisse ,
 Que tu blesses ma dame, ou changes mon vouloir.

Je sais qu'un si grand heur je ne puis recevoir,
Et que jusqu'à ma mort il faut que je languisse.

Pour fruit de mes labeurs donne-moi seulement,
Que son nom glorieux vive éternellement,
Et que mes vers plaintifs, courriers de son mérite,

Fassent qu'après mille ans les François étonnés
Gardent le souvenir d'une belle Hippolite,
Plaignants les passions que ses yeux m'ont don-
nés.

CHANSON.

L'HIVER n'a point tant de glaçons,
L'été tant de jaunes moissons,
L'Afrique de chaudes arènes,
Le ciel de feux étincelants,
Et la nuit de songes volants,
Que pous vous j'endure de peines.

Toute douleur qui nous survient,
Peu-à-peu moins forte devient,
Le temps comme un songe l'emporte:
Mais il ne faut pas espérer
Que le temps puisse modérer
Le mal que votre œil nous apporte.

Le traître ennemi de ma paix
Me voyant tomber sous le faix,
A peur que trop tôt je finisse:

Et fait comme un bourreau cruel
Qui donne à boire au criminel
Pour le réserver au supplice.

ÉLÉGIE.

JAMAIS foible vaisseau, deçà delà porté
Par les fiers aquilons, ne fut tant agité,
L'hiver en pleine mer, que ma vague pensée
Est des flots amoureux haut et bas élancée.
J'erre égaré d'esprit, furieux, inconstant,
Et ce qui plus me plaît me déplaît à l'instant :
J'ai froid, je suis en feu, je m'assure et défie :
Sans yeux je vois ma perte, et sans langue je crie :
Je demande secours, et m'élance au trépas :
Or je suis plein d'amour, et or je n'aime pas,
Et couve en mon esprit un discord tant extrême
Qu'aimant je me veux mal de ce que je vous aime.
Mais si je perds mon temps sous l'amoureuse loi,
Quel autre des humains l'emploie mieux que moi ?
L'un, à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammée,
Accourcissant sa vie, accroît sa renommée :
L'autre moins courageux, d'avarice incité,
Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauvreté :
L'autre en la cour des rois, brûlé de convoitise,
Pour un espoir venteux engage sa franchise :
L'autre fend ses guerets par les coutres tran-
chans,

Et n'étend ses desirs plus avant que ses champs :
 Bref, chacun se travaille, et notre vie humaine
 N'est que l'ombre d'un songe et qu'une fable
 vaine.

Ah, qu'amour m'a fait tort de m'avoir tant celé
 L'heur où le ciel m'avoit en naissant appelé !
 Amants désespérés, qui l'avez tant servie,
 Chargés de mille ennuis, que je vous porte envie !
 Mais je me plains à tort : mon bonheur a souffert
 Que j'aye aimé devant pour être plus expert,
 Et savoir mieux couvrir mon amoureuse flamme,
 Quand les yeux d'Hippolite auroient forcé mon
 ame :

L'expérience apprend. En ce commencement
 J'apprenois à aimer pour l'aimer fermement.
 Je sais comme l'amant en l'amante se change,
 Et comme au gré d'autrui en soi-même on s'é-
 trange,
 Comme on se plait au mal, comme on veille en
 dormant,
 Comme on change d'état cent fois en un moment :
 Je sais comme Amour vole, errant de place en
 place,
 Comme il frappe les cœurs avant qu'il les menace,
 Comme il se paît de pleurs et de soupirs ardents :
 Enfant doux de visage, et cruel au dedans,
 Qui de traits venimeux et de flammes se joue,
 Et comme instablement il fait tourner sa roue.

Je sais des amoureux les regrets et les pleurs
Et leurs trop courts plaisirs pour si longues dou-
leurs.

CHANSON.

BLESSÉ d'une plaie inhumaine,
Loin de tout espoir de secours,
Je m'avance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de jours.

Las ! que ne puis-je me distraire,
Connoissant mon mal, de la voir ?
O ciel rigoureux et contraire,
C'est toi qui contrains mon vouloir !

Ainsi qu'au clair d'une chandelle
Le gai papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'ébattant.

Ainsi le desir qui m'affole,
Trompé d'un rayon gracieux,
Fait hélas ! qu'aveuglé je vole
Au feu meurtrier (1) de vos beaux yeux.

(1) Corneille a su diviser en deux syllabes ce qui n'en faisoit qu'une trop dure à prononcer. L'Académie françoise, dans ses Observations sur le Cid, condamna ce vers :

Il est juste, grand roi, qu'un *meur-tri-er* périsse.

LE CID, act. II. sc. IX.

CLÉONICE,
DERNIÈRES AMOURS.

CHANSON.

AMOUR oyant tant renommer
La Vénus qui me fait aimer,
Entreprit vers elle un voyage,
Tant il est desireux du beau!
Et se fit ôter son bandeau,
Pour mieux voir si parfait ouvrage.

Alors ravi de tant d'attraits,
Et navré de ses propres traits:
Sus, sus, dit-il, qu'on me rebande,
Aussi bien revolant aux cieux,
Il ne faut pas que je m'attende
De voir rien d'égal à ses yeux.

ÉPIGRAMME.

Vous m'avez fait jeter au plus vif de la flamme
Un sonnet que du cœur l'Amour m'a fait sortir:
Si c'est pour appaiser les courroux de votre ame,
La vengeance est petite, il n'en peut rien sentir.
Ah! non, vous l'avez fait pour sauver votre gloire,

Qui couroit grand péril sans cet embrasement :
 Car en brûlant mes vers, je brûle aussi l'histoire
 De votre tyrannie et de mon long tourment.

STANCES.

ENFIN les dieux benins ont exaucé mes cris ,
 La beauté qui me blesse, et qui tient mes esprits
 En langueur continue ,
 Languit dedans un lit d'un mal plein de rigueur,
 Son beau teint devient pâle, et sa jeune vigueur
 Peu à peu diminue.

Pour le moins tant de jours qu'au lit elle sera
 Nonchalante de soi, ma frayeur cessera :
 Car ceux qui me font crainte ,
 D'approcher de son lit n'auront pas le pouvoir,
 Et peut-être le temps qu'ils seront sans la voir
 Rendra leur flamme éteinte.

Sitôt que son beau corps sera froid et transi ,
 Sur le point de sa mort je veux mourir aussi ,
 La sentence est donnée :
 Car ma vie à l'instant de regret finira ,
 Ou par glaive ou poison du corps se bannira
 Mon ame infortunée.

Avec ce dernier acte à tous je ferai voir
 Que moi seul en vivant méritois de l'avoir
 Pour mon amour fidelle :

Car de tant de muguets qui l'aiment feintement,
 Je suis sûr que pas un, fors que moi seulement
 Ne se fuera pour elle.

O Dieux ! qui d'ici-bas les destins gouvernez,
 Et qui des suppliants les malheurs détournez,
 Oyez ce que je prie !

Rendez saine ma dame avec un prompt secours,
 Et s'il en est besoin, retranchez de mes jours
 Pour allonger sa vie.

O D E.

DE mes ans la fleur se déteint,
 J'ai l'œil cave, et pâle le teint,
 Ma prunelle est toute éblouie :
 De gris-blanc ma tête se peint,
 Et n'ai plus si bonne l'ouïe.

Ma vigueur peu-à-peu se fond,
 Maint sillon replisse mon front,
 Le sang ne bout plus dans mes veines ;
 Comme un trait mes beaux jours s'en vont
 Me laissant foible entre les peines.

Adieu chansons, adieu discours,
 Adieu nuits que j'appelois jours,
 En tant de liesses passées,
 Mon cœur où logeoient les amours
 N'est ouvert qu'aux tristes pensées.

Le printemps les roses produit,
L'été plus chaud mûrit le fruit,
Des saisons divers est l'empire :
Aux amours la jeunesse duit ;
L'autre âge autre chose desire.

Connoissant donc ce que je doi,
Faut-il pas suivre une autre loi
Propre à mon âge et ma tristesse ?
Dois-je pas bannir loin de moi
Tous noms d'amour et de maîtresse ?

POÉSIES DIVERSES.

CHANSON.

O BIENHEUREUX qui peut passer sa vie
Entre les siens , franc de haine et d'envie ,
Parmi les champs , les forêts et les bois ,
Loin du tumulte et du bruit populaire :
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux fous desirs des princes et des rois !

Il ne frémit , quand la mer courroucée
Enfle ses flots , contrairement poussée
Des vents émus soufflants horriblement :
Et quand la nuit à son aise il sommeille ,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'attise ;
D'un fard trompeur son ame il ne déguise ;
Il ne se plaît à violer sa foi ;
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune ,

Mais en vivant content de sa fortune ,
Il est sa cour , sa faveur et son roi.

Dedans mes champs ma pensée est enclose ,
Si mon corps dort mon esprit se repose ,

Un soin cruel ne le va dévorant :

Au plus matin , la fraîcheur me soulage ;
S'il fait trop chaud , je me mets à l'ombrage ,
Et s'il fait froid , je m'échauffe en courant.

Dans les palais enflés de vaine pompe ,
L'ambition , la faveur qui nous trompe ,
Et les soucis logent communément :

Dedans nos champs se retirent les fées
Reines des bois , à tresses décoiffées ,
Les Jeux , l'Amour , et le Contentement.

Que de plaisir de voir deux colombelles ,
Bec contre bec , en tremoussant des ailes ,
Mille baisers se donner tour-à-tour !
Puis tout ravi de leur grace naïve ,
Dormir au frais d'une source d'eau vive
Dont le doux bruit semble parler d'amour !

Que de plaisir de voir sous la nuit brune ,
Quand le soleil a fait place à la lune ,
Au fond des bois les nymphes s'assembler ,
Montrer au vent leur gorge découverte ,
Danser , sauter , se donner cotte-verte ,
Et sous leurs pas tout l'herbage trembler !

Ainsi la nuit je contente mon ame :
Puis quand Phœbus de ses rais nous en-
flamme ,
J'essaie encor mille autres jeux nouveaux :

Diversement mes plaisirs j'entrelace ;
 Ores je pêche, or je vais à la chasse,
 Et or je dressé embuscade aux oiseaux.

Je fais l'amour , mais c'est de telle sorte
 Que seulement du plaisir j'en rapporte ,
 N'engageant point ma chère liberté :
 Et quelques lacs que ce Dieu puisse faire
 Pour m'attraper, quand je m'en veux distraire,
 J'ai le pouvoir, comme la volonté.

Douces brebis , mes fidelles compagnes ,
 Hayes, buissons , forêts, prés et montagnes,
 Soyez témoins de mon contentement :
 Et vous, ô Dieux ! faites, je vous supplie,
 Que cependant que durera ma vie,
 Je ne connoisse un autre changement.

ADIEU A LA POLOGNE.

ADIEU, Pologne, adieu, plaines désertes,
 Toujours de neige ou de glaces couvertes,
 Adieu, pays d'un éternel adieu :
 Ton air, tes mœurs m'ont si fort su déplaire,
 Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
 Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'agréable structure,
 Poëles, adieu, qui dans votre clôture
 Mille animaux péle-mêle entassez,

Filles, garçons, veaux et bœufs tout ensemble :
Un tel ménage à l'âge d'or ressemble ,
Tant regretté par les siècles passés.

Barbare peuple, arrogant et volage ,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage ;
Qui jour et nuit dans un poêle enfermé
Pour tout plaisir se joue avec un verre ,
Ronfle à la table , ou s'endort sur la terre ,
Puis comme un Mars veut être renommé.

Ce ne sont pas vos grands lances creusées ,
Vos peaux de loup , vos armes déguisées
Où maint plumage et mainte aile s'étend ,
Vos bras charnus, ni vos traits redoutables ,
Lourds Polonois, qui vous font indomptables :
La pauvreté seulement vous défend.

Si votre terre étoit mieux cultivée ,
Que l'air fût doux , qu'elle fût abreuvée
De clairs ruisseaux , riche en bonnes cités ,
En marchandise , en profondes rivières ,
Qu'elle eût des vins, des ports et des minières,
Vous ne seriez si long-temps indomptés.

Neuf mois entiers, pour complaire à mon maître ,

Le grand Henri , que le ciel a fait naître
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce désert j'ai la France laissée ,

Y consumant ma pauvre ame blessée ,
 Sans nul confort, sinon qu'en le voyant.

ÉPIGRAMME.

JE voulus baiser ma rebelle ,
 Riant elle m'a refusé :
 Puis soudain , sans penser à elle ,
 Toute en pleurs elle m'a baisé.
 De son deuil vint ma jouissance ,
 Son ris me rendit malheureux.
 Voilà que c'est ! un amoureux
 A du bien , quand moins il y pense.

STANCES DU MARIAGE.

DE toutes les fureurs dont nous sommes pressés,
 De tout ce que les cieus ardemment courroucés
 Peuvent darder sur nous de tonnerre et d'orage,
 D'angoisseuses langueurs , de meurtre ensan-
 glanté ,
 De soucis , de travaux , de faim , de pauvreté ,
 Rien n'approche en rigueur la loi du mariage.

On dit que Jupiter ayant pour son péché
 Sur le dos d'un rocher Prométhée attaché ,
 Qui servoit de pâture à l'aigle insatiable ,
 Ne se contenta pas de tant de cruauté ,
 Mais voulut , pour montrer qu'il étoit dépité ,
 Rendre le genre humain de tout point misérable.

Il envoya la femme aux mortels ici - bas ,
Ayant dedans ses yeûx mille amoureux appas ,
Et portant en la main une boîte féconde
Des semences du mal , les procès , le discord ,
Le souci , la douleur , la vieillesse et la mort ;
Bref , pour douaire elle avoit tout le malheur du
monde.

Vénus dessus son front mille beautés sema ,
Pithon d'autant d'attraits sa parole anima ,
Vulcain forgea son cœur, Mars lui donna l'audace :
Bref , le Ciel rigoureux si bien la déguisa ,
Que l'homme épris de flamme aussitôt l'épousa ,
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

De là le mariage eut son commencement ,
Tyran injurieux , plein de commandement ,
Que la liberté fuit comme son adversaire :
Plaisant à l'abordée , à l'œil doux et riant ;
Mais qui sous beau semblant, traître, nous va liant
D'un lien que la mort seulement peut défaire.

Il tient dessous ses pieds le repos abattu ;
De cordage et de fers son corps est revêtu :
Le soin est à côté , le travail le regarde ;
La peur , la jalousie , et le mal inconnu ,
Mal par opinion , qui rend l'homme cornu :
Puis vient le repentir chef de l'arrière - garde.

On parle des enfers où les maux sont punis ,

Trop cruel magasin de tourments infinis ,
Du chien toujours béant , des sœurs pleines de
rage ,
Des douleurs de Titye et des autres esprits :
Mais je ne puis penser que ce soit rien au prix ,
Ni qu'il y ait enfer si grand que mariage.

Languir toute sa vie en obscure prison ,
Passer mille travaux , nourrir en sa maison
Une femme bien laide , et coucher auprès d'elle :
En avoir une belle , et en être jaloux ,
Craindre tout , l'épier , se gêner de courroux ,
Y a - t - il quelque peine en enfer plus cruelle ?

Ecoutez ma parole , ô mortels égarés ,
Qui dans la servitude aveuglément courez ,
Et voyez quelle femme au moins vous devez pren-
dre !

Si vous l'épousez riche , il se faut préparer
De servir , de souffrir , de n'oser murmurer ,
Aveugle en tous ses faits , et sourd pour ne l'en-
tendre.

Si vous la prenez pauvre , avec la pauvreté
Vous épousez aussi mainte incommodité :
La charge des enfants , la peine et l'infortune ;
Le mépris d'un chacun vous fait baisser les yeux ;
Le soin rend vos esprits chagrins et soucieux :
Avec la pauvreté toute chose importune.

Si vous l'épousez belle , assurez-vous aussi
 De n'être jamais franc de crainte et de souci :
 L'œil de votre voisin, comme vous, la regarde,
 Un chacun la desire ; et vouloir l'empêcher,
 C'est éгалer Sisyphe et monter son rocher :
 Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié :
 L'esprit tenant du corps est plein de mauvaistié,
 Vous aurez la maison pour prison ténébreuse,
 Le soleil désormais à vos yeux ne luira :
 Bref, on peut bien penser s'elle vous déplaira,
 Puisqu'une femme belle en trois jours est fâ-
 cheuse.

Celui n'avoit jamais les nocés éprouvé
 Qui dit qu'aucun secours contre amour n'est
 trouvé,
 Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine ;
 Car quand quelque beauté vient nos cœurs em-
 braser,
 La voulons-nous haïr ? il la faut épouser :
 Qui veut guérir l'amour, c'en est la médecine.

CHANSON.

AH ! dieu , que la flamme est cruelle ,
 Dont Amour me fait consumer !
 Je sers une dame infidelle ,
 Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine est plus arrêtée ,
 Et du Ciel les hauts mouvements ;
 Bref, tout ce qu'on lit de Protée
 Ne s'égale à ses changements.

Las ! ce qui plus me désespère
 C'est qu'avec tout ce que j'en voi ,
 Mon esprit ne s'en peut distraire,
 Et l'adore en dépit de moi.

Si jaloux je franchis sa porte ,
 Jurant de n'y plus retourner ,
 Mon pied malgré moi m'y rapporte ,
 Et ne saurois l'en détourner.

C'est toujours accord ou querelle :
 O misérable que je suis !
 Je ne saurois vivre avec elle ,
 Et sans elle aussi je ne puis.

É L É G I E.

QUE serviroit nier chose si reconnue ?
 Je l'avoue , il est vrai , mon amour diminue ,
 Non pour objet nouveau qui me donne la loi ,
 Mais c'est que vos façons sont trop froides pour
 moi.

Toute chose vous trouble et vous rend éperdue ;
 Une vaine rumeur sans sujet épandue ,
 Le regard d'un passant , le caquet d'un voisin ,

Quelque parent de loin, un beau-frère, un cousin,
De mille étonnements laissent votre ame atteinte.
Vos femmes seulement vous font pâlir de crainte ;
Et quand de mes travaux j'attends quelque loyer,
Le temps en ces frayeurs se voit tout employer.
D'une flèche trop mousse Amour vous a blessée ,
Il faut à mes fureurs quelque amante insensée ,
Qui, mourant chacun jour, me livre cent trépas ;
Qui m'ôte la raison , le sommeil , le repas ;
Qui m'occupe du tout, que tout je la retienne,
Et qu'un même penser notre esprit entretienne :
Voilà les passe-temps que je cherche en aimant.
J'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiède-
ment.

L'extrémité me plaît. Desirez-vous que j'aime ?
Soyez en vos ardeurs, comme en beautés, extrême,
Perdez tous ces respects qui nous ont abusés ;
Aveuglons les jaloux , trompons les plus rusés.
Cette mère d'Amour que tout être révère ,
Apprend la simple fille à tromper une mère ,
Une tante , une garde, et doucement la nuit
Se couler d'auprès d'elle, aller sans faire bruit
A tâtons à la porte , et sous l'obscur silence
Ouvrir à son amant qui bout d'impatience :
Aux gestes et aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre inconnu son secret décèler :
Elle fait que la femme et jeune et peu rusée
Le soin d'un vieil époux convertit en risée ,

Et que le cœur loyal, d'amour bien embrasé,
Ne trouve jamais rien qui lui soit malaisé.
Toujours cette déesse à mon secours se montre ;
Les batteurs de pavé qu'aux détours je rencontre,
Ne m'ôtent point ma cape, et leur fer rigoureux
Ne se trempe jamais dans mon sang amoureux :
Le froid des nuits d'hiver ne me porte nuisance,
Ni le serein, ni l'eau qui tombe en abondance :
Je ne me sens de rien, tout aide à ma santé
Pourvu qu'à la parfin ayant bien écouté,
Lasse de mes travaux, celle qui m'est si belle,
Entr'ouvrant la fenêtre, à basse voix m'appelle.
O toi, quiconque sois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne sois trop enquérant,
Prends ton chemin plus haut, porte basse la vue,
Ne pense à remarquer ni l'endroit, ni la rue ;
Fais hâter ton flambeau, toi-même avance-toi,
Et ne t'enquiers jamais de mon nom, ni de moi.
Toutefois quand la langue indiscrete et mauvaise
D'un sot entreprendroit de corrompre notre aise,
Il s'en faudroit moquer : car, maîtresse, aussi bien
Votre mari l'oyant n'en croiroit jamais rien ;
J'y ai mis trop bon ordre : une de ces sorcières,
Qui commande aux esprits, hôtes des cimetières,
Fort savante en son art, experte à conjurer,
Qui pourroit des enfers Proserpine tirer,
Qui sait tous les secrets de Circe et de Médée,
Et quelle heure, ou quelle herbe est plus recom-
mandée,

Avec de puissants mots par trois fois rechantés
A pour moi tous les yeux des maris enchantés :
Si le vôtre en mes bras vous voyoit toute nue,
Il ne croiroit jamais la chose être advenue.

Mais sachez que ce charme est pour moi seule-
ment,

Et ne vous serviroit pour aucun autre amant ;
Car si vous présumiez tant soit peu lui complaire,
Mari, frères, voisins sauroient toute l'affaire.

Cette bonne devine, avec son grand savoir,
Fait serment qu'elle peut les courages mouvoir,
Soit des prisons d'Amour ouvrant toutes les por-
tes,

Soit les plus libres cœurs chargeant de chaînes
fortes.

Moi-même en ai fait preuve, il le faut confesser ;
Elle m'a fait trois nuits à la lune passer,
M'a fait plonger trois fois la tête en la rivière ;
J'ai fait maint sacrifice avec mainte prière,
Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,
Et de noires liqueurs son bras nud m'aspergeoit.
Il est vrai qu'en mes vœux, ô seul but de ma vie,
D'échapper de vos mains j'en n'avois point d'envie ;
Je priois seulement, d'amour tout enflammé,
Qu'en vous aimant bien fort, je fusse bien aimé,
Que jamais notre ardeur ne se pût voir éteinte,
Et que plus désormais vous n'eussiez tant de
crainte.

VILLANELLE.

JE m'assurois, plein d'amoureuse flamme,
 Sur des serments qui souvent m'ont déçu :
 Mais quel serment peut jurer une femme ?
 Hélas trop tard pour mon bien je l'ai su !
 O que mon cœur est pressé de furie !
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Jamais ton nom en mes vers ne se lise,
 Afin qu'au moins on ne puisse avérer
 Qui fut l'esprit si rempli de feintise :
 Je t'aimois trop pour te déshonorer.
 En ma douleur il suffit que je die :
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Rends-moi mon cœur, déloyale maîtresse,
 Ce n'est raison que tu l'ayes à toi :
 Pour sa bonté trop grande est ta finesse,
 Il est fidelle, et tu n'as point de foi ;
 Assez as-tu sa franchise asservie !
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Heureux amant, goûtant la jouissance.
 Du fruit que j'ai tant de fois savouré,
 Serments, soupirs, faveurs en abondance,
 De son amour ne te rende assuré.
 A tels appas elle arrêta ma vie :
 J'en fus trompé, jamais je ne m'y fie.

ÉPIGRAMME.

JE t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre années,
 Du lait, des pavots noirs aux têtes couronnées ;
 Veuille tes ailerons en ce lieu déployer,
 Tant qu'Alizon la vieille accroupie au foyer,
 (Qui d'un pouce retors, et d'une dent mouillée,
 Sa quenouille chargée a quasi dépouillée)
 Laisse cheoir le fuseau, cesse de babiller,
 Et de toute la nuit ne se puisse éveiller :
 Afin qu'à mon plaisir j'embrasse ma rebelle,
 L'amoureuse Isabeau, qui soupire auprès d'elle.

CONTRE UNE NUIT TROP CLAIRE.

O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée,
 Qui renflames le ciel de nouvelle clarté,
 T'ai-je donc aujourd'hui tant de fois désirée,
 Pour être si contraire à ma félicité ?

Pauvre moi ! je pensois qu'à ta brune rencontre,
 Les cieux d'un noir bandeau dussent être voilés :
 Mais comme un jour d'été, claire tu fais ta montre,
 Semant parmi le ciel mille feux étoilés.

Et toi, sœur d'Apollon, vagabonde courrière,
 Qui, pour me découvrir, flambes si clairement,
 Allumes-tu la nuit d'aussi grande lumière,
 Quand sans bruit tu descends pour baiser ton
 amant ?

Ah ! la fable a menti ; les amoureuses flammes
 N'échauffèrent jamais ta froide humidité ;
 Mais Pan qui te cónnut du naturel des femmes ,
 T'offrant une toison , vainquit ta chasteté.

Que de fâcheuses gens ! mon Dieu , quelle coutume
 De demeurer si tard en la rue à causer !

Otez - vous du serein , craignez - vous point le
 rhume ?

La nuit s'en va passée ; allez vous reposer.

Je vais, je viens, je suis, j'écoute et me promène,
 Tournant toujours mes yeux vers le lieu désiré :
 Mais je n'avance rien, toute la rue est pleine
 De jaloux importuns dont je suis éclairé.

Je voudrois être roi, pour faire une ordonnance
 Que chacun dût la nuit au logis se tenir :
 Sans plus les amoureux auroient toute licence ;
 Si quelque autre y failloit, je le ferois punir.

Je m'en vais pour entrer, que rien ne me retarde ;
 Je veux de mon manteau mon visage boucher :
 Mais las ! je m'aperçois que chacun me regarde ;
 Sans être découvert je ne puis m'approcher.

Je ne crains pas pour moi, j'ouvrerois une armée
 Pour entrer au séjour qui recèle mon bien :
 Mais je crains que ma dame en pût être blâmée ;
 Son repos m'est plus cher mille fois que le mien.

CHANSON.

LAS ! que nous sommes misérables
D'être serves dessous les lois
Des hommes légers et muables
Plus que le feuillage des bois !

Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, aux vents, et aux saisons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.

Leur amour est ferme et constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente,
Et jamais n'arrête en repos.

Hélas ! qui ne seroit éprise
Quand on ne sait leurs fictions,
Lorsqu'avec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions ?

Mais cet ardent feu qui les tue
Et rend leur esprit consumé,
C'est un feu de paille menue,
Aussitôt éteint qu'allumé.

Ainsi l'oiseleur au bocage
Prend les oiseaux par ses chansons :
Et le pêcheur sur le rivage
Tend ses filets pour les poissons.

Sommes - nous donc pas misérables
 D'être servés dessous les lois
 Des hommes légers et muables
 Plus que le feuillage des bois ?

É L É G I E.

JE ne refuse point qu'en si belle jeunesse
 De mille et mille amants vous soyez la maîtresse ,
 Que vous n'aimiez partout, et que sans perdre
 temps

Des plus douces faveurs ne les rendiez contents ;
 La beauté florissante est trop soudain séchée
 Pour s'en ôter l'usage , et la tenir cachée :
 Mais je crève de rage , et supporte au dedans
 Des glaçons trop serrés et des feux trop ardents ,
 Quand en dépit de moi vous faites que je sache
 Le mal qui n'est point mal lorsque bien on le
 cache.

M'est-ce pas grand regret, quand, sans le recher-
 cher ,

Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher ?
 On me le dit par force , et , ce qui plus me tue ,
 On le crie à la cour, au palais, en la rue :
 J'en entends le succès dès qu'il est advenu.
 Si vous faites un pas, votre coche est connu ,
 Vos pages , vos laquais , et ces lieux ordinaires
 Qui vous servent de temple aux amoureux mystères.

Pour n'en connoître rien, fussé-je aveugle et
sourd!

Ou bien, las! que plutôt le commun bruit qui court
Ne vient-il a moi seul, sans que la renommée,
L'éventant ça et là, vous rende diffamée?
Si seul je le savois, que je serois content!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit dépitant,
Et lisant de mes yeux votre faute notoire
Pour me reconforter je n'en voudrois rien croire.
Je dirois que les sens se peuvent abuser,
Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser,
Voyant votre beauté de chacun poursuivie;
Car j'aime fort un bien dont plusieurs ont envie.
Mais le bruit que de vous le commun va semant,
Fait qu'un homme de cœur se hait en vous aimant,
Et dresse à meilleur but le trait de son attente.
Car notre opinion seule ne nous contente,
Et ce qui rend plus fort un esprit embrasé,
C'est de voir que son choix de chacun est prisé.
Pour Dieu! prenez-y garde, et devenez discrète;
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrète,
Faites les mêmes tours, et plus si vous pouvez,
Joignez d'autres amants à ceux que vous avez,
Et donnez, non ingrate, à tous la récompense;
Mais qu'est-il de besoin qu'on en ait connois-
sance?

Prenez - en le plaisir, fuyez - en le renom:
Celle ne pêche point qui peut dire que non.

ÉPIGRAMME.

Si dessus vos lèvres de roses
 Je vois mes liesses décloses ,
 Mon esprit , ma vie , et mon bien ,
 Vous ne pouvez me les défendre :
 Il faut que chacun ait le sien ,
 Partout le mien je puis reprendre.

CHANSON.

QUE m'a servi de vous avoir servie
 Sept ans entiers , à mon mal conjuré ,
 Le plus souvent de vos yeux séparé ,
 Non de vos yeux , mais de ma propre vie ?

Que m'a servi la peine que j'ai prise
 A gouverner un mari mal - plaisant :
 Et tant de jours avec lui m'amusant
 Perdre à l'ouïr le peu de ma franchise ?

Que m'ont servi ces mépris ordinaires ,
 Qui l'empêchoient de devenir jaloux :
 Ces libertés , et ces feintes colères ,
 Dont quelquefois vous entriez en courroux ?

Hélas de rien ! Tout me porte nuisance ,
 Et mes respects vous rendent sans pitié :
 Car vous croyez qu'en telle patience
 J'ai peu de mal et fort peu d'amitié.

Si j'aimois bien , je ne pourrois connoître
Tant de dangers que je vais évitant :
Un fort desir tout conseil va domptant ;
Avec l'amour la raison ne peut être.

De tels propos , tyrans de mon courage ,
Vous me blâmez au lieu de m'estimer.
Qui voit si clair et qui demeure sage ,
Ce dites-vous , ne sauroit bien aimer.

Ah ! je l'avoue , et tiens pour véritable
Que loin d'Amour la sagesse s'enfuit :
J'en sers de preuve , aimant ce qui me nuit ,
Et bannissant ce qui m'est profitable.

Si toutefois vous croyez le contraire ,
Et que je pense , en faisant autrement ,
Vous assurer d'aimer plus ardemment ,
Bien , je suivrai la coutume ordinaire.

Aucun respect de mari ni de frère
Ne me pourra désormais abuser ;
A tous propos , sans peur de leur déplaire
Devant leurs yeux je viendrai vous baiser.

Valets fâcheux , qui , par votre présence ,
De voir mon bien m'avez tant su garder ,
Ne pensez plus me pouvoir retarder ;
Bien peu me chault qu'en ayez connoissance.

M'advienne après ce qu'il faut que j'attende

De ces hasards , je veux tout endurer :
 Au moins ma mort pourra vous assurer
 Que non la peur, mais l'amour me commande.

B A I S E R.

F A I S que je vive , ô ma seule déesse ,
 Fais que je vive , et change ma tristesse
 En plaisir gracieux :
 Change ma mort en immortelle vie ,
 Et fais , mon cœur , que mon ame ravie
 S'envole entre les Dieux.

Fais que je vive , et fais qu'à la même heure ,
 Baissant les yeux , entre tes bras je meure ,
 Languissant doucement :
 Puis , qu'aussitôt doucement je revive ,
 Pour amortir la flamme ardente et vive
 Qui me va consumant.

Ne me défens ni le sein ni la bouche ,
 Permets, mon cœur, qu'à mon gré je les touche,
 Et baise incessamment ,
 Et ces beaux yeux où l'Amour se retire :
 Car tu n'as rien qui tien se puisse dire ,
 Ni moi pareillement.

Embrasse-moi d'une longue embrassée ;
 Ma bouche soit de la tienne pressée ,
 Suçant également

De nos amours les faveurs plus mignardes ,
 Et qu'en ces jeux nos langues frétilardes
 S'étreignent mollement.

Au paradis de tes lèvres décloses ,
 Je vais cueillant de mille et mille roses
 Le miel délicieux ;
 Mon cœur s'y paît , sans qu'il se rassasie ,
 De la douceur d'une sainte ambroisie ,
 Passant celle des Cieux.

Ce ne sont point des baisers , ma mignonne ,
 Ce ne sont point des baisers que tu donne ,
 C'est un miel savoureux ,
 C'est un doux air embaumé de fleurettes ,
 Ou , comme oiseaux , volent les amourettes ,
 Les plaisirs et les jeux.

Parmi les fleurs de ta bouche vermeille ,
 Amour oiseau , vole comme une abeille ,
 Amour plein de rigueur ;
 Il est jaloux des douceurs de ta bouche :
 Car aussitôt qu'à tes lèvres je touche ,
 Il me perce le cœur.

VILLANELLE.

ROSETTE , pour un peu d'absence
 Votre cœur vous avez changé ,
 Et moi sachant cette inconstance ,

Le mien autre part j'ai rangé :
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons , volage bergère ,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume
Maudissant cet éloignement ,
Vous , qui n'aimez que par coutume ,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira :
Nous verrons , bergère Rosette ,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes ,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons , volage bergère ,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut tant aimer que moi :
Et celle que j'aime vous passe
De beauté , d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve ,

La mienne plus ne variera;
 Et puis nous verrons à l'épreuve
 Qui premier s'en repentira.

SONNET SPIRITUEL.

HÉLAS! si tu prends garde aux erreurs que j'ai
 faites ,
 Je l'avoue , ô Seigneur , mon martyr est bien
 doux :
 Mais si le sang de Christ a satisfait pour nous ,
 Tu décoches sur nous trop d'ardentes sagettes.
 Que me demandes-tu ? mes œuvres imparfaites ,
 Au lieu de t'adoucir , aigriront ton courroux :
 Sois-moi donc pitoyable , ô Dieu, père de tous ;
 Car où pourrai-je aller, si plus tu me rejettes ?
 D'esprit triste et confus , de misère accablé ,
 En horreur à moi-même , angoisseux et troublé
 Je me jette à tes pieds, sois-moi doux et propice.
 Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers ,
 Ou si tu les veux voir, vois-les teints et couverts
 Du beau sang de ton fils, ma grace et ma justice.

ODE SACRÉE.

ARRIÈRE, ô fureur insensée ,
 Jadis si forte en ma pensée ,
 Quand d'amour j'étois allumé!

Rempli d'une flamme plus sainte ,
Je sens maintenant toute éteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

Seigneur, change et monte ma lyre ,
Afin qu'au lieu du vain martyr
Qui se paît des cœurs oci eux ,
Elle ravisse les oreilles ,
Resonnant tes hautes merveilles ,
Quand de rien tu formas les cicux.

Fais-moi voir ton œil pitoyable ,
Et bien que je sois misérable ,
Montre-toi gracieux et doux ,
Ne me châtie en ta colère :
Car hélas ! si tu le veux faire ,
Qui pourra porter ton courroux ?

C'est toi qui d'une main puissante
Dardes la foudre punissante ,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner cette masse ronde ;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.

C'est toi qui n'as point de naissance ,
Triple personne en une essence ,
Tout saint , tout bon , tout droiturier ;
Ton doigt ce grand univers range :

Et bien que toute chose change ,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule assurée ,
Et quand plus n'aura de durée
Du ciel l'assidu mouvement ,
Elle encor demeurera ferme ,
Comme n'ayant ni fin ni terme ,
Non plus que de commencement.

Fondé sur chose si certaine
Aurois-je une espérance vaine ?
N'aurois-je ce qu'ai désiré ?
Mon attente est en ta clémence ,
Ta parole est mon assurance ,
Saurois-je mieux être assuré ?

Continue , ô Dieu , continue ,
Afin que ta force connue
Soit toujours mon seul argument ,
Délaissant les fausses louanges
De mille et mille dieux étranges
Que j'ai chantés trop follement.

Je m'en repents , rouge de honte ,
Quand je mets quelquefois en compte
Tant de propos que j'ai perdus ,
Tant de nuits vainement passées ,

Tant et tant d'errantes pensées
Et de cris si mal entendus.

Vois mon cœur plein de repentance ,
J'en veux perdre la souvenance ,
Et l'avoir toujours en horreur :
O Seigneur, à qui je m'adresse ,
Ne souffre , hélas ! que ma jeunesse
Retombe plus en cette erreur.

Fais que mon luth toujours te sonne ;
Fais que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuvres grands et parfaits :
Que ma bouche se tienne close ,
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faits.

FIN DES OEUVRES CHOISIES DE DESPORTES.

OEUVRES CHOISIES

DE

BERTAUT.

NOTICE

SUR BERTAUT.

JEAN BERTAUT naquit à Caen, d'une famille ancienne, dans l'année 1552. Il embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva la poésie avec succès. Ses talents lui méritèrent les faveurs de Henri III, qui le choisit pour secrétaire de son cabinet, et lui donna une charge de conseiller au parlement de Grenoble. On croit qu'après la mort de ce prince, il devint premier aumônier de la reine Marie de Médicis : il fut nommé par Henri IV à l'évêché de Séez, où il mourut en 1611, âgé de cinquante-neuf ans.

Bertaut nous apprend lui-même que dès sa première jeunesse il fut entraîné vers la poésie par la lecture des ouvrages de Ronsard, qu'il chercha d'abord à imiter. Bientôt, prenant Desportes pour guide et pour modèle, il sut profiter des réformes heureuses que ce dernier avait introduites dans la versification, et il en bannit totalement les hiatus.

Une femme d'esprit qui, dans le dix-septième siècle, mérita d'obtenir la palme académique, mademoiselle Scudéry, en accordant à Bertaut une douceur charmante, une élévation naturelle et une grande politesse de style, remarque avec raison qu'il eut beaucoup plus

de retenue et de décence que la plupart des écrivains de son temps, et que ses poésies donnent une haute et belle idée des dames qu'il courtisa.

Le style de Bertaut en effet a de la grace, de la facilité et de l'harmonie; il est souvent correct, mais on n'y trouve pas encore l'art des transitions, et il manque en général de variété et de mouvement. En un mot, cet écrivain évite soigneusement les écarts, mais il a peu de ces élans qui annoncent les efforts heureux du génie. Dans un siècle où tout étoit à former, il eut toutefois le mérite de concourir puissamment, par la sagesse de son esprit, à préparer la révolution heureuse que Malherbe opéra enfin dans la poésie française. C'est ce qui a fait dire à Boileau, en parlant de Ronsard :

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

ART POÉT.

Les OEuvres de Bertaut se composent de poésies amoureuses, de quelques poésies chrétiennes, d'une traduction en vers du second livre de l'Enéide et de diverses pièces historiques. Il a également laissé, mais imparfaits, des traités de controverse, et une traduction du livre des devoirs des vierges de Saint-Ambroise.

Comme la plupart des ecclésiastiques de son temps qui s'exercèrent à la poésie, Bertaut fit beaucoup de vers sur des sujets de galanterie, mais il ne réussit principalement que dans la chanson; quelques-unes de ses compositions en ce genre sont remarquables par une grande délicatesse et par une naïveté gracieuse. Voltaire, dans son Dictionnaire Philosophique, au mot

Esprit, section II, cite comme un modèle d'esprit et de sentiment cette stance :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
 Peu s'en fallut que mon feu rallumé
 N'en fît l'amour en mon ame renaître ;
 Et que mon cœur autrefois son captif,
 Ne ressemblât l'esclave fugitif
 A qui le sort fait rencontrer son maître.

Dans sa traduction, un peu paraphrasée, du second livre de l'Enéide, Bertaut réussit parfois à rendre assez bien certains traits de ce magnifique tableau de la dernière catastrophe de Troie ; et à travers la foiblesse de sa copie, on aperçoit quelques légères lueurs des beautés étincelantes de l'original. Il avoit senti l'harmonie imitative de ces vers fameux :

*Stetit illa tremens, uteroque recusso
 Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.*

Le dard tremblant s'y fiche, et du grand coup reçu
 Ses coupables côtés au dedans retentissent,
 Et de son vaste sein les cavernes gémissent.

Peut-on mieux rendre la circonstance des deux serpens élancés de Ténédos ?¹

Pariterque ad littora tendunt.

Et d'une égale ardeur tendent vers le rivage.

Je citerai un fragment de l'apparition d'Hector à Énée :

L'ennemi tient nos murs ; les superbes sommets

Du fameux Ilion vont tomber pour jamais ;
 La patrie a reçu ce qu'on lui devoit rendre.
 Si les remparts troyens eussent pu se défendre
 Par le tranchant du fer ou par un bras humain ,
 Les cieux les eussent vus défendus par ma main.
 Troie ici te commet ses plus saintes reliques ,
 Ses mystères sacrés et ses dieux domestiques :
 Prends-les pour compagnons de tes destins futurs ,
 Et va sous leur faveur chercher de nouveaux murs.

Ces vers reproduisent assez bien :

Hostis habet muros.

Sat patriæ datum.

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates .

Hos cape fatorum comites ; his mœnia quære , etc.

On observera que Bertaut ajoute un trait heureux à Virgile , dans ce vers :

Et va sous leur faveur chercher de nouveaux murs.

Il en est de même dans la comparaison suivante :

Sævique tridenti

Spumeusque atque imo Nereus ciet æquora fundo.

Et Nérée irritant

D'un trident écumeux tout l'empire flottant ,
 Agite jusqu'au bas des mers les plus profondes
 Le tempêteux orgueil de ses mobiles ondes.

Bertaut a composé plusieurs pièces fort longues sur divers événements de son temps. Il a déploré la mort de Catherine de Médicis, l'assassinat de Henri III, et celui de Henri-le-Grand, à la conversion duquel il

avoit contribué. Il a aussi consacré des vers à la mémoire de Ronsard , dans lesquels il prodigue à ce poëte les éloges outrés d'un panégyriste et d'un ami.

On trouve le morceau suivant dans la pièce adressée au roi allant en Picardie , pour combattre les Espagnols. L'auteur suppose que le peuple se plaint de voir Henri IV affronter témérairement en personne les dangers des batailles :

Ne se souvient-il point
Que le bien de l'Europe à sa vie est conjoint ?
Il est roi, non soldat : chef, non main de l'armée :
Il siéroit mal aux rois d'avoir l'ame affamée
D'une gloire vulgaire , et du même laurier
Qui peut ceindre le front d'un simple aventurier.
Quel droit ou quelle loi permet à sa vaillance
D'exposer aux dangers le salut de la France ?
Ignore-il que souvent la cruauté du sort
Fait qu'en cherchant la gloire on rencontre la mort ?
Sa chair en l'eau de Styx n'a pas été trempée
Pour être inviolable au tranchant de l'épée ,
Et de son vif esprit la bouillante vigueur
N'a pas le corps d'Achille aussi bien que le cœur.

Dans un long discours , intitulé Hymne à Saint-Louis , où il retrace les hauts faits et les vertus de ce roi , Bertaut témoigne aussi sa reconnoissance au duc de Montpensier dont il avoit reçu des bienfaits. Parmi ses pièces historiques , la plus remarquable est celle qu'il composa pour le baptême du dauphin , depuis le roi Louis XIII. Je terminerai cette notice par l'analyse succincte de ce petit poëme intitulé *Pannarette* , c'est-à-dire réunion de toutes les vertus , auxquelles l'auteur

donne différents noms allégoriques, tels que ANDRIE, PHRONÈSE, EUSEBIE, DICÉE, EUMÉNIE, EVERGESIE, etc., qui désignent LA VALEUR, LA PRUDENCE, LA PIÉTÉ, LA JUSTICE, LA CLÉMENTE, LA LIBÉRALITÉ, etc.

Le poète suppose que Dieu commande à plusieurs anges de rassembler les Vertus répandues sur la terre, pour que celle qui sera jugée le plus digne de diriger l'enfant royal, lui *départ* son nom. Les messagers divins obéissent. L'un amène la Valeur dont l'armure précieuse fournit au poète une brillante description. Sur le riche fourreau de son épée on y admiroit entre autres ciselures, les bords du Granique. Là,

Alexandre forçoit la Victoire elle-même
 D'asservir tout le monde à son seul diadème.
 Là, le vaillant César foudroyant de sa main
 La puissance et du peuple et du sénat romain,
 Et soumettant leurs lois aux lois de son épée,
 Terrassoit sous ses pieds les lauriers de Pompée,
 Qui tout pâle, et saisi d'effroi non attendu,
 Quittoit et la Pharsale et son camp éperdu.

La déesse tient à l'ange un long discours dans lequel elle blâme la fureur des duels, où le vainqueur, dit-elle, n'a qu'à rougir du triomphe :

Outre que la victoire en est digne de larmes,
 C'est prophaner l'épée et la gloire des armes.

Et l'ange lui répond :

Il est plus mal aisé que peut-être il ne semble
 D'être jeune et François et sage tout ensemble.

Enfin ils se rendent au lieu de la réunion ; les autres Vertus y étoient déjà arrivées , excepté la Justice et la Piété , qui échappent long - temps à toutes les recherches. La Piété ,

Car une vive idole erre ici parmi nous ,
 De qui le simple habit , le parler humble et doux ,
 Le regard jeté bas , et le geste hypocrite ,
 Se forme à son modèle , et de si près l'imite ,
 Avec son même feint , et ses gestes rusés ,
 Que les plus clair-voyants s'y trouvent abusés.
 Vous diriez que son cœur n'a que Dieu pour délices :
 Que jeûner et prier sont ses seuls exercices :
 Cependant l'hypocrite en ses desirs cachés ,
 N'imagine qu'honneurs , ne songe qu'évêchés ;
 Brûle après le desir de vivre en une histoire :
 Suit la gloire , et la cherche ès mépris de la gloire.

La Justice également ne se trouvoit nulle part ,
 l'ange voulut en connoître la cause :

Il prit un corps visible , et se chargeant les mains
 D'un sac gros de papiers et de vieux titres feints ,

il entre dans la grand - salle du palais ,

Une suite de bancs l'un à l'autre enfilés ,
 Portants de divers noms leurs fronts intitulés ,
 En bordoient les parois du long âge enfumées ,
 Perches de maints oiseaux aux griffes emplumées ,
 Et dont la plume agile est apprise à voler
 Pour ce riche métal qui fait taire et parler.
 Nul ordre n'y régnoit : une bruyante presse
 Roulante en tourbillons , s'y démenoit sans cesse ;
 L'un crioit sans respect , l'autre se courrouçoit :

L'un courtoisoit son juge, et l'autre le pressoit :
 Qui parloit d'un défaut, qui d'une garantie :
 Celui-ci querellant menaçoit sa partie :
 Celui-là démentoit le rapport d'un témoin :
 Huissiers alloient, venoient, leurs baguettes au poing.
 Un essaim d'avocats fourmilloit par la place,
 Dont les moins occupés en mesuroient l'espace.

L'ange s'adresse enfin à un vieillard qui lui dit
 que la Justice est remontée aux cieux ; il ajoute :

La cruelle Adicie (1) en sa place est assise :
 La haine, la faveur, la fraude et la feintise,
 Chassant les jugements, l'honneur et la vertu,
 Font du tortu le droit, et du droit le tortu.
 L'art et la tromperie y tiennent leurs écoles :
 Les lois et la raison ne sont plus que paroles,
 Car on n'y pèse plus la raison ni les lois
 Qu'en des balances d'or où l'or seul est de poids.

Mais bientôt ayant reconnu dans ce vieillard un
 plaideur récemment condamné, l'ange, qui sait d'ail-
 leurs

Que l'œil des passions voit mal la vérité,

interroge un second personnage, et apprend de lui
 que la déesse s'est réfugiée dans le conseil du roi de
 France. Aussitôt le messenger divin s'échappe

Et rend à l'air le corps qu'il avoit pris de l'air.

(1). L'Injustice.

Toutes les Vertus étant enfin réunies, un ange leur explique les volontés du Très-Haut, et les engage à convenir d'abord qui d'entre elles donneroit son nom au jeune prince. Toutes y prétendent à-la-fois, et chacune appuie ses droits des services qu'elle peut rendre au trône. C'est à moi, s'écrie la Valeur, qu'appartient une telle gloire, à moi qui plutôt que nulle de vous,

Engendre les états, les conquiers et les fonde,
 Et plante dans le sang les empires du monde....
 Vous ornez les états et moi je les conquiers,
 Vous savez les régir, moi je les sais défendre.

Tout beau, lui répond la Prudence,

On peut bien se vanter
 Sans blâmer ses égaux, et d'un superbe échange
 Convertir leur mépris en sa propre louange.
 Ton mérite est bien grand, mais la gloire du mien
 Ou le surpasse encore, ou ne lui cède rien.

Après une longue énumération de ses titres, elle finit en proposant entre elles une alliance dont le cœur du grand Henri offre un parfait modèle. La Valeur alloit repliquer, lorsque la Piété,

Enflant tout-à-la-fois

Le zèle de son ame, et le ton de sa voix :
 Voilà, voilà, dit-elle, avec quelle insolence
 Les humains, admirant ou leur folle prudence,
 Ou leur foible valeur, se vantent tous les jours
 Que ce n'est point le bras du céleste secours,
 Mais le leur qui les sauve, ou leur seule conduite
 Qui met sans coup frapper leurs ennemis en fuite.

Ainsi le simple enfant à qui quelque écrivain
 Pendant qu'il forme un trait conduit la foible main
 Croit l'avoir fait lui-même, et s'en plaît, et s'en vante,
 Et trouve qu'en ses doigts l'ignorance est savante.

Elle finit en disant qu'elle surpasse d'aussi loin toutes
 Les autres vertus

Que la grandeur de Dieu passe celle des hommes.

La Justice, à son tour, prend la parole, et adresse
 à chacune des prétendantes les reproches les plus sé-
 vères. Elle dit à la Valeur :

L'effroyable théâtre où s'exercent tes jeux
 Coûte trop au public ; tes palmes sont trop chères ;
 Et ta gloire chemine entre trop de misères.

Enfin le débat se termine à l'arrivée d'un ange, an-
 nonçant que l'Eternel leur accorde à toutes la gloire
 de concourir à former le nom du jeune prince, et
 qu'ainsi il s'appellera PANNARETTE. Elles se rendent
 soudain à Fontainebleau où, invisibles, elles dotent
 tour-à-tour l'enfant royal auquel le poète adresse
 ensuite des vœux et des conseils. Il l'engage sur toute
 chose à ne jamais ambitionner ces noms glorieux :

Qui tout nobles qu'ils sont rendent plutôt les princes
 Craints de leurs ennemis qu'aimés de leurs provinces.

Ailleurs en lui recomandant d'être pieux, il ajoute :

Mais que ce soit en prince et non pas en hermite.
 On pouvoit bien jadis, vivant l'antique loi,

Demeurer tout ensemble et grand prêtre et grand roi,
Car rien n'empêchoit lors qu'une puissance même
Ne mariât la mitre avec le diadème :
Mais ici leurs devoirs se trouvent divisés ;
Les moines - rois enfin deviennent méprisés ,
Et s'égalant sous eux les serviteurs aux maîtres ,
Les sujets font les rois quand les rois font les prêtres.

Cette pièce, dont le cadre est assez ingénieux, contient plus de huit cents vers, parmi lesquels on trouve des morceaux remarquables et une censure, souvent heureuse, des usages et des vices du temps. Ce dernier mérite annonçoit dans Bertaut un esprit juste et observateur, et explique l'admiration qu'il inspiroit au poëte Regnier qui lui a adressé sa cinquième satire.

F.

OEUVRES CHOISIES

DE

BERTAUT.

POÉSIES DIVERSES.

STANCES.

Sus, sus, résolvons-nous d'étouffer notre ennui ;
Tuons ce qui nous tue, armons-nous de constance ;
Et ce que nous cherchons en la pitié d'autrui ,
Tâchons de le trouver en notre résistance.

Mais pourquoi me voudrois-je essayer de guérir,
Sachant bien que mon mal ressemble à ces ulcères
Qu'on ne sauroit fermer sans se faire mourir,
Et de qui les douleurs sont des maux nécessaires ?

Non, non, ne tuons point un si plaisant souci :
Rien n'est doux sans amour en cette vie humaine ;
Ceux qui cessent d'aimer, cessent de vivre aussi,
Ou vivent sans plaisir comme ils vivent sans
peine.

Tous les soucis humains sont pure vanité :
 D'ignorance et d'erreur toute la terre abonde :
 Et constamment aimer une rare beauté ,
 C'est la plus douce erreur des vanités du monde.

Aimons donc et portons jusques dans le cercueil
 Le joug qui n'asservit que les nobles courages :
 Et souffrants sans gémir les rigueurs d'un bel œil,
 Soyons au moins constants , si nous ne sommes
 sages.

DIALOGUE.

DAMON , PANOPÉE.

DAMON.

DE quoi vous sert tant de fierté ,
 Belle et cruelle Panopée ?

PANOPÉE.

De conserver ma liberté ,
 Et m'empêcher d'être trompée.

DAMON.

Quoi ! craindriez-vous de voir changer
 L'amour dont mon cœur vous révère ?

PANOPÉE.

Ne m'en mettant point en danger ,
 La peur ne m'en travaille guère.

DAMON.

Vous feriez grand tort à ma foi

D'estimer mon ame infidelle.

PANOPÉE.

Je m'en ferois bien plus à moi
De vous aimer la croyant telle.

DAMON.

Il n'en faut point avoir de peur ,
J'aime trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Il ne fut jamais de trompeur
Qui ne tînt le même langage.

DAMON.

Donc ne dois-je rien espérer ,
Fors toujours pleurer triste et blême ?

PANOPÉE.

J'aime mieux vous faire pleurer ,
Que me faire pleurer moi-même.

DAMON.

Pourquoi vous déplaît mon bonheur ,
Dont vous servir sont les délices ?

PANOPÉE.

Pour ce qu'aux dépens de l'honneur
Vous faites payer vos services.

DAMON.

Las ! au moins voyez mon tourment ,
Puisque c'est de vous qu'il procède.

PANOPÉE.

J'en verrois le mal vainement ,
N'y pouvant donner nul remède.

DAMON.

Mais vous en avez le pouvoir ,
Si ma peine en est susceptible.

PANOPÉE.

Ce que me défend mon devoir ,
Je me le répute impossible.

DAMON.

Ah ! fière et cruelle beauté ,
Qu'inhumaine est votre rudesse !

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté ,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAMON.

Est-on sage pour maltraiter
L'amour d'un fidelle courage ?

PANOPÉE.

Est-on cruel pour éviter
Le péril de faire un naufrage.

DAMON.

Votre beauté vous garantit
Du sort d'Ariane abusée.

PANOPÉE.

Votre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de Thésée.

CHANSON.

CELUI seul qui méprise
Les appas amoureux ,
Et garde sa franchise ,
Est sage et bienheureux :

Et tout ainsi

Que d'amour il n'espère
Ni grace ni salaire ,
Il n'en craint rien aussi.

Il se moque des larmes
Des amants insensés ;
Il se rit des alarmes
Dont ils sont traversés :

Et dans la mer ,

Sous l'effort de l'orage ,
Il les voit du rivage
Eux-mêmes s'abymer.

Le desir n'est que peine ,
L'attente que tourment :
La jouissance est pleine
De peur d'un changement.

Pensez quel heur

Suit la vie amoureuse ,
Puisque la plus heureuse
Est fertile en douleur.

Non , jamais plus , j'en jure ,
 Mon cœur n'aura de feu :
 Bienheureux si je dure
 En l'effet de ce vœu.

Mais , malheureux ,
 De bien loin je menace ,
 Et crains que je ne fasse
 Un serment d'amoureux !

DÉFENSE DE L'AMOUR.

ON ne se souvient que du mal ,
 L'ingratitude règne au monde :
 L'injure se grave en métal ,
 Et le bienfait s'écrit en l'onde.

Amour en sert de preuve aux siens ,
 Lui qui joint la peine aux délices :
 Ceux que plus il comble de biens ,
 N'en célèbrent que les malices.

Il prête à notre entendement ,
 Pour voler au ciel , ses deux ailes :
 Nous les engluons follement
 Dedans les vanités mortelles.

Ainsi du plumage qu'il eut
 Icare pervertit l'usage :
 Il le reçut pour son salut ,
 Il s'en servit à son dommage.

STANCES.

JE veux mal au destin de m'être favorable :
 Je me plains des plaisirs qu'Amour me fait goûter :
 Et prierois volontiers ce doux impitoyable
 De ne me donner point ce qu'il me veut ôter.

Ainsi de verds festons et de fleurs couronnée ,
 Au milieu des hautbois accompagnant ses pas ,
 La victime païenne étoit jadis menée
 Aux lieux qu'elle rendoit sanglants par son trépas .

Impitoyable auteur du feu qui me consume ,
 Tyran plutôt que roi de l'empire amoureux ,
 Si même tes plaisirs sont mêlés d'amertume ,
 Combien sont tes tourments cruels et douloureux !

SONNET.

*Sur les figures de marbre et de bronze qui sont au
 petit jardin de Fontainebleau.*

Toi , qui vis affamé de voir un bel ouvrage ,
 Assouvis maintenant ta généreuse faim ;
 Voici les plus beaux traits dont le ciseau romain
 Ou la fonte grégeoise ait orné le vieil âge .

Là , de Laocoon la douloureuse rage
 Fait plaindre le métal , par un art plus qu'hu-
 main :

Ici , gît Cléopâtre : oh ! qu'une docte main
A vivement portait la mort en son visage !

Là , Diane chemine : ici , le Tibre ondeux
Verse les flots de bronze , arrêtant auprès d'eux
Le passant transformé de merveille en statue.

Aussi raviroient-ils l'esprit le plus brutal ;
Et qui n'est point ému d'une si rare vue ,
Il est certes comme eux de marbre ou de métal.

STANCES.

HÉLAS ! que me sert-il d'aimer si l'on ne m'aime ;
Pipé du vain espoir qui m'a presque charmé ,
Je ressemble au flambeau sur la table allumé
Qui , pour servir autrui , se consume soi-même.

Pourquoi , rare beauté , sous ces appas ai-
mables ,
Cachez-vous les tourmens dont l'esprit est gêné ?
Faut-il que , ressemblant au sucre empoisonné ,
Votre propre douceur vous rende redoutable.

Vainement ma raison à ma flamme s'oppose :
Mon amour est céleste , il ne sauroit périr :
Au moins il ne sauroit qu'avecque moi mourir ;
Car vivre et vous aimer , en moi c'est même chose.

CHANSON.

LAS ! je meurs d'un secret martyre
Et d'une muette douleur.
Heureux qui librement soupire :
S'oser plaindre est l'heur d'un malheur.

Ainsi meurt l'agneau qu'on présente
A l'autel pour sacrifier ,
Et dedans sa gorge innocente
Reçoit le couteau sans crier.

Cependant heureux on me nomme ,
Et j'use ma vie en langueur ,
Ressemblant à la belle pomme
Qu'un ver ronge dedans le cœur.

O respect , ô crainte discrète ,
Que tyrannique est votre loi !
Mais envain ma bouche est muette :
Mes yeux parlent assez pour moi.

Mes yeux , il est bien raisonnable
Que vous témoigniez mes douleurs :
Par vous je languis misérable :
C'est pour avoir vu que je meurs !

SONNET.

AU ROI HENRI IV.

Sur la réduction de Paris en son obéissance.

VOIR Alexandre assis sur le trône de Cyre ,
 Ne fut oncques si doux à la grecque valeur ,
 Qu'il nous est de vous voir , après tant de dou-
 leur ,
 Assis dedans le vôtre au cœur de cet empire.

On croyoit , et le Ciel nous le sembloit prédire ,
 Que vous y monteriez , triomphant du malheur ,
 Par des degrés sanglans et peints de la couleur
 Dont un prince offensé teint les traits de son ire.

Mais Dieu vous a fait prendre un chemin plus
 heureux ,
 Montrant par votre exemple aux princes géné-
 reux ,

Qu'un Roi de qui sa main soutient le diadème ,

Détruit par sa valeur ses plus fiers ennemis :
 Et puis , quand il les voit à son pouvoir soumis ,
 Détruit par sa douceur leur inimitié même.

CHANSON.

LES cieux inexorables
 Me sont si rigoureux ,

Que les plus misérables ,
Se comparant à moi , se trouveroient heureux.

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits ;
Et ne peuvent ses charmes ,
Lors même que je dors , endormir mes ennuis.

Si je fais quelque songe ,
J'en suis épouvanté ;
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié :
La calomnie essaye
A rendre mes tourments indignes de pitié.

Bref , il n'est sur la terre
Espèce de malheur
Qui , me faisant la guerre ,
N'expérimente en moi ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vi ,
C'est , ès maux que j'endure ,
La mémoire de l'heur que le Ciel m'a ravi.

Félicité passée
Qui ne peux revenir ,

Tourment de ma pensée ,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Hélas ! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste ,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice ,
Je serois plus heurenx , si j'avois plus perdu.

B O U R G U E I L (1)

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOURBON.

Tandis que la fureur du plus cruel orage
Qui menaça jamais un état de naufrage ,
Tempête en ce Royaume , ainsi qu'en une mer
Qu'un vent d'ambition fait par tout écumer ,
Moi cependant , couvert de la main secourable
Dont un généreux Prince aux Muses favorable
Me retirant des flots , soigneux , m'a garanti
D'être , par la tourmente , ès vagues englouti :
Maintenant en repos je passe ici ma vie :

(1) C'est le nom d'une abbaye dont le cardinal de Bourbon étoit abbé.

Et malgré les malheurs dont elle est poursuivie ,
D'ici , comme du fait de quelque grand rocher
D'où les flots de la guerre ont crainte d'appro-
cher ,

Je regarde à l'entour forcener la tempête ,
Retiré sous l'abri que sa bonté me prête.

Ici pendent muets , donnant repos à l'air ,
Ces meurtriers instruments que le feu fait parler ;
Sinon lorsque leur sein , gros de plomb et de
poudre ,

Vomit en éclatant la fureur de sa foudre ,
Ou sur les animaux habitant aux forêts ,
Ou sur les passagers volant par les marais ,
Oiseaux demi-poissons , de qui l'humide chasse
Fait cueillir du plaisir même au cœur de la glace.
Ici le bruit tonnante dont on oit nos tambours
Changer le guet des nuits à la garde des jours
Ne rompt point en sursaut l'enchantement du
somme

Qui , si doux au matin , charme l'esprit de
l'homme :

Ains un muet silence y nourrit le sommeil
De son jus de pavots sous les voiles de l'œil ,
Depuis l'heure du soir où les terres se taisent ,
Jusqu'à tant que la voix des pigeons qui se baisent
Fait entr'ouvrir les yeux et voir sur l'horison
Le soleil visiter sa dixième maison.

Ah ! combien il s'en faut que cet heur n'accom-
pagne

Le sort de nos voisins , habitant la campagne ,
 Qui manquent de support , et n'ont pas comme
 nous

Un bouclier qui les couvre et sauve de tels coups !
 Las ! ces pauvres chétifs gémissent et lamentent
 Sous le pesant fardeau des maux qui les tour-
 mentent :

Leurs biens sont tous les jours au pillage exposés ;
 Leurs champs rendus déserts , leurs logis em-
 brasés ;

Ces loups pleins de fureur , vêtus d'humaines
 formes ,

Exerçant de froid sang des cruautés énormes
 Partout où quelque armée a ses flots débordé ,
 Ont si barbarement tous les champs brigandé ,
 Qu'on les peut comparer aux tristes champs de
 Troye ,

Fumans encor du feu dont ils furent la proie :
 Et ne peut maintenant , d'un misérable pain ,
 Le soldat qui les passe y repaître sa faim ;
 S'étant enfin rendus , au bout de tant de pertes ,
 Les bourgs deshabités et les plaines désertes :
 Car le renom des maux qu'exerce leur fureur
 A semé tant de crainte au sein du laboureur ,
 Qu'aussitôt que le bruit annonçant leur venue
 Entre en quelque bourgade où leur rage est con-
 nue ;

On voit , avec le bien qui peut être emporté ,

Fuir de toutes parts le peuple épouvanté ,
 Criant et gémissant , et pour toute allégeance ,
 Appelant à longs cris la céleste vengeance.
 Maudite ambition , cause de ces douleurs ,
 Que ta triste semence est féconde en malheurs !
 L'infortuné qui tombe en leurs mains impla-
 cable ,
 Autant qu'il a de bien , autant il est coupable.
 Il a contre leur chef son poignard aiguisé ,
 Si du mal d'être riche il se trouve accusé :
 Ses malheureux moyens lui tenant lieu d'offense,
 Et sa seule rançon étant son innocence.

CHANSON.

Pour être plus jeune et plus beau ,
 Et me passer en bonne grace ,
 O Phylis , un amant nouveau
 Ne devoit point prendre ma place.
 Ceux qui , de votre affection ,
 Sauront la nouvelle accointance ,
 S'ils prisent votre élection ,
 Ils blâmeront votre inconstance.

N'alléguez point que sa beauté
 Vous a contrainte de vous rendre :
 On est aisément surmonté ,
 Quand on ne veut point se défendre.
 S'il a vaincu , ce n'est point tant

Pour force que sa grace ait eue ,
 Que pour ce qu'en lui résistant ,
 Vous desiriez d'être vaincue.

Or , qu'il jouisse en bonne paix
 Du bien qu'il a conquis sans armes :
 Quant à la perte que je fais ,
 J'en jetterai fort peu de larmes ;
 Car , puisque les lois du destin
 Vous ont fait naître si volage ,
 Vous gagner n'est pas grand butin ,
 Ni vous perdre aussi , grand dommage.

CHANSON.

L'ENNUI qui tourmente ma vie ,
 Et qui me fait perdre l'envie
 De rien plus aimer désormais ,
 Vient d'avoir tenu dans mon ame
 Pour déesse une ingrate femme ,
 La plus femme qu'on vit jamais.

J'estimais sa foi ferme et stable
 Être un diamant véritable
 En or fermement enchâssé ;
 Mais ce n'étoit qu'un peu de verre
 Qui s'est brisé , tombant à terre ,
 Au premier vent qui l'a poussé.

O toi ! qui que tu puisses être ,

Qui t'en es sitôt rendu maître ,
N'en brave point si fièrement ;
Le bonheur de cette accointance ,
Tu le dois à son inconstance ,
Et non pas à son jugement.

Mais que pouvois-je moins attendre
D'une ame si facile à prendre
Aux appas de la nouveauté ,
Qui croit qu'en l'amoureuse vie ,
De peu d'amans être servie ,
C'est preuve de peu de beauté ?

Quelque jour , peut-être , toi-même ,
De cet heur qui te semble extrême ,
Tu te verras déposséder ;
Car la femme est comme une ville :
Quand la prise en est si facile ,
Elle est difficile à garder.

CHANSON.

QUAND j'idolâtrois vos beaux yeux ,
Je vous jugeois égale aux Dieux :
Vos propos m'étoient des oracles ;
Les moindres de vos actions
Me sembloient des perfections ,
Vos perfections , des miracles.

Voyant donc en vous chacun jour

Ou naître ou mourir quelque amour ,
 Et le change être vos délices ,
 J'allai soudainement juger
 Que l'humeur de souvent changer
 Est mise à tort entre les vices.

Lors , résolu d'en faire autant ,
 Et de me rendre moins constant
 Que la girouette d'un temple ,
 Je rompis soudain ma prison ,
 Estimant faire par raison
 Ce que je faisois par exemple.

Ainsi votre légéreté
 Débaucha ma fidélité ,
 Ce qu'elle est , m'apprenant à l'être :
 Tant qu'enfin je vous ai fait voir
 Qu'en pratiquant ce doux savoir ,
 L'écolier a passé le maître.

L'honneur de ma première foi
 Se verra reflourir en moi ,
 Quand vous ne serez plus légère ,
 Faisant du même lieu sortir
 L'exemple de me repentir ,
 D'où me vint celui de mal faire.

CHANSON.

ENFIN , ce tyran de nos ames ,
 Que tout reconnoît pour vainqueur ,

Desarmé de traits et de flammes ,
A cessé d'assiéger mon cœur.

Pour moi sa flamme est étouffée ,
Et l'arc dont il m'avoit dompté ,
Pare maintenant le trophée
Que j'en dresse à la liberté.

Libre , je me moque à cette heure
Du mal pour Amour enduré :
Sinon quand quelque fois je pleure
De regret d'en avoir pleuré.

J'ai rendu ses armes sujettes :
Il en voit l'arrogance à bas ,
Et reçoit autant de défaites
Comme il me livre de combats.

Aussi , quoique la terre vante
Les vains miracles de ses coups ,
Les traits dont il nous épouvante ,
Sans nous , ne peuvent rien sur nous ,

STANCES.

AH ! qui ne sent point les traverses
Du soin et des peines diverses
Dont vivant nous nous travaillons !
Et qui , franc de crainte et d'envie ,
Cueille les roses de la vie ,
Sans se piquer aux aiguillons ?

Les plaisirs de la vie humaine
 Sont tous mêlés de quelque peine ,
 Et le bien suivi du malheur :
 Même l'Amour jamais n'envoie
 Ni le déplaisir sans la joie ,
 Ni le plaisir sans la douleur.

CANTIQUE.

BIENHEUREUX est celui qui , parmi les délices
 Dont le monde a sucré le poison de ses vices ,
 Et parmi tant d'appas à mal faire alléchants ,
 Régit si prudemment les désirs de son ame ,
 Que nul secret remords son courage n'entame ,
 Pour avoir augmenté le nombre des méchants !

Qui , lisant jour et nuit , des yeux de la pensée ,
 La loi du Tout-Puissant en son ame tracée ,
 Conçoit de beaux desirs , produit de beaux effets ;
 Et de qui le courage abhorrant la vengeance ,
 D'un volontaire oubli , noyé en sa souvenance
 Les torts qu'il a reçus et les biens qu'il a faits.

Cet homme-là ressemble à ces belles olives
 Qui , du fameux Jourdain , bordent les vertes
 rives ,
 Et de qui nul hiver la beauté ne détruit :
 Les ruisselets d'eau vive autour d'elles ga-
 zouillent ;

Jamais leurs rameaux verts leur printemps ne
 dépouillent ,
 Et toujours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit.

Nul effroi , nulle peur en sursaut ne l'éveille :
 Endormi , Dieu le garde ; éveillé , le conseille ;
 Conduit tous ses desseins au port de son desir ;
 Puis fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
 Ce qu'il semoit en terre avec peine et tristesse ,
 Il le recueille au Ciel en repos et plaisir.

Il n'en va pas ainsi de celui qui méprise
 Et la loi du Seigneur , et la voix de l'Église ,
 Soi-même étant son Dieu , son Église et sa loi :
 Sa plus parfaite joie en douleurs est féconde ,
 Et bien qu'il semble avoir son Paradis au monde,
 Si porte-il malheureux son enfer quant et soi.

Ni pompe , ni grandeur , ni gloire , ni puis-
 sance

Ne sauroient détourner le glaive de vengeance
 Pendant dessus son chef des mains de l'Éternel,
 De qui l'inévitable et sévère justice
 Fait qu'il est à toute heure , en un même sup-
 plice ,
 Témoin , juge et bourreau , non moins que
 criminel.

Non , les fiers aquilons , de leur venteuse ha-
 leine ,

Ne promènent pas mieux , sur le dos d'une
 plaine ,
 La paille rencontrée au champ du laboureur ,
 Que Dieu le poursuivra sur le front de la terre ,
 Si jamais son pouvoir , lui déclarant la guerre ,
 Change sa patience en ardente fureur.

Puis quand viendra le jour , le jour épouvan-
 table
 Où les peuples jugés par sa bouche équitable ,
 Seront de leurs forfaits eux-mêmes décéleurs :
 Alors le misérable , envoyé pour pâture
 Au feu qui sert là-bas aux ames de torture ,
 Paiera ses courts plaisirs d'éternelles douleurs.

Car le Seigneur est juste autant que débonnaire,
 Et sa sainte équité paye à tous le salaire
 Que méritent leurs faits , soit connus , soit
 cachés :
 Encor que moins enclin aux peines qu'à la
 grace ,
 Tous les jours sa bonté nos mérites surpasse ,
 Et jamais sa rigueur n'égale nos péchés.

PARAPHRASE

DU PSEAUME CXLVII.

HEUREUX hôtes du Ciel , saintes légions d'anges,
 Guerriers qui triomphez du vice surmonté ,

Célébrez à jamais du Seigneur les louanges ,
Et d'un hymne éternel honorez sa bonté.

Soleil , dont la chaleur rend la terre féconde ,
Lune , qui de ses rais empruntes ta splendeur ,
Lumière , l'ornement et la beauté du monde ,
Louez , bien que muets , sa gloire et sa grandeur.

Chantez-la donc aussi , vous enfants de la terre
Qui , composés de cendre , en cendre retournez ,
Soit vous que l'océan dans ses vagues enserre ,
Soit vous qui librement par l'air vous promenez.

Faites la dire aux bois dont vos fronts se couvrent ,

Grands monts , qui , comme Rois , les plaines maîtrisez ;

Et vous , humbles côteaux , où les pampres foisonnent ,

Et vous , ombreux vallons , de sources arrosés.

Féconds arbres fruitiers , l'ornement des collines ,

Cèdres , qu'on peut nommer géans entre les bois ,
Sapins , dont le sommet fuit loin de ses racines ,
Chantez-la sur les vents qui vous servent de voix.

Animaux , qui paisez la plaine verdoyante ,

Et vous que l'air supporte , et vous qui serpen-
tant

Vous traînez après vous d'une échine ondoyante,
Naissez , vivez , mourez , sa louange exaltant.

Vous , que la fleur de l'âge aux voluptés convie ,
Vous qui , chassés du monde , et jà prêts d'en
sortir ,

Touchez d'un pied tremblant les bornes de la
vie ,

Faites son nom sans cesse en vos chants retentir.

PARAPHRASE

DU PSEAUME CXXXVI.

Assis aux tristes bords des eaux de Babylone ,
Où le courroux vengeur qui renversa le trône
Des grands Rois de Sion , nous avoit exilés ,
Nous pleurions jour et nuit Jérusalem détruite ,
Que la flamme barbare en cendre avoit réduite ,
Rendant nos plus saints lieux déserts et désolés.

Nos cantiques de joie où Dieu daignoit se plaire ,
Entre tant de douleurs , condamnés à se taire
Par le mortel ennui régnant en notre cœur ,
Et nos luths qui pendoient aux saules de la rive ,
Pleuroient , en se taisant , sa liberté captive
Et soupirante aux pieds d'un superbe vainqueur.

Chantez-nous , disoient-ils , quelqu'un de ces
cantiques

Qui faisoient retentir les resonnans portiques
De votre fameux temple , en glorieux accents ,
Lorsque quelque victoire , à Sion advenue ,
Poussoit vos cris de joie au-dessus de la nue ,
Et chargeoit vos autels d'offrandes et d'encens.

Non , jà ne plaise au Ciel que la barbare audace
Nous fasse prophaner , par prière ou menace ,
Les saints vers qu'Israël chantoit en son bon-
heur ;

Plutôt soient , par la mort , nos douleurs as-
soupies ,

Que nous fassions entendre à ces terres impies
Les hymnes consacrés au seul nom du Seigneur.

FIN DES OEUVRES CHOISIES DE BERTAUT.



OEUVRES CHOISIES

DE

REGNIER.



NOTICE

SUR REGNIER.

MATHURIN REGNIER, fils aîné de Jacques Regnier, bourgeois notable de Chartres et de Simonne Desportes, sœur du poëte de ce nom, naquit à Chartres, le 21 décembre 1573. Il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et reçut la tonsure avant l'âge de neuf ans. Ses talents précoces lui méritèrent d'abord la protection du cardinal François de Joyeuse, archevêque de Toulouse, qui l'emmena à Rome en 1593. Mais il paraît, d'après la satire II, que ce prélat ne fit rien dans la suite pour la fortune du jeune Regnier. Il fit une seconde fois ce voyage, en 1601, avec l'ambassadeur Philippe de Béthune, c'est à lui qu'il a adressé sa sixième satire, composée pendant son séjour à Rome. Peu de temps après son retour, il obtint par dévolu un canonicat dans l'église de Notre-Dame à Chartres. On raconte à ce sujet que le résignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation en cour de Rome, avoit fait placer dans le lit du dernier titulaire une bûche qui fut enterrée à la place du défunt, qu'on avoit secrètement enseveli quinze jours avant. Regnier prouva le stratagème, et fut mis en possession du canonicat le 30 juillet 1604.

A la mort de l'abbé Desportes , son oncle , qui étoit revêtu de l'abbaye de Vaux-de-Cernay , le roi Henri IV lui accorda , sur cette abbaye , une pension de deux mille livres , qui ne lui fut pas toujours exactement payée , s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit dans son épître III.

Regnier annonça dès sa plus grande jeunesse son inclination pour la satire ; cependant la malignité de l'esprit n'avoit point exclu chez lui la bonté du cœur. Il a eu le soin de le rappeler lui-même ,

Et le surnom de bon me va-t-on reprochant ,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

En effet , on disoit de son temps , et l'on a dit encore après , *le bon Regnier*.

Malherbes faisoit le plus grand cas de son talent ; ils se brouillèrent à l'occasion de l'aventure suivante , rapportée dans une vie de Malherbes , attribuée à Racan. Regnier et le poëte lyrique étoient allés dîner ensemble chez Desportes ; ils trouvèrent qu'on avoit servi. Desportes se leva de table , reçut Malherbes avec beaucoup de civilité , et s'empressa de vouloir lui offrir un exemplaire de ses pseumes ; mais celui-ci le retint en lui disant que *son potage valoit mieux que ses pseumes*. Cette boutade déplut à Desportes , qui ne dit pas un mot pendant tout le repas , et qui ne le revit plus depuis. Regnier se tint aussi pour offensé de cette brusquerie un peu dure envers son oncle , et il composa sa neuvième satire où , à son tour , il devint injuste envers l'auteur célèbre qui , selon l'expression de Boileau ,

Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Du reste, la postérité a confirmé les nombreux suffrages que Regnier avoit obtenus de ses contemporains. Boileau a consacré plusieurs fois des vers à la louange de son devancier; il en parle avec éloge dans son discours sur la satire, ainsi que dans sa lettre à Perrault. Il dit dans son épître X :

J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.

Dans la cinquième réflexion critique sur Longin, il l'appelle « le célèbre Regnier, c'est-à-dire le poète
« français qui, du consentement de tout le monde, a
« le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le ca-
« ractère des hommes. »

J. B. Rousseau écrivoit à Brossette, dans le temps que ce commentateur préparoit les notes de son édition in-4. de Regnier, publiée à Londres en 1729.

« Vous rendrez, lui disoit-il, un grand service à
« notre langue, dont ce poète est un ornement très-
« considérable. Aucun n'a mieux pris que lui le véri-
« table tour des anciens, et je suis persuadé que
« M. Despreaux ne l'a pas moins étudié que Perse et
« Horace. » Il ajoute : « Regnier a des vers si heureux
« et si originaux, des expressions si propres et si vives,
« que je crois que, malgré ses défauts, il tiendra tou-
« jours un des premiers rangs parmi le petit nombre
« d'excellents auteurs que nous connoissons. »

Enfin on sait les vers que Boileau lui a consacrés

dans son Art Poétique où, après avoir caractérisé les satiriques latins, il dit :

De ces maîtres savants, disciple ingénieux,
 Regnier seul, parmi nous, formé sur leurs modèles,
 Dans son vieux style encore a des graces nouvelles :
 Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
 Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur,
 Et si du son hardi de ses rimes cyniques
 Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.

Boileau, en adressant ce juste reproche à Regnier, fait principalement allusion à la satire onzième, où ce poëte, sans égard pour les bienséances et sans ménagement pour ses lecteurs, les conduit dans des lieux de débauches. Toutefois il est aussi vrai de dire que si Regnier n'a point cherché à voiler ses tableaux par l'artifice des couleurs, il faut en attribuer la principale cause à l'esprit et au ton de son siècle; il semblait alors, comme le remarque M. de Valincour, dans son éloge de Despréaux, que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la satire. On ne connoissoit point encore l'art d'être piquant sans grossièreté, ou d'avoir de la gaieté sans bouffonnerie; Boileau a sans doute plus de finesse, d'esprit et de grace; ses railleries sont plus délicates, ses tours plus variés, mais Regnier est plein de sens et d'énergie, il a de l'originalité et du naturel, et quoiqu'il ait un peu vieilli, c'est encore, dans son genre, un des meilleurs modèles que puissent étudier les littérateurs dont le goût est formé. Son style, riche d'expressions heureuses, est souvent poétique; il joint quelquefois la force de Juvénal à l'enjouement d'Horace,

et Boileau ne put guère y ajouter que de la correction et de l'élégance.

Regnier a écrit aussi dans le genre de Tibulle et d'Ovide. Ses élégies offrent des imitations faciles de ces auteurs. On y trouve des tours gracieux et quelquefois de la passion.

Ses poésies spirituelles, dont la première a été composée dix ans avant sa mort, portent l'empreinte d'un véritable repentir des excès de sa jeunesse. Le dérèglement de sa vie en abrégé le terme. Il mourut à Rouen, le 22 octobre 1613, dans sa quarantième année. Le père Garache, jésuite, dans sa *Recherche des recherches*, page 648, dit que Regnier « se bâtit « jadis cette épitaphe à soi-même, en sa jeunesse débauchée, ayant désespéré de sa santé, et étant, « comme il pensoit, sur le point de rendre l'ame : »

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi,
Qui ne songeai jamais en elle.

P.



OEUVRES CHOISIES

DE

REGNIER.

DISCOURS AU ROI.

SATIRE I.

PUISSANT roi des François, astre vivant de
Mars (1),
Dont le juste labeur, surmontant les hasards,
Fait voir par sa vertu que la grandeur de France
Ne pouvoit succomber sous une autre vaillance :
Vrai fils de la valeur de tes pères, qui sont
Ombragés des lauriers qui couronnent leur front,
Et qui, depuis mille ans indomptables en guerre,
Furent transmis du ciel pour gouverner la terre ;
Puisses-tu, comme Auguste, admirable en tes faits,
Rouler tes jours heureux en une heureuse paix !

(1) Ce discours fut composé, et adressé à Henri IV, après l'entière extinction de la ligue.

Ores que la justice ici-bas descendue
Aux petits comme aux grands par tes mains est
rendue;

Que, sans peur du larron, trafique le marchand;
Que l'innocent ne tombe aux aguets du méchant.
Aujourd'hui que ton fils (1), imitant ton courage,
Nous rend de sa valeur un si grand témoignage,
Que, jeune, de ses mains la rage il déconfit,
Étouffant les serpents ainsi qu'Hercule fit;
Et, domptant la Discorde à la gueule sanglante,
D'impiété, d'horreur, encore frémissante,
Il lui tresse les bras de meurtres entachés,
De cent chaînes d'acier sur le dos attachés;
Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre,
Et ferme pour jamais le temple de la guerre,
Faisant voir clairement, par ses faits triomphants,
Que les rois et les dieux ne sont jamais enfants:
Si bien que s'élevant sous ta grandeur prospère,
Généreux héritier d'un si généreux père,
Comblant les bons d'amour et les méchants d'ef-
froi,

Il se rend au berceau déjà digne de toi.

Mais c'est mal contenter mon humeur frénétique,
Passer de la satire (2) en un panégyrique,

(1) Le dauphin, qui fut depuis le roi Louis XIII.

(2) Ce vers prouve que Regnier avoit composé des satires avant ce discours.

Où mollement disert , sous un sujet si grand ,
 Dès le premier essai mon courage se rend.
 Et quand j'égalerois ma muse à ton mérite ,
 Toute extrême louange est pour toi trop petite ;
 Où tout le monde entier ne bruit que tes projets ;
 Où ta bonté discourt au bien de tes sujets ;
 Où notre aise , et la paix , ta vaillance pùblie ;
 Où le discord éteint , et la loi rétablie ,
 Annoncent ta justice ; où le vice abattu
 Semble , en ses pleurs , chanter un hymne à ta
 vertu.

De tout bois , comme on dit , Mercure on ne fa-
 çonne ,

Et toute médecine à tout mal n'est pas bonne.
 De même le laurier , et la palme des rois ,
 N'est un arbre où chacun puisse mettre les doigts ;
 Joint que ta vertu passe , en louange féconde ,
 Tous les rois qui seront , et qui furent au monde.

Il se faut reconnoître , il se faut essayer ,
 Se sonder , s'exercer , avant que s'employer ,
 Comme fait un luiteur entrant dedans l'arène ,
 Qui , se tordant les bras , tout en soi se démène ,
 S'allonge , s'accourcit , ses muscles étendant ,
 Et , ferme sur ses pieds , s'exerce en attendant
 Que son ennemi vienne , estimant que la gloire
 Jà riante en son cœur lui don'ra la victoire.
 Il faut faire de même un œuvre entreprenant ,
 Juger comme au sujet l'esprit est convenant ;

Et quand on se sent ferme , et d'une aîle assez
forte ,

Laisser aller la plume où la verve l'emporte.
J'imite les Romains encore jeunes d'ans ,
A qui l'on permettoit d'accuser, impudens ,
Les plus vieux de l'état , de reprendre , et de dire
Ce qu'ils pensoient servir pour le bien de l'em-
pire ,

Et comme la jeunesse est vive et sans repos ,
Sans peur , sans fiction , et libre en ses propos ,
Il semble qu'on lui doit permettre davantage :
Aussi que les vertus fleurissent en cet âge ,
Qu'on doit laisser mûrir sans beaucoup de ri-
gueur ,

Afin que tout à l'aise elles prennent vigueur.
C'est ce qui m'a contraint de librement écrire ,
Et sans piquer au vif me mettre à la satire ;
Où, poussé du caprice, ainsi que d'un grand vent ,
Je vais haut dedans l'air quelquefois m'élevant ;
Et quelquefois aussi, quand la fougue me quitte ,
Du plus haut au plus bas mon vers se précipite ,
Selon que , du sujet touché diversement ,
Les vers à mon discours s'offrent facilement.

Or, grand roi, dont la gloire en la terre épandue
Dans un dessein si haut rend ma muse éperdue ,
Ainsi que l'œil humain le soleil ne peut voir ,
L'éclat de tes vertus offusque tout savoir ;
Si bien que je ne sais qui me rend plus coupable ,

Ou de dire si peu d'un sujet si capable ,
Ou la honte que j'ai d'être si mal appris ,
Ou la témérité de l'avoir entrepris .

Mais quoi ! par ta bonté, qui toute autre surpasse ,
J'espère du pardon , avecque cette grace ,
Que tu liras ces vers, où jeune je m'ébats
Pour égayer ma force ; ainsi qu'en ces combats
De fleurets on s'exerce , et , dans une barrière ,
Aux pages l'on réveille une adresse guerrière
Follement courageuse, afin qu'en passe-temps
Un labeur vertueux anime leur printemps ;
Que leur corps se dénoue, et se désangourdisse ,
Pour être plus adroit à te faire service .

Aussi je fais de même en ces caprices fous :
Je sonde ma portée , et me tâte le pouls ,
Afin que s'il advient , comme un jour je l'espère ,
Que Parnasse m'adopte, et se dise mon père ,
Emporté de ta gloire et de tes faits guerriers ,
Je plante mon lierre au pied de tes lauriers .

À M. LE COMTE DE GARAMAIN.

SATIRE II.

LES POÈTES.

COMTE, de qui l'esprit pénètre l'univers,
 Soigneux de ma fortune, et facile à mes vers;
 Cher souci de la muse, et sa gloire future,
 Dont l'aimable génie, et la douce nature
 F'ait voir, inaccessible aux efforts médisants,
 Que vertu n'est pas morte en tous les courtisans
 Bien que foible et débile, et que mal reconnue
 Son habit décousu la montre à demi-nue;
 Qu'elle ait sèche la chair, le corps aminé,
 Et serve à contre-cœur le vice autorisé;
 Le vice qui, pompeux, tout mérite repousse,
 Et va, comme un banquier, en carrosse et en
 housse.

Mais c'est trop sermonné de vice et de vertu;
 Il faut suivre un sentier qui soit moins rebattu,
 Et, conduit d'Apollon, reconnoître la trace
 Du libre Juvénal: trop discret est Horace
 Pour un homme piqué, joint que la passion,
 Comme sans jugement, est sans discrétion.
 Cependant il vaut mieux sucrer notre moutarde;

L'homme, pour un caprice, est sot qui se hasarde.
Ignorez donc l'auteur de ces vers incertain̄s,
Et, comme enfants trouvés, qu'ils soient fils de
putains,
Exposés en la rue, à qui même la mère,
Pour ne se découvrir, fait plus mauvaise chère.
Cen'est pas que je croie, en ces temps effrontés,
Que mes vers soient sans père, et ne soient adop-
tés,
Et que ces rimasseurs, pour feindre une abon-
dance,
N'approuvent, impuissants, une fausse semence,
Comme nos citoyens de race desiroux
Qui bercent les enfants qui ne sont pas à eux :
Ainsi, tirant profit d'une fausse doctrine,
S'ils en sont accusés, ils feront bonne mine,
Et voudront, le niant, qu'on lise sur leur front,
S'il se fait un bon vers, que c'est eux qui le font,
Jaloux d'un sot honneur, d'une bâtarde gloire,
Comme gens entendus s'en veulent faire accroire;
A faux titre insolents, et sans fruit hasardeux,
Pissent au bénitier afin qu'on parle d'eux.
Or avec tout ceci le point qui me console,
C'est que la pauvreté comme moi les affole,
Et que, la grace à Dieu, Phébus et son troupeau,
Nous n'eûmes sur le dos jamais un bon manteau.
Aussi, lorsque l'on voit un homme par la rue,
Dont le rabat est sale, et la chausse rompue,

Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,
 Qui soit de pauvre mine, et qui soit mal en point;
 Sans demander son nom, on le peut reconnoître;
 Car si ce n'est un poete (1), au moins il le veut
 être.

Pour moi, si mon habit, partout cicatrisé,
 Ne me rendoit du peuple et des grands méprisé,
 Je prendrois patience, et parmi la misère,
 Je trouverois du goût; mais ce qui doit déplaire
 A l'homme de courage, et d'esprit relevé,
 C'est qu'un chacun le fuit ainsi qu'un réprouvé.
 Car, en quelque façon, les malheurs sont propices.
 Puis les gueux, en gueusant, trouvent maintes dé-
 lices,

Un repos qui s'égaie en quelque oisiveté:
 Mais je ne puis pâtir de me voir rejeté.
 C'est donc pourquoi, si jeune abandonnant la
 France,
 J'allai, vif de courage, et tout chaud d'espérance,
 En la cour d'un prélat (2) qu'avec mille dangers
 J'ai suivi, courtisan, aux pays étrangers.
 J'ai changé mon humeur, altéré ma nature.

(1) Regnier fait presque toujours ce mot de deux syllabes. C'étoit encore l'usage du temps de Corneille, qui dit aussi dans sa comédie de *la Galerie du Palais*:

Un bon poete ne vient que d'un amant parfait.

(2) François de Joyeuse.

J'ai bu chaud, mangé froid, j'ai couché sur la dure,
Je l'ai, sans le quitter, à toute heure suivi.

Donnant ma liberté je me suis asservi,
En public, à l'église, à la chambre, à la table,
Et pense avoir été mainte fois agréable.

Mais instruit par le temps, à la fin j'ai connu
Que la fidélité n'est pas grand revenu,
Et qu'à mon temps perdu, sans nulle autre espé-
rance,

L'honneur d'être sujet tient lieu de récompense :
N'ayant autre intérêt de dix ans jà passés,
Sinon que sans regret je les ai dépensés.
C'est pourquoi sans me plaindre en ma déconve-
nue,

Le malheur qui me suit ma foi ne diminue :
Et rebuté du sort, je m'asservis pourtant,
Et sans être avancé je demeure content :
Sachant bien que Fortune est ainsi qu'une louve,
Qui sans choix s'abandonne au plus laid qu'elle
trouve ;

Qui relève un pédant de nouveau baptisé,
Et qui par ses larcins se rend autorisé ;
Qui le vice annoblit, et qui, tout au contraire,
Ravalant la vertu, la confine en misère.
Et puis je m'irai plaindre après ces gens ici ?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon souci.
Et bien qu'elle ne m'ait sa faveur départie,
Je n'entends, quant à moi, de la prendre à partie,

Puisque, selon mon goût, son infidélité

Ne donne et n'ôte rien à la félicité.

Mais que veux-tu qu'on fasse en cette humeur
austère ?

Il m'est, comme aux putains, mal-aisé de me taire :

Il m'en faut discourir de tort et de travers.

La colère souvent engendre de bons vers.

Mais, comte, que sait-on ? elle peut être sage,

Voire, avecque raison, inconstante et volage ;

Et, déesse avisée aux biens qu'elle départ,

Les adjuge au mérite, et non point au hasard.

Puis l'on voit de son œil, l'on juge de sa tête,

Et chacun en son dire a droit en sa requête :

Car l'amour de soi-même, et notre affection,

Ajoute avec usure à la perfection.

Toujours le fond du sac ne vient en évidence,

Et bien souvent l'effet contredit l'apparence.

Il n'est à décider rien de si mal-aisé,

Que sous un saint habit le vice déguisé.

Par ainsi j'ai donc tort, et ne dois pas me plaindre,

Ne pouvant par mérite autrement la contraindre

A me faire du bien ni de me départir

Autre chose à la fin, sinon qu'un repentir.

Mais quoi ! qu'y feroit-on, puisqu'on ne s'ose
pendre ?

Encor faut-il avoir quelque chose où se prendre,

Qui flatte, en discourant, le mal que nous sentons.

Or, laissant tout ceci, retourne à nos moutons,

Muse, et sans varier dis-nous quelques sornettes
 De ces enfants bâtards, ces tiercelets de poëtes,
 Qui par les carrefours vont leurs vers grimaçants,
 Qui par leurs actions font rire les passants ;
 Et quand la faim les point, se prenant sur le vôtre,
 Comme les étourneaux ils s'affament l'un l'autre.

Cependant sans souliers, ceinture, ni cordon,
 L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
 Vous viennent accoster comme personnes ivres,
 Et disent pour bon jour : Monsieur, je fais des
 livres :

On les vend au Palais ; et les doctes du temps,
 A les lire amusés, n'ont autre passe-temps.
 De là, sans vous laisser, importuns ils vous sui-
 vent,

Vous alourdent de vers, d'allégresse vous privent,
 Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir,
 Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir ;
 Mais que, pour leur respect, l'ingrat siècle où
 nous sommes

Au prix de la vertu n'estime point les hommes ;
 Que Ronsard, du Bellay, vivants ont eu du bien ;
 Et que c'est honte au roi de ne leur donner rien.
 Puis sans qu'on les convie, ainsi que vénérables,
 S'asseyent en prélats les premiers à vos tables,
 Où le caquet leur manque, et, des dents discour-
 rant,

Semblent avoir des yeux regret au demeurant.
 Or la table levée, ils curent la mâchoire.

Après graces Dieu bu , ils demandent à boire ,
 Vous font un sot discours ; puis , au partir de là ,
 Vous disent : Mais , Monsieur , me donnez-vous
 cela ?

Un autre , renfrogné , rêveur , mélancolique ,
 Grimaçant son discours , semble avoir la colique ,
 Suant , crachant , toussant , pensant venir au point ,
 Parle si finement que l'on ne l'entend point .

Un autre , ambitieux , pour les vers qu'il compose
 Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose ;
 Et dessus un cheval , comme un singe , attaché ,
 Méditant un sonnet , médite un évêché .

Si quelqu'un , comme moi , leurs ouvrages n'es-
 time ,

Il est lourd , ignorant , il n'aime point la rime ;
 Difficile , hargneux , de leur vertu jaloux ,
 Contraire en jugement au commun bruit de tous ;
 Que leur gloire il dérobe avec ses artifices :
 Les dames cependant se fondent en délices
 Lisant leurs beaux écrits ; et de jour , et de nuit ,
 Les ont au cabinet sous le chevet du lit ;
 Que portés à l'église ils valent des matines ,
 Tant , selon leurs discours , leurs œuvres sont di-
 vines .

Ronsard , fais-m'en raison ; et vous autres esprits
 Que , pour être vivants , en mes vers je n'écris ,
 Pouvez-vous endurer que ces rauques cigales
 Égallent leurs chansons à vos œuvres royales ,
 Ayant votre beau nom lâchement démenti ?

Ha! c'est que notre siècle est en tout perverti.
 Mais pourtant quel esprit, entre tant d'insolence,
 Sait trier le savoir d'avecque l'ignorance,
 Le naturel de l'art, et, d'un œil avisé,
 Voit qui de Calliope est plus favorisé?
 Juste postérité, à témoin je t'appelle,
 Toi qui sans passion maintiens l'œuvre immor-
 telle,
 Et qui, selon l'esprit, la grace et le savoir,
 De race en race au peuple un ouvrage fais voir;
 Venge cette querelle, et justement sépare
 Du cygne d'Apollon la corneille barbare,
 Qui, croassant partout d'un orgueil effronté,
 Ne couche de rien moins que l'immortalité.
 Quel plaisir penses-tu que dans l'ame je sente,
 Quand l'un de cette troupe, en audace insolente,
 Vient à Vanves à pied, pour grimper au coupeau
 Du Parnasse françois, et boire de son eau;
 Que froidement reçu, on l'écoute à grand'peine;
 Que la muse, en grognant, lui défend sa fontaine;
 Et, se bouchant l'oreille au récit de ses vers,
 Tourne les yeux à gauche, et les lit de travers;
 Et pour fruit de sa peine aux grands vents disper-
 sée,
 Tous ses papiers servir à la chaise percée?
 Mais comme eux je suis poete, et sans discrétion
 Je deviens importun avec présomption.
 Il faut que la raison retienne le caprice,
 Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'un exercice,

Qui par le jugement doit être limité ,
 Selon que le requiert ou l'âge , ou la santé.
 Je ne sais quel démon m'a fait devenir poète ;
 Je n'ai , comme ce Grec (1) , des dieux grand in-
 terprète ,
 Dormi sur Hélicon , où ces doctes mignons
 Naissent en une nuit , comme les champignons :
 Si ce n'est que ces jours , allant à l'aventure ,
 Rêvant comme un oison allant à la pâture ,
 A Vanves j'arrivai , où suivant maint discours
 On me fit au jardin faire cinq ou six tours ,
 Et comme un conclaviste entre dans le conclave ,
 Le sommeiller me prit , et m'enferme en la cave ,
 Où , buvant et mangeant , je fis mon coup d'essai ,
 Et où , si je sais rien (2) , j'appris ce que je sais.
 Voilà ce qui m'a fait et poète et satirique ,
 Régplant la médisance à la façon antique.
 Mais , à ce que je vois , sympatisant d'humeur ,
 J'ai peur que tout-à-fait je deviendrai rimeur.
 J'entre sur ma louange , et , bouffi d'arrogance ,
 Si je n'en ai l'esprit , j'en aurai l'insolence.
 Mais retournons à nous , et , sages devenus ,
 Soyons à leurs dépens un peu plus retenus.

(1) Hésiode.

(2) *Rien* , du latin RES , signifie *quelque chose* , lorsqu'il n'est pas joint à une négation.

A M. LE MARQUIS DE COEUVRES (1).

SATIRE III.

LA VIE DE LA COUR.

MARQUIS, que dois-je faire en cette incertitude ?
 Dois-je, las de courir, me remettre à l'étude,
 Lire Homère, Aristote, et, disciple nouveau,
 Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau ;
 Reste de ces moissons que Ronsard et Desportes
 Ont remporté du champ sur leurs épaules fortes ;
 Qu'ils ont comme leur propre en leur grange en-
 tassé,
 Égalant leurs honneurs aux honneurs du passé ?
 Ou si, continuant à courtiser mon maître,
 Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître ?
 Nous vivons à tâtons, et dans ce monde ici
 Souvent avec travail on poursuit du souci :
 Car les dieux, courroucés contre la race humaine,
 Ont mis avec les biens la sueur et la peine.
 Le monde est un brelan où tout est confondu.
 Tel pense avoir gagné, qui souvent a perdu,

(1) François-Annibal, frère de Gabrielle d'Estrées.

Ainsi qu'en une banque où par hasard on tire ;
Et qui voudroit choisir souvent prendroit le pire.
Tout dépend du destin , qui , sans avoir égard ,
Les faveurs et les biens en ce monde départ.
Mais puisqu'il est ainsi que le sort nous emporte
Qui voudroit se bander contre une loi si forte ?
Suivons donc sa conduite en cet aveuglement.
Qui pêche avec le ciel , pêche honorablement.
Car penser s'affranchir , c'est une rêverie.
La liberté par songe en la terre est chérie.
Rien n'est libre en ce monde ; et chaque homme
 dépend
Comtes , princes , sultans , de quelque autre plus
 grand.
Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves ;
Mais suivant ce qu'ils sont , ils diffèrent d'entra-
 ves ;
Les uns les portent d'or , et les autres de fer :
Mais , n'en déplaît aux vicieux , ni leur philoso-
 pher ,
Ni tant de beaux écrits qu'on lit en leurs écoles ,
Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles.
Puis , que peut-il servir aux mortels ici-bas ,
Marquis , d'être savants , ou de ne l'être pas ,
Si la science , pauvre , affreuse et méprisée ,
Sert au peuple de fable , aux plus grands de risée ,
Si les gens de latin des sots sont dénigrés ,
Et si l'on n'est docteur sans prendre ses degrés ?

Du siècle les mignons, fils de la poule blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche ;
En crédit élevés ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à
bout.

Mais quoi ! me diras-tu, il t'en faut autant faire.
Qui ose a peu souvent la fortune contraire.
Importune le Louvre et de jour et de nuit :
Perds pour t'assujettir et la table et le lit :
Sois entrant, effronté, et sans cesse importune :
En ce temps l'impudence élève la fortune.
Il est vrai ; mais pourtant je ne suis point d'avis
De dégager mes jours pour les rendre asservis ;
Car pour dire le vrai, c'est un pays étrange,
Où comme un vrai Protée à toute heure on se
change,

Où les lois, par respect sages humainement,
Confondent le loyer avec le châtement ;
Et pour un même fait, de même intelligence,
L'un est justicié, l'autre aura récompense.
Car selon l'intérêt, le crédit ou l'appui,
Le crime se condamne et s'absout aujourd'hui.
Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,
Je n'en ai pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de savoir et de civilité,
Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.
Ce n'est pas mon humeur : je suis mélancolique ;
Je ne suis point entrant ; ma façon est rustique ;

Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
 D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.
 Et puis, je ne saurois me forcer, ni me feindre.
 Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre.
 Je ne saurois flatter, et ne sais point comment
 Il faut se taire accort, ou parler fausement,
 Bénir les favoris de geste et de paroles,
 Parler de leurs aïeux au jour de Cérizolles (1),
 Des hauts faits de leur race, et comme ils ont ac-
 quis

Ce titre avec honneur de ducs et de marquis.
 Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie.
 Je ne puis m'adonner à la cageollerie ;
 Selon les accidents, les humeurs, ou les jours,
 Changer, comme d'habits, tous les mois de dis-
 cours.

Suivant mon naturel, je hais tout artifice ;
 Je ne puis déguiser la vertu, ni le vice ;
 Offrir tout de la bouche, et, d'un propos menteur,
 Dire, Pardieu ! monsieur, je vous suis serviteur.
 De porter un poulet je n'ai la suffisance :
 Je ne suis point adroit, je n'ai point d'éloquence
 Pour colorer un fait, ou détourner la foi :
 Prouver qu'un grand amour n'est sujet à la loi ;

(1) Fameuse bataille gagnée en 1545, par l'armée de François I, commandée par le duc d'Enguien, sur celle de l'empereur Charles-Quint.

Suborner par discours une femme coquette ;
Lui conter des chansons de Jeanne et de Paquette ;
Débaucher une fille, et par vives raisons
Lui montrer comme Amour fait les bonnes mai-
sons ,
Les maintient, les élève ; et, propice aux plus
belles ,
En honneur les avance, et les fait demoiselles ;
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les bal-
lets ;
Qu'elles sont le sujet des vers et des poulets ;
Alléguant maint exemple en ce siècle où nous
sommes
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes ;
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pour-
quoi ,
Pourvu qu'elle soit riche, et qu'elle ait bien de
quoi.
Quand elle auroit suivi le camp à la Rochelle (1) ,
S'elle a force ducats, elle est toute pucelle.
L'honneur estropié, languissant et perclus,
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit
plus.
Or pour dire ceci il faut force mystère ;

(1) Cette ville, où s'étoient réfugiés les Calvinistes, fut assiégée en 1573 par Henri, duc d'Anjou, frère du roi Charles IX.

Et de mal discourir, il vaut bien mieux se taire.
 Il faut être trop prompt, écrire à tout propos,
 Perdre pour un sonnet et sommeil et repos.
 Puis ma muse est trop chaste, et j'ai trop de cou-
 rage,
 Et ne puis pour autrui façonner un ouvrage.
 Pour moi j'ai de la cour autant comme il m'en
 faut :

Le vol de mon dessein ne s'étend point si haut :
 De peu je suis content ; encore que mon maître,
 S'il lui plaisoit un jour mon travail reconnoître,
 Peut autant qu'autre prince, et a trop de moyen
 D'élever ma fortune et me faire du bien.
 Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
 Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
 Et si le faix léger d'une double évêché,
 Me rendant moins content, me rend plus empê-
 ché ;

Si la gloire et la charge à la peine adonnée
 Rend sous l'ambition mon ame infortunée ?
 Et quand la servitude a pris l'homme au collet,
 J'estime que le prince est moins que son valet.
 C'est pourquoi je ne tends à fortune si grande :
 Loïn de l'ambition, la raison me commande,
 Et ne prétends avoir autre chose sinon
 Qu'un simple bénéfice, et quelque peu de nom,
 Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance,
 Et de m'ôter mon bien que l'on ait conscience.

Alors vraiment heureux, les livres feuilletant,
 Je rendrois mon desir et mon esprit content.
 Car sans le revenu l'étude nous abuse,
 Et le corps ne se paît aux banquets de la muse.
 Sais-tu, pour savoir bien, ce qu'il nous faut sa-
 voir ?

C'est s'affiner le goût, de connoître et de voir,
 Apprendre dans le monde et lire dans la vie
 D'autres secrets plus fins que de philosophie,
 Et qu'avec la science il faut un bon esprit.
 Or entends à ce point ce qu'un Grec en écrit:
 Jadis un loup, dit-il, que la faim épointonne,
 Sortant hors de son fort rencontre une lionne,
 Rugissante à l'abord, et qui montrait aux dents
 L'insatiable faim qu'elle avoit au-dedans.
 Furieuse elle approche; et le loup qui l'avise
 D'un langage flatteur lui parle et la courtise:
 Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
 Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
 Lui, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proie,
 La bête l'attaquât, ses ruses il emploie.
 Mais enfin le hasard si bien le secourut,
 Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
 Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
 Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
 Le loup qui la connoît, malin et défiant,
 Lui regardant aux pieds, lui parloit en riant:
 D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,

Ta race, ta maison, ton maître, ta nature ?
 Le mulet, étonné de ce nouveau discours,
 De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
 Et, comme les Normands, sans lui répondre,
 Voire !

Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire ;
 Et comme sans esprit ma grand' mère me vit,
 Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit.
 Lors il lève la jambe au jarret ramassée ;
 Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
 Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
 Le loup qui l'aperçoit se lève de devant,
 S'excusant de ne lire avec cette parole,
 Que les loups de son temps n'alloient point à l'é-
 cole.

Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
 Alloit précipitant la rage et le dessein,
 S'approche, plus savante, en volonté de lire.
 Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il
 tire

Lui enfonce la tête, et d'une autre façon,
 Qu'elle ne savoit point, lui apprend sa leçon.
 Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte,
 Et de son ignorance ainsi se reconforte :
 N'en déplaît aux docteurs, cordeliers, jacobins ;
 Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus
 fins.

A M. MOTIN.

SATIRE IV.

LA POÉSIE TOUJOURS PAUVRE.

MOTIN, la muse est morte, ou la faveur pour elle.
 En vain dessus Parnasse Apollon on appelle,
 En vain par le veiller on acquiert du savoir,
 Si l'fortune s'en moque, et s'on ne peut avoir
 Ni honneur, ni crédit, non plus que si nos peines
 Etoient fables du peuple inutiles et vaines.
 Or va, romps-toi la tête; et de jour et de nuit
 Pâlis dessus un livre, à l'appétit d'un bruit
 Qui nous honore après que nous sommes sous
 terre,
 Et de te voir paré de trois brins de lierre (1),
 Comme s'il importoit; étant ombres là-bas,
 Que notre nom vécût, ou qu'il ne vécût pas.
 Honneur hors de saison, inutile mérite,
 Qui vivants nous trahit, et qui morts ne profite;

(1) La couronne de lierre étoit donnée aux poètes:

Prima feres hederæ victricis præmia.

HOR.

Sans soins de l'avenir je te laisse le bien ,
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne sent rien ,
Puisque vivant ici de nous on ne fait conte ,
Et que notre vertu engendre notre honte.
Donc par d'autres moyens à la cour familiers ,
Par vice , ou par vertu , acquérons des lauriers ,
Puisqu'en ce monde ici on n'en fait différence ,
Et que souvent par l'un l'autre se récompense.
Apprenons à mentir , nos propos déguiser ,
A trahir nos amis , nos ennemis baiser ,
Faire la cour aux grands , et dans leurs anticham-
bres ,
Le chapeau dans la main , nous tenir sur nos mem-
bres ,
Sans oser ni cracher , ni tousser , ni s'asseoir ,
Et , nous couchant au jour , leur donner le bon soir .
Car puisque la fortune aveuglément dispose
De tout , peut-être enfin aurons-nous quelque
chose .
Or , laissons donc la muse , Apollon , et ses vers ;
Laissons le luth , la lyre , et ces outils divers
Dont Apollon nous flatte ; ingrate frénésie ,
Puisque pauvre et qu'aymande on voit la poésie ,
Où j'ai par tant de nuits mon travail occupé .
Mais quoi ! je te pardonne ; et si tu m'as trompé ,
La honte en soit au siècle , où , vivant d'âge en âge ,
Mon exemple rendra quelque autre esprit plus
sage .

Mais pour moi, mon ami, je suis fort mal paye
 D'avoir suivi cet art. Si j'eusse étudié
 Jeune, laborieux, sur un banc à l'école,
 Galien, Hippocrate, ou Jason, ou Barthole,
 Une cornette au cou debout dans un parquet,
 A tort et à travers je vendrois mon caquet.
 Il est vrai que le ciel, qui me regarda naître,
 S'est de mon jugement toujours rendu le maître;
 Et bien que, jeune enfant, mon père me tançât,
 Et de verges souvent mes chansons menaçât,
 Me disant de dépit, et bouffi de colère :
 « Badin, quitte ces vers ; et que penses-tu faire ?
 La muse est inutile ; et si ton oncle (1) a su
 S'avancer par cet art, tu t'y verras deçu.
 Un même astre toujours n'éclaire en cette terre :
 Mars tout ardent de feux nous menace de
 guerre (2),
 Tout le monde frémit ; et ces grands mouvements
 Couvent en leurs fureurs de piteux changements.
 Penses-tu que le luth, et la lyre des poètes
 S'accorde d'harmonie avecque les trompettes ?
 Les plus grands de ton temps, dans le sang aguer-
 ris
 Comme en Thrace seront brutalement nourris,
 Qui rudes n'aimeront la lyre de la muse,

(1) Philippe Desportes.

(2) Les guerres civiles de la ligue.

Non plus qu'une vielle ou qu'une cornemuse.
Laisse donc ce métier, et sage prends le soin
De t'acquérir un art qui te serve au besoin. »

Je ne sais, mon ami, par quelle prescience,
Il eut de nos destins si claire connoissance,
Mais pour moi, je sais bien que, sans en faire cas,
Je méprisois son dire, et ne le croyois pas,
Bien que mon bon démon souvent me dît le même.
Mais quand la passion en nous est si extrême,
Les avertissements n'ont ni force, ni lieu,
Et l'homme croit à peine aux paroles d'un Dieu.
Ainsi me tançoit-il d'une parole émue ;
Mais comme en se tournant je le perdois de vue,
Je perdis la mémoire avecque ses discours,
Et rêveur m'égarai tout seul par les détours
Des antres et des bois, affreux et solitaires,
Où la muse, en dormant, m'enseignoit ses mys-
tères,

M'apprenoit des secrets, et, m'échauffant le sein,
De gloire et de renom relevoit mon dessein.
Inutile science, ingrate, et méprisée,
Qui sert de fable au peuple, et aux grands de risée!
Eusses-tu plus de feu, plus de soin, et plus d'art
Que Jodelle n'eut oncq', Desportes, ni Ronsard,
L'on te fera la moue ; et pour fruit de ta peine,
Ce n'est, ce dira-t-on, qu'un poete à la douzaine.
Car on n'a plus le goût comme on l'eut autrefois.
Apollon est gêné par de sauvages lois

Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée,
Et de mainte figure est sa beauté masquée.
Si pour savoir former quatre vers empoulés,
Faire tonner des mots mal joints et mal collés,
Ami, l'on étoit poète, on verroit (cas étrange!)
Les poètes plus épais que mouches en vendanges.
Or que dès ta jeunesse Apollon t'ait appris,
Que Calliope même ait tracé tes écrits,
Qu'ils soient pleins, relevés, et graves à l'oreille;
Qu'ils fassent sourciller les doctes de merveille:
Ne pense, pour cela, être estimé moins fol,
Et sans argent comptant qu'on te prête un licol,
Ni qu'on n'estime plus (humeur extravagante!)
Un gros âne pourvu de mille écus de rente.
Ce malheur est venu de quelques jeunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bor-
deaux;
Et ravalant Phébus, les Muses et la Grace,
Font un bouchon à vin du laurier de Parnasse;
A qui le mal de tête est commun et fatal,
Et vont bizarrement en poste en l'hôpital:
Et puis en leur chanson, sottement importune
Ils accusent les grands, le ciel et la fortune,
Qui fûtés de leurs vers en sont si rebattus,
Qu'ils ont tirés cet art du nombre des vertus;
Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscre-
tes,
Et les mettent au rang des plus vaines sornettes.

Encore quelques grands , afin de faire voir ,
De Mécène rivaux , qu'ils aiment le savoir ,
Nous voyent de bon œil , et tenant une gaule ,
Ainsi qu'à leurs chevaux nous en flattent l'épaule ,
Avecque bonne mine , et d'un langage doux
Nous disent souriant : Eh bien , que faites-vous ?
Avez-vous point sur vous quelque chanson nou-
velle ?

J'en vis ces jours passés de vous une si belle ,
Que c'est pour en mourir : ha ! ma foi , je vois bien
Que vous ne m'aimez plus , vous ne me donnez
rien.

Mais on lit à leurs yeux et dans leur contenance
Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense ;
Et que c'est , mon ami , un grimoire et des mots
Dont tous les courtisans endorment les plus sots.

~~~~~

A M. BERTAUT, ÉVÈQUE DE SÉEZ.

—

SATIRE V.

LE GOUT PARTICULIER DÉCIDE DE TOUT.

**B**ERTAUT, c'est un grand cas, quoi que l'on puisse  
faire,

Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse  
plaire ;

Et fût-il plus parfait que la perfection ,

L'homme voit par les yeux de son affection.

Chacun fait à son sens, dont sa raison s'escrime ;

Et tel blâme en autrui ce de quoi je l'estime.

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de  
rang :

Les Mores aujourd'hui peignent le diable blanc.

Le sel est doux aux uns, le sucre amer aux autres ;

L'on reprend tes humeurs, ainsi qu'on fait les  
nôtres.

Les critiques du temps m'appellent débauché ,

Que je suis jour et nuit aux plaisirs attaché ,

Que j'y perds mon esprit, mon ame et ma jeunesse.

Les autres, au rebours, accusent ta sagesse ,

Et ce hautain desir qui te fait mépriser



Plaisirs , trésors , grandeurs , pour t'immortaliser.  
Ainsi les actions aux langues sont sujettes.

Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,  
Qui blessent seulement ceux qui sont malarmés ;  
Non pas les bons esprits , à vaincre accoutumés ,  
Qui savent avisés , avecque différence ,  
Séparer le vrai bien du fard de l'apparence.

Ce qui plaît à l'œil sain offense un chassieux ;  
L'eau se jaunit en bile au corps du bilieux ;  
Le sang d'un hydropique en pituite se change ,  
Et l'estomac gâté pourrit tout ce qu'il mange.

De la douce liqueur rosoyante du ciel ,  
L'une en fait le venin , et l'autre en fait le miel.  
Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes ,  
Et non la qualité , qui rend les choses bonnes.

Charnellement se joindre avec sa parenté ,  
En France , c'est inceste ; en Perse , charité.  
Tellement qu'à tout prendre , en ce monde où nous  
sommes ,

Et le bien et le mal dépend du goût des hommes.

Or , sans me tourmenter des divers appétits ,  
Quels ils sont aux plus grands , et quels aux plus  
petits ,

Je te veux discourir comme je trouve étrange  
Le chemin d'où nous vient le blâme et la louange ,  
Et comme j'ai l'esprit de chimères brouillé ,  
Voyant qu'un More noir m'appelle barbouillé ,  
Que les yeux de travers s'offensent que je lorgne ,

Et que les Quinze-vingts disent que je suis borgne.  
 C'est ce qui me déplaît, encor que j'aie appris  
 En mon philosophe d'avoir tout à mépris.  
 Penses-tu qu'à présent un homme a bonne grace,  
 Qui dans le Four-l'Evêque (1) entérine sa grace,  
 Ou l'autre qui poursuit des abolitions,  
 De vouloir jeter l'œil dessus mes actions ?  
 Un traître, un usurier qui, par miséricorde,  
 Par argent ou faveur, s'est sauvé de la corde !  
 Moi qui dehors, sans plus, ai vu le Châtelet,  
 Et que jamais sergent ne saisit au collet,  
 Qui vis, selon les lois, et me contiens de sorte  
 Que je ne tremble point quand on heurte à ma  
     porte,  
 Voyant un président le cœur ne me tressaut,  
 Et la peur d'un prévôt ne m'éveille en sursaut !  
 Scaures du temps présent, hypocrites sévères ;  
 Un Claude effrontément parle des adultères ;  
 Milon, sanglant encor, reprend un assassin ;  
 Gracche, un séditieux ; et Verrès, le larcin.  
 Or pour moi, tout le mal que leur discours m'ob-  
     jecte,  
 C'est que mon humeur libre à l'amour est sujette,  
 Que j'aime mes plaisirs, et que les passe-temps

---

(1) Le For-l'Evêque, *Forum Episcopi*, étoit alors le siège de la juridiction épiscopale de Paris. Elle fut réunie au Châtelet, en 1674.

Des amours m'ont rendu grison avant le temps ;  
Qu'il est bien mal-aisé que jamais je me change ,  
Et qu'à d'autres façons ma jeunesse se range.

Mon oncle m'a conté que , montrant à Ronsard  
Tes vers étincelans et de lumière et d'art ,  
Il ne sut que reprendre en ton apprentissage ,  
Sinon qu'il te jugeoit pour un poete trop sage.  
Et ores au contraire on m'objecte à péché  
Les humeurs qu'en ta muse il eût bien recherché.  
Toute chose en vivant avec l'âge s'altère.  
Le débauché se rit des sermons de son père :  
Et dans vingt et cinq ans venant à se changer ,  
Retenu , vigilant , soigneux et ménager ,  
De ces mêmes discours ses fils il admoneste ,  
Qui ne font que s'en rire et qu'en hocher la teste.  
Chaque âge a ses humeurs , son goût et ses plaisirs ;  
Et , comme notre poil , blanchissent nos desirs.  
Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre :  
L'enfant qui sait déjà demander et répondre ,  
Qui marque assurément la terre de ses pas ,  
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats :  
Il fuit , il vient , il parle , il pleure , il saute d'aise ;  
Sans raison d'heure en heure il s'émeut et s'ap-  
paise.

Croissant l'âge en avant , sans soin de gouverneur ,  
Relevé , courageux , et cupide d'honneur ,  
Il se plaît aux chevaux , aux chiens , à la campa-  
gne ;

Facile au vice , il hait les vieux et les dédaigne :  
 Rude à qui le reprend , paresseux à son bien ,  
 Prodigue , dépensier , il ne conserve rien ;  
 Hautain , audacieux , conseiller de soi-même ,  
 Et d'un cœur obstiné s'aheurte à ce qu'il aime.  
 L'âge au soin se tournant , homme fait , il acquiert  
 Des biens et des amis , si le temps le requiert ;  
 Il masque ses discours comme sur un théâtre ;  
 Subtil , ambitieux , l'honneur il idolâtre :  
 Son esprit avisé prévient le repentir ,  
 Et se garde d'un lieu difficile à sortir.  
 Mains fâcheux accidens surprennent sa vieil-  
 lesse :

Soit qu'avec du souci gagnant de la richesse ,  
 Il s'en défend l'usage , et craint de s'en servir ,  
 Que tant plus il en a , moins s'en peut assouvir :  
 Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose ,  
 Imbécille , douteux , qui voudroit et qui n'ose ,  
 Dilayant , qui toujours a l'œil sur l'avenir ;  
 De léger il n'espère , et croit au souvenir :  
 Il parle de son temps ; difficile et sévère ,  
 Censurant la jeunesse , use des droits de père ;  
 Il corrige , il reprend , hargneux en ses façons ,  
 Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Voilà donc , de par Dieu , comme tourne la vie ,  
 Ainsi diversement aux humeurs asservie ,  
 Que chaque âge départ à chaque homme en vivant ,  
 De son tempérament la qualité suivant.

Et moi qui , jeune encor , en mes plaisirs m'égaie ,  
Il faudra que je change ; et , malgré que j'en aie ,  
Plus soigneux devenu , plus froid et plus rassis ,  
Que mes jeunes pensers cèdent aux vieux soucis .

Aussi qu'importe-t-il de mal ou de bien faire ,  
Si de nos actions un juge volontaire ,  
Selon ses appétits , les décide et les rend  
Dignes de récompense , ou d'un supplice grand ;  
Si toujours nos amis en bon sens les expliquent ,  
Et si tout au rebours nos haineux nous en piquent ?  
Chacun selon son goût s'obstine en son parti ,  
Qui fait qu'il n'est plus rien qui ne soit perverti .  
La vertu n'est vertu ; l'envie la déguise ,  
Et de bouche , sans plus , le vulgaire la prise .  
Au lieu du jugement règnent les passions ,  
Et donne l'intérêt , le prix aux actions .  
Ainsi ce vieux rêveur qui naguères à Rome  
Gouvernoit un enfant et faisoit le prud'homme ,  
Contre-carroit Caton , critique en ses discours ,  
Qui toujours rechignoit , et reprenoit toujours ;  
Après que cet enfant s'est fait plus grand par l'âge ,  
Revenant à la cour d'un si lointain voyage ,  
Ce critique , changeant d'humeurs et de cerveau ,  
De son pédant qu'il fut , devient son maquereau .  
Donc à si peu de frais la vertu se profane ,  
Se déguise , se masque , et devient courtisane ,  
Se transforme aux humeurs , suit le cours du mar-  
ché ,

Et dispense les gens de blâme et de péché.

Pères des siècles vieux, la vertu simple et pure,  
Sans fard, de votre temps, imitoit sa nature,  
Austère en ses façons, sévère en ses propos,  
Qui dans un labeur juste égayoit son repos ;  
Et sans penser aux biens où le vulgaire pense,  
Elle étoit votre prix et votre récompense :  
Où la nôtre aujourd'hui qu'on révère ici-bas  
Va la nuit dans le bal, et danse les cinq pas,  
Se parfume, se frise, et de façons nouvelles  
Veut avoir par le fard du nom entre les belles ;  
Fait crever les courtaux en chassant aux forêts ;  
Court le faquin, la bague ; escrime des fleurets ;  
Monte un cheval de bois, fait dessus des pomma-  
des ;

Talonne le genet, et le dresse aux passades ;  
Chante des airs nouveaux, invente des balets,  
Sait écrire et porter les vers et les poulets ;  
A l'œil toujours au guet pour des tours de sou-  
plesse ;

Glose sur les habits et sur la gentillesse ;  
Se plait à l'entretien, commente les bons mots,  
Et met à même prix les sages et les sots.

Et ce qui plus encor m'empoisonne de rage,  
Est quand un charlatan relève son langage,  
Et, de coquin, faisant le prince revêtu,  
Bâtit un paranymphe à sa belle vertu ;  
Et qu'il n'est crocheteur, ni courtaut de boutique,



Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique ;  
Et qui, paraphrasant sa gloire et son renom ,  
Entre les vertueux ne veuille avoir du nom.

Voilà comme à présent chacun l'adultérise ,  
Et forme une vertu comme il plaît à sa guise.  
Elle est comme au marché dans les impressions :  
Et , s'adjudgeant aux taux de nos affections ,  
Fait que par le caprice , et non par le mérite ,  
Le blâme et la louange au hasard se débite ;  
Et peut un jeune sot , suivant ce qu'il conçoit ,  
Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit ,  
Donner son jugement , en dire ce qu'il pense ,  
Et mettre sans respect notre honneur en balance.  
Mais puisque c'est le temps, méprisant les rumeurs  
Du peuple laissons là le monde en ses humeurs ;  
Et si selon son goût un chacun en peut dire ,  
Mon goût sera , Bertaut , de n'en faire que rire.

---



---

A M. DE BETHUNE,  
étant ambassadeur pour sa majesté à Rome.

---

## SATIRE VI.

L'HONNEUR, ENNEMI DE LA VIE.

**B**ÉTHUNE, si la charge où ta vertu s'amuse  
Te permet écouter les chansons que la muse,  
Dessus les bords du Tibre et du mont Palatin,  
Me fait dire en françois au rivage latin (1),  
Où, comme au grand Hercule à la poitrine large,  
Notre Atlas de son faix sur ton dos se décharge,  
Te commet de l'état l'entier gouvernement,  
Ecoute ce discours tissu bizarrement.

Non, ce n'est point de voir en règne la sottise,  
L'avarice et le luxe entre les gens d'église,  
La justice à l'encan, l'innocent oppressé,  
Le conseil corrompu suivre l'intéressé,  
Les états pervertis, toute chose se vendre,  
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut dépendre :

---

(1) Regnier composa cette satire à Rome, où il étoit allé à la suite de M. de Béthune; il en prit le sujet dans deux Capitoli du Mauro, poëte italien.

Ni moins , que la valeur n'ait ici plus de lieu ,  
Que la noblesse cōurre en poste à l'Hôtel-Dieu ,  
Que les jeunes oisifs aux plaisirs s'abandonnent ,  
Que les femmes du temps soient à qui plus leur  
donnent ,

Que l'usure ait trouvé , bien que je n'ai de quoi ,  
Tant elle a bonnes dents , que mordre dessus moi.  
Tout ceci ne me pèse , et l'esprit ne me trouble.  
Que tout s'y pervertisse , il ne m'en chaut d'un  
double.

Du temps ni de l'état il ne faut s'affliger.  
Selon le vent qu'il fait l'homme doit naviger.  
Mais ce dont je me deuils est bien une autre chose ,  
Qui fait que l'œil humain jamais ne se repose ,  
Qu'il s'abandonne en proie aux soucis plus cui-  
sans.

Ha ! que ne suis-je roi pour cent ou six-vingts ans !  
Par un édit public qui fût irrévocable ,  
Je bannirois l'honneur , ce monstre abominable ,  
Qui nous trouble l'esprit , et nous charme si bien  
Que sans lui les humains ici ne voyent rien ;  
Qui trahit la nature , et qui rend imparfaite  
Toute chose qu'au goût les délices ont faite.  
L'honneur , qui sous faux titre habite avecque  
nous ;

Qui nous ôte la vie et les plaisirs plus doux ;  
Qui trahit notre espoir , et fait que l'on se peine  
Après l'éclat fardé d'une apparence vaine ;

Qui sèvre les desirs , et passe méchamment  
 La plume par le bec à notre sentiment ;  
 Qui nous veut faire entendre , en ses vaines chi-  
 mères ,  
 Que pour ce qu'il nous touche il se perd , si nos  
 mères ,  
 Nos femmes et nos sœurs font leurs maris jaloux :  
 Comme si leurs desirs dépendissent de nous.

Je pense , quant à moi , que cet homme fut ivre ,  
 Qui changea le premier l'usage de son vivre ,  
 Et , rangeant sous des lois les hommes écartés ,  
 Bâtit premièrement et villes et cités ;  
 De tours et de fossés renforça nos murailles ,  
 Et renferma dedans cent sortes de quenailles.  
 De cet amas confus naquirent à l'instant  
 L'envie , le mépris , le discord inconstant ,  
 La peur , la trahison , le meurtre , la vengeance ,  
 L'horrible désespoir , et toute cette engeance  
 De maux qu'on voit régner en l'enfer de la cour ,  
 Dont un pédant de diable (1) en ses leçons dis-  
 court ,  
 Quand par art il instruit ses écoliers pour être ,  
 S'il se peut faire , en mal plus grands clercs que  
 leur maître.

Ainsi la liberté du monde s'envola ;  
 Et chacun se campant , qui deça , qui delà ,

---

(1) Machiavel.

De haies , de buissons , remarqua son partage ;  
 Et la fraude fit lors la figue au premier âge.  
 Lors du mien et du tien naquirent les procès ,  
 A qui l'argent départ bon ou mauvais succès.  
 Le fort battit le foible , et lui livra la guerre.  
 De là l'ambition fit envahir la terre ,  
 Qui fut , avant le temps que survinrent ces maux ,  
 Un hôpital commun à tous les animaux ;  
 Quand le mari de Rhée , au siècle d'innocence ,  
 Gouvernoit doucement le monde en son enfance ;  
 Que la terre de soi le froment rapportoit ;  
 Que le chêne de manne et de mie! dégouttoit ;  
 Que tout vivoit en paix ; qu'il n'étoit point d'usu-  
     res ;  
 Que rien ne se venoit par poids ni par mesures ;  
 Qu'on n'avoit point de peur qu'un procureur-  
     fiscal  
 Formât sur une aiguille un long procès-verbal ;  
 Et se jetant d'aguet dessus votre personne ,  
 Qu'un barisel vous mit dedans la tour de  
     Nonne (1).  
 Mais sitôt que le fils le père déchassa ,  
 Tout sens dessus dessous ici se renversa.  
 Les soucis , les ennuis , nous brouillèrent la tête ;

---

(1) Ancienne tour qui servoit , à Rome , de prison ; elle fut démolie vers 1690 , et l'on bâtit un théâtre sur son emplacement , près du pont Saint-Ange.

L'on ne pria les saints qu'au fort de la tempête ;  
 L'on trompa son prochain, la médisance eut lieu,  
 Et l'hypocrite fit barbe de paille à Dieu.

L'homme trahit sa foi, d'où vinrent les notaires,  
 Pour attacher au joug les humeurs volontaires.  
 La faim et la cherté se mirent sur le rang ;  
 La fièvre, les charbons, le maigre flux de sang,  
 Commencèrent d'éclorre, et tout ce que l'automne,  
 Par le vent de midi, nous apporte et nous donne.  
 Les soldats, puis après, ennemis de la paix,  
 Qui de l'avoir d'autrui ne se soulent jamais,  
 Troublèrent la campagne, et, saccageant nos  
 villes,

Par force en nos maisons violèrent nos filles ;  
 D'où naquit le bordeau qui, s'élevant debout,  
 A l'instant, comme un dieu, s'étendit tout par-  
 tout.

Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,  
 Sans ce maudit honneur, ce conteur de sornettes ;  
 Mais ce traître cruel, excédant tout pouvoir,  
 Nous fait suer le sang sous un pesant devoir ;  
 De chimères nous pipe, et nous veut faire accroire  
 Qu'au travail seulement doit consister la gloire ;  
 Qu'il faut perdre et sommeil, et repos et repas,  
 Pour tâcher d'acquérir un sujet qui n'est pas,  
 Ou s'il est, qui jamais aux yeux ne se découvre ;  
 Et, perdu pour un coup, jamais ne se recouvre ;  
 Qui nous gonfle le cœur de vapeur et de vent,

Et d'excès par lui-même il se perd bien souvent.

Puis on adorera cette menteuse idole !

Pour oracle on tiendra cette croyance folle  
 Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant ;  
 Qu'aux dépens de son sang il faut être vaillant ,  
 Mourir d'un coup de lance , ou du choc d'une pi-  
 que ,

Comme les paladins de la saison antique ;  
 Et répandant l'esprit, blessé par quelque endroit,  
 Que notre ame s'envole en paradis tout droit !

Ha ! que c'est chose belle , et fort bien ordonnée ,  
 Dormir dedans un lit la grasse matinée ,  
 En dame de Paris s'habiller chaudement ,  
 A la table s'asseoir , manger humainement !  
 Ah Dieu ! pourquoi faut-il que mon esprit ne vaille  
 Autant que cil qui mit les souris en bataille (1) ,  
 Qui sut à la grenouille apprendre son caquet ,  
 Ou que l'autre qui fit en vers un sopiquet (2) ?  
 Je ferois , éloigné de toute raillerie ,  
 Un poëme grand et faux de la poltronnerie ,  
 En dépit de l'honneur , et des femmes qui l'ont  
 D'effet sous la chemise , ou d'apparence au front ;  
 Et m'assure pour moi , qu'en ayant lu l'histoire ,  
 Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.

Celui le peut bien dire , à qui dès le berceau

(1) Homère , *la Batrachomyomachie*.

(2) Virgile , dans son poëme intitulé , *Moretum*.



Ce malheureux honneur a tins le bec en l'eau ,  
Qui le traîne à tâtons , quelque part qu'il puisse  
être ,

Ainsi que fait un chien un aveugle son maître  
Qui s'en va doucement après lui pas à pas ,  
Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas.

S'il veut que plus long-temps à ses discours je  
croie ,

Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on  
voie

Et qu'on savoure , afin qu'il se puisse savoir  
S'il le goût dément point ce que l'œil en peut voir.

Que font tous ces vaillants de leur valeur guer-  
rière ,

Qui touchent du penser l'étoile poussinière ,  
Morguent la destinée , et gourmandent la mort ,  
Contre qui rien ne dure , et rien n'est assez fort ;  
Et qui , tout transparents de claire renommée ,  
Dressent cent fois le jour en discours une armée ,  
Donnent quelque bataille , et tuant un chacun ,  
Font que mourir et vivre à leur dire n'est qu'un ,  
Relevés , emplumés , braves comme saint George ?  
Et Dieu sait cependant s'ils mentent par la gorge :  
Et bien que de l'honneur ils fassent des leçons ,  
Enfin au fond du sac ce ne sont que chansons.

Mais , mon Dieu ! que ce traître est d'une  
étrange sorte !

Tandis qu'à le blâmer la raison me transporte ,



Que de lui je médis , il me flatte , et me dit  
 Que je veux par ces vers acquérir son crédit ;  
 Que c'est ce que ma muse en travaillant pour-  
     chasse ,  
 Et mon intention , qu'être en sa bonne grace ;  
 Qu'en médisant de lui je le veux requérir ;  
 Et tout ce que je fais , que c'est pour l'acquérir.  
 Si ce n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,  
 Je l'irois appeler comme mon adversaire :  
 Aussi que le duel est ici défendu (1),  
 Et que d'une autre part j'aime l'individu.

Mais tandis qu'en colère à parler je m'arrête ,  
 Je ne m'apperçois pas que la viande est prête ;  
 Qu'ici, non plus qu'en France, on ne s'amuse pas  
 A discourir d'honneur quand on prend son repas.  
 Le sommeiller en hâte est sorti de la cave :  
 Déjà monsieur le maître et son monde se lave.  
 Trêves avec l'honneur. Je m'en vais tout courant  
 Décider au tinel un autre différent.

---

(1) Henri IV défendit les duels par deux édits, l'un du mois de juin 1602, et l'autre de l'année 1609.

---

---

A M. LE MARQUIS DE COEUVRES.

---

SATIRE VII.

L'AMOUR QU'ON NE PEUT DOMPTER.

**S**OTTE et fâcheuse humeur de la plupart des  
hommes ,  
Qui , suivant ce qu'ils sont , jugent ce que nous  
sommes ,  
Et , sucrant d'un souris un discours ruineux ,  
Accusent un chacun des maux qui sont en eux !  
Notre mélancolie en sauroit bien que dire ,  
Qui nous pique en riant , et nous flatte sans rire ,  
Qui porte un cœur de sang dessous un front blêmi ,  
Et duquel il vaut moins être ami qu'ennemi.  
Vous qui , tout au contraire , avez dans le courage  
Les mêmes mouvements qu'on vous lit au visage ;  
Et qui , parfait ami , vos amis épargnez ;  
Et de mauvais discours leur vertu n'éborgnez ;  
Connoissant donc en vous une vertu facile  
A porter les défauts d'un esprit imbécille  
Qui dit , sans aucun fard , ce qu'il sent librement ,  
Et dont jamais le cœur la bouche ne dément ,  
Comme à mon confesseur vous ouvrant ma pen-  
sée ,

De jeunesse et d'amour follement insensée ,  
Je vous conte le mal où trop enclin je suis ,  
Et que prêt à laisser , je ne veux et ne puis :  
Tant il est mal-aisé d'ôter avec l'étude  
Ce qu'on a de nature , ou par longue habitude !  
J'obéis au caprice , et sans discrétion ;  
La raison ne peut rien dessus ma passion.  
Nulle loi ne retient mon ame abandonnée ;  
Ou soit par volonté , ou soit par destinée ,  
En un mal évident je clos l'œil à mon bien :  
Ni conseil , ni raison , ne me servent de rien.  
Je choppe par dessein ; ma faute est volontaire :  
Je me bande les yeux , quand le soleil m'éclaire ;  
Et , content de mon mal , je me tiens trop heureux  
D'être , comme je suis , en tous lieux amoureux.  
Et comme à bien aimer mille causes m'invitent ,  
Aussi mille beautés mes amours ne limitent ;  
Et , courant ça et là , je trouve tous les jours ,  
En des sujets nouveaux , de nouvelles amours.  
Si de l'œil du desir une femme j'avise ,  
Ou soit belle , ou soit laide , ou sage , ou mal ap-  
prise ,  
Elle aura quelque trait qui , de mes sens vainqueur ,  
Me passant par les yeux , me blessera le cœur.  
Et c'est comme un miracle , en ce monde où nous  
sommes ,  
Tant l'aveugle appétit ensorcelle les hommes ,  
Qu'encore qu'une femme aux Amours fasse peur ,

Que le Ciel , et Vénus la voye à contre-cœur ;  
Toutefois , étant femme , elle aura ses délices ,  
Relèvera sa grace avec des artifices  
Qui dans l'état d'Amour la sauront maintenir ,  
Et par quelques attraits les amants retenir.  
Si quelqu'une est difforme, elle aura bonne grace,  
Et par l'art de l'esprit embellira sa face :  
Captivant les amants , de mœurs, ou de discours,  
Elle aura du crédit en l'empire d'Amours.  
En cela l'on connoît que la nature est sage ,  
Qui , voyant les défauts du féminin ouvrage ,  
Qu'il seroit, sans respect, des hommes méprisé ,  
L'anima d'un esprit et vif et déguisé ;  
D'une simple innocence elle adoucit sa face ;  
Elle lui mit au sein la ruse et la fallace ;  
Dans sa bouche, la foi qu'on donne à ses discours,  
Dont ce sexe trahit les cieux et les amours :  
Et selon, plus ou moins, qu'elle étoit belle, ou  
    laide ,  
Sage, elle sut si bien user d'un bon remède ,  
Divisant de l'esprit la grace et la beauté ,  
Qu'elle les sépara d'un et d'autre côté ;  
De peur qu'en les joignant, quelqu'une eût l'avantage,  
    tage ,  
Avec un bel esprit, d'avoir un beau visage.  
La belle, du depuis, ne le recherche point ;  
Et l'esprit rarement à la beauté se joint.  
Or, afin que la laide, autrement inutile ,

Dessous le joug d'amour rendît l'homme servile,  
Elle ombragea l'esprit d'un morne aveuglement,  
Avecque le desir troublant le jugement,  
De peur que nulle femme, ou fût laide, ou fût  
belle,

Ne vécût sans le faire, et ne mourût pucelle.

Ravi de tous objets, j'aime si vivement,  
Que je n'ai pour l'amour ni choix, ni jugement.  
De toute élection mon ame est dépourvue,  
Et nul objet certain ne limite ma vue.  
Toute femme m'agrée; et les perfections  
Du corps ou de l'esprit troublent mes passions.  
J'aime le port de l'une, et de l'autre la taille;  
L'autre d'un trait lascif me livre la bataille;  
Et l'autre, dédaignant, d'un œil sévère et doux,  
Ma peine et mon amour, me donne mille coups:  
Soit qu'une autre, modeste, à l'impourvu m'avise,  
De vergogne et d'amour mon ame est toute éprise;  
Je sens d'un sage feu mon esprit enflammer,  
Et son honnêteté me contraint de l'aimer.  
Si quelque autre, affectée en sa douce malice,  
Gouverne son œillade avec de l'artifice,  
J'aime sa gentillesse; et mon nouveau desir  
Se la promet savante en l'amoureux plaisir.  
Que l'autre parle livre, et fasse des merveilles,  
Amour, qui prend par-tout, me prend par les  
oreilles;  
Et juge par l'esprit, parfait en ses accords,

Des points plus accomplis que peut avoir le corps.  
 Si l'autre est, au rebours, des lettres nonchalante,  
 Je crois qu'au fait d'amour elle sera savante;  
 Et que nature, habile à couvrir son défaut,  
 Lui aura mis au lit tout l'esprit qu'il lui faut.  
 Ainsi, de toute femme à mes yeux opposée,  
 Soit parfaite en beauté, ou soit mal-composée,  
 De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en plaît;  
 Et ne sais point comment, ni pourquoi, ni que  
 c'est.

Quelque objet que l'esprit par mes yeux se figure,  
 Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la peinture,  
 Comme un miroir en soi toute image reçoit,  
 Il reçoit en amour quelque objet que se soit.  
 Autant qu'une plus blanche il aime une brunette:  
 Si l'une a plus d'éclat, l'autre est plus sadinette;  
 Et, plus vive de feu, d'amour et de desir,  
 Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir.  
 Mais sans parler de moi, que toute amour emporte:  
 Voyant une beauté folâtement accorte,  
 Dont l'abord soit facile, et l'œil plein de douceur,  
 Que semblable à Vénus on l'estime sa sœur,  
 Que le ciel sur son front ait posé sa richesse,  
 Qu'elle ait le cœur humain, le port d'une déesse,  
 Qu'elle soit le tourment et le plaisir des cœurs,  
 Que Flore sous ses pas fasse naître des fleurs;  
 Au seul trait de ses yeux, si puissants sur les ames,

Les cœurs les plus glacés sont tous brûlants de  
flammes :

Et fût-il de métal, ou de bronze, ou de roc,  
Il n'est moine si saint qui n'en quittât le froc.

Ainsi, moi seulement sous l'amour je ne plie ;  
Mais de tous les mortels la nature accomplit  
Fléchit sous cet empire ; et n'est homme ici-bas  
Qui soit exempt d'amour, non plus que du trépas.

---



---

A M. L'ABBÉ DE BEAULIEU,  
nommé par sa majesté à l'évêché du Mans (1).

---

SATIRE VIII(2).

L'IMPORTUN, OU LE FACHEUX.

CHARLES, de mes péchés j'ai bien fait pénitence.  
Or toi, qui te connois aux cas de conscience,  
Juge si j'ai raison de penser être absous.  
J'oyois un de ces jours la messe à deux genoux,  
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains  
jointes,  
Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé de poin-  
tes,  
Qu'un dévot repentir élançoit dedans moi,  
Tremblant des peurs d'enfer, et tout brûlant de  
foi,  
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,  
De galoche, de botte, et d'un ample panache,

---

(1) En 1601; il étoit fils du seigneur de Lavardin, maréchal de France.

(2) Horace a traité le même sujet, lib. I, sat. 9.

Me vint prendre , et me dit , pensant dire un bon mot :

Pour un poete du temps , vous êtes trop dévot.  
Il me prit par la main , après mainte grimace ,  
Changeant , sur l'un des pieds , à toute heure de place ,

Et dansant tout ainsi qu'un barbe encastelé ,  
Me dit , en remâchant un propos avalé :  
Que vous êtes heureux , vous autres belles ames ,  
Favoris d'Apollon , qui gouvernez les dames ,  
Et par mille beaux vers les charmez tellement ,  
Qu'il n'est point de beautés que pour vous seulement !

Mais vous les méritez : vos vertus non communes  
Vous font dignes , monsieur , de ces bonnes fortunes.

Glorieux de me voir si hautement loué ,  
Je devins aussi fier qu'un chat amadoué ;  
Et sentant au palais mon discours se confondre ,  
D'un ris de saint Médard il me fallut répondre.  
Je poursuis. Mais , ami , laissons-le discourir ,  
Dire cent et cent fois : Il en faudroit mourir ;  
Sa barbe pinçoter ; cageoller la science ;  
Relever ses cheveux ; dire : En ma conscience ;  
Faire la belle main ; mordre un bout de ses gants ;  
Rire hors de propos ; montrer ses belles dents ;  
Se carrer sur un pied ; faire arser son épée ;  
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée :

Cependant qu'en trois mots je te ferai savoir  
Où premier, à mon dam, ce fâcheux me put voir.

J'étois chez une dame en qui, si la satire  
Permettoit en ces vers que je le pusse dire,  
Reluit, environné de la divinité,  
Un esprit aussi grand que grande est sa beauté.  
Ce fanfaron chez elle eut de moi connoissance ;  
Et ne fut de parler jamais en ma puissance ,  
Lui voyant ce jour-là son chapeau de velours ,  
Rire d'un fâcheux conte, et faire un sot discours ;  
Bien qu'il m'eût à l'abord doucement fait entendre  
Qu'il étoit mon valet, à vendre et à dépendre :  
Et détournant les yeux : Belle, à ce que j'entends,  
Comment ! vous gouvernez les beaux esprits du  
temps !

Et, faisant le doucet de parole et de geste,  
Il se met sur un lit, lui disant : Je proteste  
Que je me meurs d'amour quand je suis près de  
vous ;

Je vous aime si fort, que j'en suis tout jaloux.  
Puis, rechangeant de note, il montre sa rotonde :  
Cet ouvrage est-il beau ? Que vous semble du  
monde ?

L'homme que vous savez m'a dit qu'il n'aime rien.  
Madame, à votre avis, ce jourd'hui suis-je bien ?  
Suis-je pas bien chaussé ? ma jambe est-elle belle ?  
Voyez ce taffetas ; la mode en est nouvelle ;  
C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit

Que contre les clinquants le roi fait un édit (1).  
 Sur le coude il se met, trois boutons se délace :  
 Madame, baissez-moi ; n'ai-je pas bonne grace ?  
 Que vous êtes fâcheuse ! A la fin on verra,  
 Rosette, le premier qui s'en repentira (2).  
 D'assez d'autres propos il me rompit la tête.

Voilà quand et comment je connus cette bête ;  
 Te jurant, mon ami, que je quittai ce lieu  
 Sans demander son nom, et sans lui dire adieu.

Je n'eus depuis ce jour de lui nouvelle aucune.  
 Si ce n'est ce matin, que de male fortune  
 Je fus en cette église, où, comme j'ai conté,  
 Pour me persécuter Satan l'avoit porté.  
 Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,  
 D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,  
 Je chauvis de l'oreille, et, demeurant pensif,  
 L'échine j'alongeois comme un âne rétif,  
 Minutant me sauver de cette tyrannie.  
 Il le juge à respect. O ! sans cérémonie,  
 Je vous supply, dit-il, vivons en compagnons.

(1) Henri IV fit trois édits contre les clinquants et dorures ; le premier en 1594, le deuxième en 1601 et le troisième en 1606.

(2) Allusion à une villanelle de Desportes qui se chantoit alors, et qui avoit pour refrain :

Nous verrons, bergère Rosette,  
 Qui premier s'en repentira.

Ayant, ainsi qu'un pot, les mains sur les rognons,  
 Il me pousse en avant, me présente la porte,  
 Et, sans respect des saints, hors l'église il me porte.  
 Moi, pour m'en dépêtrer, lui dire tout exprès :  
 Je vous baise les mains ; je m'en vais ici près  
 Chez mon oncle dîner. O Dieu ! le galant homme !  
 J'en suis. Et moi pour lors, comme un bœuf qu'on  
 assomme ,

Je laisse cheoir la tête ; et bien peu s'en fallut,  
 Remettant par dépit en la mort mon salut,  
 Que je n'allasse lors, la tête la première,  
 Me jeter du Pont-neuf à bas en la rivière.  
 Insensible, il me traîne en la cour du palais,  
 Où trouvant par hasard quelqu'un de ses valets,  
 Il l'appelle, et lui dit : Holà ! hau ! Ladreville,  
 Qu'on ne m'attende point, je vais dîner en ville.

Dieu sait si ce propos me traversa l'esprit !  
 Encor n'est-ce pas tout : il tire un long écrit,  
 Que voyant je frémis. Lors, sans cajolerie,  
 Monsieur, je ne m'entends à la chicannerie,  
 Ce lui dis-je, feignant l'avoir vu de travers.  
 Aussi n'en est-ce pas ; ce sont de méchants vers  
 (Je connus qu'il étoit véritable à son dire)  
 Que, pour tuer le temps, je m'efforce d'écrire ;  
 Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,  
 Je montre que j'en sais pour ma provision.  
 Il lit ; et se tournant brusquement par la place,  
 Les banquiers étonnés admiroient sa grimace,  
 Et montroient en riant qu'ils ne lui eussent pas

Prêté, sur son minois, quatre doubles ducats,  
 Que j'eusse bien donnés pour sortir de sa patte.  
 Je l'écoute; et durant que l'oreille il me flatte,  
 Le bon Dieu sait comment, à chaque fin de vers  
 Tout exprès je disois quelque mot de travers.  
 Il poursuit, nonobstant, d'une fureur plus grande,  
 Et ne cessa jamais qu'il n'eût fait sa légende.  
 Me voyant froidement ses œuvres avouer,  
 Il les serre, et se met lui-même à se louer:  
 Donc, pour un cavalier, n'est-ce pas quelque  
 chose?

Mais, monsieur, n'avez-vous jamais vu de ma  
 prose?

Moi de dire que si, tant je craignais qu'il eût  
 Quelque procès-verbal qu'entendre il me fallût.  
 Encore, dites-moi en votre conscience,  
 Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,  
 Ceci n'est-il pas rare? Il est vrai, sur ma foi,  
 Lui dis-je souriant. Lors, se tournant vers moi,  
 M'accôle à tour de bras; et, tout petillant d'aise,  
 Doux comme une épousée, à la joue il me baise;  
 Puis, me flattant l'épaule, il me fit librement  
 L'honneur que d'approuver mon petit jugement.  
 Après cette caresse, il rentre de plus belle:  
 Tantôt il parle à l'un, tantôt l'autre l'appelle;  
 Toujours nouveaux discours; et tant fût-il hu-  
 main,  
 Que toujours, de faveur, il me tint par la main.  
 Quel heur ce m'eût été, si, sortant de l'église,



Il m'eût conduit chez lui, et, m'ôtant la chemise,  
 Ce beau valet à qui ce beau maître parla  
 M'eût donné l'anguillade, et puis m'eût laissé là !  
 Honorable défaite ! heureuse échappatoire !  
 Encore derechef me la fallut-il boire.

Il vint à reparler dessus le bruit qui court  
 De la reine, du roi, des princes, de la cour ;  
 Que Paris est bien grand ; que le Pont-neuf s'a-  
 chève (1) ;

Si plus en paix qu'en guerre un empire s'élève.  
 Il vint à définir que c'étoit qu'amitié,  
 Et tant d'autres vertus, que c'en étoit pitié.  
 Mais il ne définit, tant il étoit novice,  
 Que l'indiscrétion est un si fâcheux vice,  
 Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,  
 Que de vivre à la gêne avec un indiscret.  
 Tandis que ces discours me donnoient la torture,  
 Je sonde tous moyens pour voir si d'aventure  
 Quelque bon accident eût pu m'en retirer,  
 Et m'empêcher enfin de me désespérer.

Voyant un président, je lui parle d'affaire ;  
 S'il avoit des procès, qu'il étoit nécessaire  
 D'être toujours après ces messieurs bonneter ;

(1) Ce pont fut commencé sous Henri III, qui en posa la première pierre le 31 mai 1578. Les guerres civiles en firent suspendre les travaux que Henri IV fit reprendre en 1604 ; il fut achevé en 1606.



Qu'il ne laissât, pour moi, de les solliciter ;  
Quant à lui, qu'il étoit homme d'intelligence,  
Qui savoit comme on perd son bien par négligence ;

Où marche l'intérêt qu'il faut ouvrir les yeux.

Ha ! non, monsieur, dit-il ; j'aimerois beaucoup mieux

Perdre tout ce que j'ai que votre compagnie ;  
Et se mit aussitôt sur la cérémonie.

Moi qui n'aime à débattre en ces fadaises-là,  
Un temps, sans lui parler, ma langue vacila.

Enfin je me remets sur les cajoleries,

Lui dis (comme le roi étoit aux Tuilleries)

Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jour-  
d'hui ;

Qu'il devoit se tenir toujours auprès de lui.

Dieu sait combien alors il me dit de sottises,  
Parlant de ses hauts faits et de ses vaillantises ;

Qu'il avoit tant servi, tant fait la faction,

Et n'avoit cependant aucune pension :

Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'his-  
toire,

Comme on fait son travail, ne déroboit sa gloire ;

Et s'y met si avant, que je crus que mes jours

Devoient plutôt finir que non pas son discours.

Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures

L'horloge du Palais vint à frapper onze heures ;

Et lui, qui pour la soupe avoit l'esprit subtil :

A quelle heure, monsieur, votre oncle dîne-t-il ?

Lors bien peu s'en fallut, sans plus long-temps  
attendre

Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.  
Encor l'eussé-je fait, étant désespéré ;  
Mais je crois que le ciel, contre moi conjuré,  
Voulut que s'accomplît cette aventure mienne  
Que me dit, jeune enfant, une Bohémienne :  
Ni la peste, la faim, la vérole, la toux ,  
La fièvre, les venins, les larrons, ni les loups ,  
Ne tueront cettui-ci ; mais l'importun langage  
D'un fâcheux : qu'il s'en garde, étant grand, s'il  
est sage.

Comme il continuoît cette vieille chanson ,  
Voici venir quelqu'un d'assez pauvre façon.  
Il se porte au-devant, lui parle, le cajolle ;  
Mais cet autre à la fin se monta de parole :  
Monsieur, c'est trop long-temps... Tout ce que  
vous voudrez...

Voici l'arrêt signé... Non, monsieur, vous vien-  
drez ,

Quand vous serez dedans, vous ferez à partie...  
Et moi, qui cependant n'étois de la partie ,  
J'esquive doucement, et m'en vais à grands pas,  
La queue en loup qui fuit, et les yeux contre-bas,  
Le cœur sautant de joie, et triste d'apparence.  
Depuis aux bons sergens j'ai porté révérence ,  
Comme à des gens d'honneur, par qui le ciel vou-  
lut

Que je reçusse un jour le bien de mon salut.

---

À M. RAPIN.

---

SATIRE IX.

LE CRITIQUE OUTRÉ.

**R**APIN, le favori d'Apollon et des muses ,  
Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuses ,  
Et que d'un vers nombreux, non encore chanté ,  
Tu te fais un chemin à l'immortalité ,  
Moi, qui n'ai ni l'esprit, ni l'haleine assez forte  
Pour te suivre de près et te servir d'escorte ,  
Je me contenterai, sans me précipiter ,  
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter ;  
Et pour me satisfaire au desir qui me reste  
De rendre cet hommage à chacun manifeste ,  
Par ces vers j'en prends acte, afin que l'avenir  
De moi par ta vertu se puisse souvenir ;  
Et que cette mémoire à jamais s'entretienne ,  
Que ma muse imparfaite eut en honneur la tienne ;  
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abattu ,  
Je l'eus au moins si bon, que j'aimai ta vertu :  
Contraire à ces rêveurs dont la muse insolente ,  
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante

De réformer les vers, non les tiens seulement,  
 Mais veulent déterrer les Grecs du monument,  
 Les Latins, les Hébreux, et toute l'antiquaille,  
 Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui  
 vaille.

Ronsard en son métier n'étoit qu'un apprentif,  
 Il avoit le cerveau fantastique et rétif:  
 Desportes n'est pas net; du Bellay trop facile:  
 Belleau ne parle pas comme on parle à la ville;  
 Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,  
 Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.

Comment! il nous faut donc, pour faire une  
 œuvre grande,

Qui de la calomnie et du temps se défende,  
 Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,  
 Parler comme à Saint-Jean (1) parlent les cro-  
 cheteurs!

Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire  
 Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire:  
 Et quand les crocheteurs seront poètes fameux,  
 Alors sans me fâcher je parlerai comme eux.

Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,  
 Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,  
 Et, pour quelque vieux mot, étrange, ou de tra-  
 vers,

---

(1) La place de Grève qui est proche de l'église  
 Saint-Jean.

Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?  
Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science ,  
La verve quelquefois s'égaie en la licence.  
Il semble, en leurs discours hautains et généreux,  
Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux ;  
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle ;  
Que la mouche du Grec (1) leurs lèvres emmielle ;  
Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid,  
Et que des hauts esprits le leur est le zénit ;  
Que seuls des grands secrets ils ont la connois-  
sance ;  
Et disent librement que leur expérience  
A raffiné les vers fantastiques d'humeur ,  
Ainsi que les Gascons ont fait le point-d'honneur ;  
Qu'eux tous seuls du bien-dire ont trouvé la mé-  
thode ,  
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.  
Cependant leur savoir ne s'étend seulement  
Qu'à regratter un mot douteux au jugement ,  
Prendre garde qu'un QUI ne heurte une diphton-  
gue ;  
Épier si des vers la rime est brève ou longue ;  
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant  
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant :  
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.  
Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;

---

(1) Pindare.

Ils rampent bassement, foibles d'inventions ,  
 Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions ,  
 Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,  
 C'est proser de la rime, et rimer de la prose ,  
 Que l'art lime et relime, et polit de façon  
 Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;  
 Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrace,  
 Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase ,  
 Affectent leur discours tout si relevé d'art ,  
 Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.  
 Aussi je les compare à ces femmes jolies  
 Qui par les affiquets se rendent embellies ,  
 Qui, gentes en habits, et sades en façons ,  
 Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons ;  
 Dont l'œil rit mollement avec affeterie ,  
 Et de qui le parler n'est rien que flatterie.

Où, ces divins esprits, hautains et relevés ,  
 Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés ;  
 De verve et de fureur leur ouvrage étincelle ,  
 De leurs vers tout divins la grace est naturelle ,  
 Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté ,  
 Qui, contente de soi, laisse la nouveauté  
 Que l'art trouve au palais, ou dans le blanc d'Es-  
 pagne.

Rien que le naturel sa grace n'accompagne :  
 Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau  
 teint ;  
 De roses et de lis la nature la peint ;



Et, laissant là Mercure et toutes ses malices ,  
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.  
Or, Rapin, quant à moi, je n'ai point tant d'esprit.  
Je vais le grand chemin que mon oucle m'apprit,  
Laisant là ces docteurs , que les muses instruisent  
En des arts tout nouveaux : et s'ils font, comme  
ils disent ,

De ses fautes un livre aussi gros que le sien ,  
Telles je les croirai quand ils auront du bien ,  
Et que leur belle muse , à mordre si cuisante ,  
Leur don'ra comme à lui, dix mille écus de rente ,  
De l'honneur, de l'estime ; et quand par l'univers  
Sur le luth de David on chantera leurs vers ;  
Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable ,  
Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table.

On fait en Italie un conte assez plaisant ,  
Qui vient à mon propos, qu'une fois un paysan ,  
Homme fort entendu , et suffisant de tête ,  
Comme on peut aisément juger par sa requête ,  
S'en vint trouver le pape , et le voulut prier  
Que les prêtres du temps se pussent marier ;  
Afin, se disoit-il, que nous puissions, nous autres,  
Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils font les nôtres.

Ainsi suis-je d'avis, comme ce bon lourdaut ,  
S'ils ont l'esprit si bon , et l'intellect si haut ,  
Le jugement si clair , qu'ils fassent un ouvrage  
Riche d'invention , de sens et de langage ,



Que nous puissions draper comme ils font nos  
écrits ,

Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien appris :  
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en car-  
rière.

Leur âge défendra plutôt que la matière.

Nous sommes en un siècle où le prince est si grand,  
Que tout le monde entier à peine le comprend.  
Qu'ils fassent, par leurs vers, rougir chacun de  
honte :

Et comme de valeur notre prince surmonte  
Hercule, Enée, Achil', qu'ils ôtent les lauriers  
Aux vieux, comme le roi l'a fait aux vieux guer-  
riers.

Qu'ils composent une œuvre ; on verra si leur livre  
Après mille et mille ans sera digne de vivre ,  
Surmontant par vertu l'envie et le destin ,  
Comme celui d'Homère et du chantre latin.

Mais, Rapin, mon ami, c'est la vieille querelle ;  
L'homme le plus parfait a manque de cervelle ,  
Et de ce grand défaut vient l'imbécillité ,  
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté ;  
Et, selon le sujet qu'à l'œil il se propose ,  
Suivant son appétit il juge toute chose.

Philosophes rêveurs, discourez hautement ;  
Sans bouger de la terre, allez au firmament ;  
Faites que tout le ciel branle à votre cadence ,  
Et pesez vos discours même dans sa balance :

Connoissez les humeurs qu'il verse dessus nous ,  
 Ce qui se fait dessus , ce qui se fait dessous ;  
 Portez une lanterne aux cachots de nature ;  
 Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture (1) ,

Quelle main sur la terre eu broye la couleur ,  
 Leurs secrettes vertus , leurs degrés de chaleur ;  
 Voyez germer à l'œil les semences du monde ;  
 Allez mettre couver les poissons dedans l'onde ;  
 Déchiffrez les secrets de nature et des cieux :  
 Votre raison vous trompe , aussi bien que vos yeux.

Or, ignorant de tout , de tout je me veux rire ;  
 Faire de mon humeur moi-même une satire ;  
 N'estimer rien de vrai , qu'au goût il ne soit tel ;  
 Vivre ; et , comme chrétien , adorer l'immortel ,  
 Où gît le seul repos , qui chasse l'ignorance ;  
 Ce qu'on voit hors de lui n'est que sottie apparence ,

Piperie , artifice : encore , ô cruauté  
 Des hommes et du temps ! notre méchanceté  
 S'en sert aux passions ; et dessous une aumusse  
 L'ambition , l'amour , l'avarice , se musse.  
 L'on se couvre d'un froc pour tromper les jaloux ;  
 Les temples aujourd'hui servent aux rendez-vous ;

---

(1) Racine a dit dans les chœurs d'Athalie :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Derrière les piliers on oit mainte sornette ;  
 Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.  
 On doit rendre, suivant et le temps et le lieu ,  
 Ce qu'on doit à César, et ce qu'on doit à Dieu.  
 Et quant aux appétits de la sottise humaine ,  
 Comme un homme sans goût, je les aime sans  
 peine :

Aussi bien rien n'est bon que par affection ;  
 Nous jugeons, nous voyons, selon la passion.  
 Le soldat aujourd'hui ne rêve que la guerre ;  
 En paix le laboureur veut cultiver sa terre ;  
 L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas.  
 L'amant juge sa dame un chef-d'œuvre ici-bas :  
 Encore qu'elle n'ait sur soi rien qui soit d'elle ,  
 Que le rouge et le blanc par art la fassent belle ,  
 Qu'elle ente en son palais ses dents tous les ma-  
 tins ,  
 Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins ;  
 Que son poil, dès le soir, frisé dans la boutique ,  
 Comme un casque au matin sur sa tête s'applique ;  
 Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos ;  
 Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os ;  
 Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette ,  
 La nuit, comme en dépôt, soit dessous la toilette ;  
 Son esprit ulcéré juge, en sa passion ,  
 Que son teint fait la nique à la perfection.  
 Le soldat tout ainsi pour la guerre soupire ;  
 Jour et nuit il y pense, et toujours la desire ;

Il ne rêve la nuit que carnage et que sang :  
 La pique dans le poing, et l'estoc sur le flanc ,  
 Il pense mettre à chef quelque belle entreprise ;  
 Que forçant un château, tout est de bonne prise :  
 Il se plaît aux trésors qu'il cuide ravager ,  
 Et que l'honneur lui rie au milieu du danger.  
 L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse ;  
 C'est son roi, sa faveur, sa cour et sa maîtresse :  
 Nul objet ne lui plaît, sinon l'or et l'argent ;  
 Et tant plus il en a, plus il est indigent.

Le paysan d'autre soin se sent l'ame embrasée.  
 Ainsi l'humanité sottement abusée  
 Court à ses appétits qui l'aveuglent si bien ,  
 Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit-elle rien.  
 Nul choix hors de son goût ne règle son envie ,  
 Mais s'aheurte où sans plus quelque appas la con-  
 vie ,

Selon son appétit le monde se repaît,  
 Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaît.

O débile raison ! où est ores ta bride ?

Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?  
 Contre la passion trop foible est ton secours ,  
 Et souvent, courtisane, après elle tu cours ;  
 Et, savourant l'appas qui ton ame ensorcelle ,  
 Tu ne vis qu'à son goût, et ne vois que par elle.  
 De là vient qu'un chacun, mêmes en son défaut,  
 Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut.  
 Aussi rien n'est parti si bien par la nature

Que le sens; car chacun en a sa fourniture.

Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,

Qui réglons nos esprits par les comparaisons  
D'une chose avec l'autre, épluchons de la vie  
L'action qui doit être ou blâmée ou suivie;

Qui criblons le discours, au choix se variant,  
D'avec la fausseté la vérité triant

(Tant que l'homme le peut); qui formons nos ouvrages

Aux moules si parfaits de ces grands personnages  
Qui, depuis deux mille ans ont acquis le crédit  
Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit;

Devons-nous aujourd'hui, pour une erreur nouvelle

Que ces clercs dévoyés forment en leur cervelle,  
Laisser légèrement la vieille opinion,  
Et, suivant leur avis, croire à leur passion?

Pour moi, les huguenots pourroient faire miracles,

Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,  
Que je ne pourrois pas croire à leur vérité.

En toute opinion je fuis la nouveauté.

Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères,  
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères;  
De même, en l'art divin de la muse, doit-on  
Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.

Mais, Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes,  
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,  
Sans perdre en ces discours le temps que nous  
perdons,  
Allons comme eux aux champs, et mangeons des  
chardons.

---



## SATIRE X (1).

## LE SOUPER RIDICULE.

UN de ces jours derniers, par des lieux détournés  
 Je m'en allois rêvant, le manteau sur le nez,  
 L'ame bizarrement de vapeurs occupée,  
 Comme un poete qui prend les vers à la pipée:  
 En ces songes profonds où flottoit mon esprit,  
 Un homme par la main hasardement me prit,  
 Ainsi qu'on pourroit prendre un dormeur par  
 l'oreille,

Quand on veut qu'à minuit en sursaut il s'éveille.  
 Je passe outre d'aguet, sans en faire semblant,  
 Et m'en vais à grands pas, tout froid et tout trem-  
 blant.

Craignant de faire encor, avec ma patience,  
 Des sottises d'autrui nouvelle pénitence (2).

---

(1) Horace a décrit un repas ridicule dans la satire VIII du livre II. L'imitation de Regnier, quoique un peu trop longue, porte l'empreinte d'un vrai talent; elle n'a point été inutile à Boileau lorsqu'il a traité le même sujet.

(2) Allusion à la satire VIII, où il a décrit l'ennui que lui avoit causé un importun.



Tout courtois il me suit, et, d'un parler remis :  
 Quoi! monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis?  
 Je m'arrête, contraint; d'une façon confuse,  
 Grondant entre mes dents, je barbotte une excuse;  
 De vous dire son nom il ne garit de rien,  
 Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien :  
 Au compas du devoir il règle son courage,  
 Et ne laisse en dépôt pourtant son avantage.  
 Selon le temps, il met ses partis en avant.  
 Alors que le roi passe il gagne le devant;  
 Et seroit bien fâché, le prince assis à table,  
 Qu'un autre en fût plus près, ou fût plus l'agréable;  
 Qui plus suffisamment entrant sur le devis,  
 Fît mieux le philosophe, ou dît mieux son avis;  
 Qui de chiens ou d'oiseaux eût plus d'expérience,  
 Ou qui décidât mieux un cas de conscience :  
 Puis dites, comme un sot, qu'il est sans passion.  
 Sans gloser plus avant sur sa perfection,  
 Avec maints hauts discours, de chiens, d'oiseaux,  
                   de bottes,  
 Que les valets de pied sont fort sujets aux crottes;  
 Pour bien faire du pain, il faut bien enfourner;  
 Si don Pèdre (1) est venu, qu'il s'en peut retourner :

---

(1) Dom Pedro Manriquez, connétable de Castille, allant en Flandre, séjourna à Paris en 1603.

Le ciel nous fit ce bien qu'encor d'assez bonne  
heure

Nous vînmes au logis où ce monsieur demeure,  
Où, sans historier le tout par le menu,  
Il me dit: Vous soyez, monsieur, le bien-venu.  
Après quelques propos, sans propos et sans suite,  
Avec un froid adieu je minute ma fuite,  
Plus de peur d'accident, que par discrétion.  
Il commence un sermon de son affection,  
Me rit, me prend, m'embrasse avec cérémonie:  
Quoi! vous ennuyez-vous en notre compagnie?  
Non, non, ma foi, dit-il, il n'ira pas ainsi;  
Et, puisque je vous tiens, vous souperez ici.  
Je m'excuse; il me force. O dieux! quelle injustice!

Alors, mais las! trop tard, je connus mon supplice;

Mais pour l'avoir connu, je ne pus l'éviter,  
Tant le destin se plaît à me persécuter!  
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,  
Qu'il entre à l'étourdie un sot fait à la fourche,  
Qui, pour nous saluer, laissant choir son chapeau,

Fit comme un entrechat avec un escabeau,  
Trebuchant par le cul, s'en va devant-derrrière,  
Et, grondant, se fâcha qu'on étoit sans lumière.  
Pour nous faire, sans rire, avaler ce beau saut,  
Le monsieur sur la vue excuse ce défaut,

Que les gens de savoir ont la visière tendre.  
 L'autre se relevant devers nous se vint rendre,  
 Moins honteux d'être chû que de s'être dressé ;  
 Et lui demandât-il s'il s'étoit point blessé.  
 Après mille discours, dignes d'un grand volume,  
 On appelle un valet ; la chandelle s'allume :  
 On apporte la nappe, et met-on le couvert ;  
 Et suis parmi ces gens comme un homme sans vert,  
 Qui fait, en rechignant, aussi maigre visage  
 Qu'un renard que Martin porte au Louvre en sa  
 cage.

Un long temps sans parler je regorgeois d'ennui.  
 Mais, n'étant point garant des sottises d'autrui,  
 Je crus qu'il me falloit d'une mauvaise affaire  
 En prendre seulement ce qui m'en pouvoit plaire.  
 Ainsi considérant ces hommes et leurs soins,  
 Si je n'en disois mot, je n'en pensois pas moins ;  
 Et jugeai ce lourdaut, à son nez authentique,  
 Que c'étoit un pédant, animal domestique,  
 De qui la mine rogue, et le parler confus,  
 Les cheveux gras et longs, et les sourcils touffus,  
 Faisoient par leur savoir, comme il faisoit enten-  
 dre,

La figue sur le nez au pédant d'Alexandre.

Lors je fus assuré de ce que j'avois cru,  
 Qu'il n'est plus courtisan de la cour si recru,  
 Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoi qu'il  
 vaille,

Un poete, un astrologue, ou quelque pédantaille,  
Qui, durant ses amours, avec un bel esprit,  
Couche de ses faveurs l'histoire par écrit.

Maintenant que l'on voit, et que je vous veux dire  
Tout ce qui se fit là digne d'une satire,

Je croirois faire tort à ce docteur nouveau,  
Si je ne lui donnois quelques traits de pinceau.  
Mais étant mauvais peintre, ainsi que mauvais  
poete,

Et que j'ai la cervelle et la main maladroite,  
O Muse! je t'invoque. Emmielle-moi le bec,  
Et bande de tes mains les nerfs de ton rebec;  
Laisse-moi là Phœbus chercher son aventure;  
Laisse-moi son B mol, prend la clef de nature;  
Et viens, simple, sans fard, nue, et sans ornement,  
Pour accorder ma flûte avec ton instrument.

Dis-moi comme sa race, autrefois ancienne,  
Dedans Rome accoucha d'une patricienne,  
D'où naquit dix Catons, et quatre-vingts préteurs  
Sans les historiens, et tous les orateurs.

Mais non; venons à lui, dont la maussade mine  
Ressemble un de ces dieux des couteaux de la  
Chine,

Et dont les beaux discours, plaisamment étourdis,  
Feroient crever de rire un saint du paradis.

Ses yeux, bordés de rouge, égarés, sembloient être  
L'un à Montmartre, et l'autre au château de Bi-  
cêtre.

Pour sa robe, elle fut autre qu'elle n'étoit  
 Alors qu'Albert le Grand aux fêtes la portoit ;  
 Mais toujours recousant pièce à pièce nouvelle ,  
 Depuis trente ans c'est elle, et si ce n'est pas elle :  
 Ainsi que ce vaisseau (1) des Grecs tant renommé,  
 Qui survécut au temps qui l'avait consommé.  
 Une taigne affamée étoit sur ses épaules ,  
 Qui traçoit en arabe une carte des Gaules.  
 Les pièces et les trous , semés de tous côtés ,  
 Représentoient les bourgs, les monts et les cités.  
 Les filets séparés, qui se tenoient à peine ,  
 Imitoient les ruisseaux coulant dans une plaine.  
 Les Alpes, en jurant, lui grimpoient au collet ,  
 Et Savoi' qui plus bas ne pend qu'à un filet.  
 Or dessous cette robe illustre et vénérable  
 Il avoit un jupon, non celui de Constable,  
 Mais un qui pour un temps suivit l'arrière-ban ,  
 Quand en première noce il servit de caban  
 Au croniqueur Turpin, lorsque par la campagne  
 Il portoit l'arbalète au bon roi Charlemagne.  
 Pour assurer si c'est ou laine, ou soie, ou lin ,  
 Il faut en devinaille être maître Gonin.

---

(1) Celui qui servit à Thésée pour aller dans l'île de Crète, combattre le minotaure. Les Athéniens conservèrent très-long-temps ce navire, en substituant des planches neuves à celles qui tomboient en pourriture. *Plutarq. Vie de Thésée.*

Sa ceinture honorable, ainsi que ses jartières,  
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des li-  
sières

Qui sur maint couturier jouèrent maint rollet ;  
Mais pour l'heure présente ils sangloient le mulet.  
Un mouchoir et des gants, avec ignominie,  
Ainsi que des larrons pendus en compagnie,  
Lui pendoient au côté, qui sembloient, en lam-  
beaux,

Crier, en se moquant : Vieux linges, vieux dra-  
peaux !

De l'autre, brimballoit une clef fort honnête,  
Qui tire à sa cordelle une noix d'arbalète.  
Ainsi ce personnage, en magnifique arroi,  
Marchant PEDETENTIM, s'en vint jusques à moi,  
Qui sentis à son nez, à ses lèvres décloses,  
Qu'il fleuroit bien plus fort mais non pas mieux  
que roses.

Il me parle latin, il allègue, il discourt,  
Il réforme à son pied les humeurs de la cour :  
Qu'il a pour enseigner une belle manière (1) ;  
Qu'en son globe il a vu la matière première ;  
Qu'Epicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau,  
Que Barthole et Jason ignorent le barreau ;

---

(1) Boileau, dans sa cinquième réflexion critique sur Longin, cite ces vers comme un portrait remarquable du Pédant.



Que Virgile est passable, encor qu'en quelques  
pages

Il méritât au Louvre être chiffé des pages ;

Que Pline est inégal ; Térence un peu joli :

Mais sur-tout il estime un langage poli.

Ainsi sur chaque auteur il trouve de quoi mordre.

L'un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'ordre ;

L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.

Or' il vous prend Macrobe, et lui donne le foit.

Cicéron, il s'en tait, d'autant que l'on le crie

Le pain quotidien de la pédanterie.

Quant à son jugement, il est plus que parfait,

Et l'immortalité n'aime que ce qu'il fait.

Par hasard disputant, si quelqu'un lui réplique,

Et qu'il soit à *QUIA* : Vous êtes hérétique,

Ou pour le moins fauteur ; ou, vous ne savez point

Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point.

Comme il n'est rien de simple, aussi rien n'est durable.

De pauvre on devient riche, et d'heureux, misérable.

Tout se change : qui fit qu'on changea de discours.

Après maint entretien, maints tours et maints retours,

Un valet, se levant le chapeau de la tête,

Nous vint dire tout haut que la soupe étoit prête.



Je connus qu'il est vrai ce qu'Homère en écrit ,  
Qu'il n'est rien qui si fort nous réveille l'esprit ;  
Car j'eus, au son des plats, l'ame plus altérée ,  
Que ne l'auroit un chien au son de la curée.  
Mais, comme un jour d'hiver où le soleil reluit ,  
Ma joie en moins d'un rien comme un éclair s'en-  
fuit ;

Ainsi, parmi ces gens, un gros valet d'étable ,  
Glorieux de porter les plats dessus la table ,  
D'un nez de majordome, et qui morgue la faim ,  
Entra, serviette au bras, et fricassée en main ;  
Et, sans respect du lieu, du docteur, ni des sausses,  
Heurtant table et tréteaux, versa tout sur mes  
chausses.

On le tance ; il s'excuse ; et moi, tout résolu ,  
Puisqu'à mon dam le ciel l'avoit ainsi voulu ,  
Je tourne en raillerie un si fâcheux mystère :  
De sorte que monsieur m'obligea de s'en taire.  
Sur ce point on se lave ; et chacun en son rang  
Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc ,  
Suivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa race.  
Des niais, sans prier, je me mets en la place ,  
Où j'étois résolu, faisant autant que trois ,  
De boire et de manger comme aux veilles des Rois.  
Or, entre tous ceux-là qui se mirent à table ,  
Il n'en étoit pas un qui ne fût remarquable ,  
Et qui, sans éplucher, n'avalât l'éperlan.  
L'un en titre d'office exerçoit un brellan ;

L'autre étoit des suivants de madame Lipée (1) ;  
Et l'autre, chevalier de la petite épée (2) ;  
Et le plus saint d'entre eux, sauf le droit du cordeau ,

Vivoit au cabaret, pour mourir au bordeau.  
En forme d'échiquier les plats rangés sur table  
N'avoient ni le maintien, ni la grace accostable ;  
Et bien que nos dîneurs mangeassent en sergents,  
La viande pourtant ne prioit point les gens.  
Mon docteur de menestre, en sa mine altérée ,  
Avoit deux fois autant de mains que Briarée ;  
Et n'étoit, quel qu'il fût, morceau dedans le plat ,  
Qui des yeux et des mains n'eût un échec et mat ,  
D'où j'appris, en la cuite, aussi bien qu'en la crue,  
Que l'ame se laissoit piper comme une grue ;  
Et qu'aux plats, comme au lit, avec lubricité ,  
Le péché de la chair tentoit l'humanité.

Devant moi justement on plante un grand potage,  
D'où les mouches à jeun se sauvoient à la nage :  
Le brouet étoit maigre ; et n'est Nostradamus ,  
Qui, l'astrolabe en main, ne demeurât camus ,  
Si, par galanterie, ou par sottise expresse ,  
Il y pensoit trouver une étoile de graisse.  
Pour moi, si j'eusse été sur la mer de Levant ,  
Où le vieux Louchali (3) fendit si bien le vent ,

---

(1) Un parasite.

(2) Un filou, un coupeur de bourses.

(3) Fameux corsaire.

Quand Saint - Marc s'habilla des enseignes de  
Thrace (1),

Je la comparerois au golphe de Patrasse :

Pour ce qu'on y voyoit, en mille et mille parts,  
Les mouches qui flottoient en guise de soldarts.

Or durant ce festin demoiselle Famine,  
Avec son nez étique, et sa mourante mine,

Ainsi que la Cherté par édit l'ordonna,  
Faisoit un beau discours dessus la Lezina (2) :

Et, nous torchant le bec, alléguoit Symonide,  
Qui dit, pour être sain, qu'il faut mâcher à vide.

Au reste, à manger peu, monsieur buvoit d'autant  
Du vin qu'à la taverne on ne payoit comptant ;

Et se fâchoit qu'un Jean, blessé de la logique,  
Lui barbouilloit l'esprit d'un ERGO sophistique.

Emiant, quant à moi, du pain entre mes doigts,  
A tout ce qu'on disoit doucet je m'accordois.

Le pédant, tout fumeux de vin et de doctrine,  
Répond, Dieu sait comment : le bon Jean se mu-  
tine :

Et sembloit que la gloire, en ce gentil assaut,

(1) Allusion à la bataille de Lépante, gagnée contre les Turcs, le 7 octobre 1571, par Dom Jean d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Les enseignes prises sur l'ennemi furent portées à Venise, et suspendues dans l'église de Saint-Marc.

(2) Allusion à un ouvrage plaisant, composé en italien, vers la fin du seizième siècle, par Vialardi.

Fût à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut ;  
 Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme.  
 Comment ! votre argument, dit l'un, n'est pas en  
 forme.

L'autre, tout hors du sens : Mais c'est vous, ma-  
 lautru ,

Qui faites le savant, et n'êtes pas congru.

L'autre : Monsieur le sot, je vous ferai bien taire.

Quoi ! comment ! est-ce ainsi qu'on frappe Des-  
 pautère (1) ?

Quelle incongruité ! Vous mentez par les dents.

Mais vous ?... Ainsi ces gens, à se piquer ardents ,

S'en vinrent du parler à tic tac, torche, lorgne ;

Qui casse le museau ; qui son rival éborgne ;

Qui jette un pain, un plat, une assiette, un cou-  
 teau ;

Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.

L'un fait plus qu'il ne peut, et l'autre plus qu'il  
 n'ose ,

Et pense, en les voyant, voir la métamorphose

Où les centaures saouls, au bourg Atracien ,

Voulurent chauds de reins, faire noces de chien ;

Et, cornus du bon père, encorner le lapithe ,

Qui leur fit à la fin enfler la guérite ,

Quand avecque des plats, des tréteaux, des tisons,

Par force les chassant mi-morts de ses maisons ,

(1) Faire des fautes de grammaire.

Il les fit gentiment, après la tragédie ,  
 De chevaux devenir gros ânes d'Arcadie.  
 Nos gens en ce combat n'étoient moins inhumains,  
 Car chacun s'escrimoit et des pieds et des mains ;  
 Et, comme eux, tous sanglants en ces doctes alar-  
 mes ,

La fureur aveuglée en main leur mit des armes.  
 Je cours à mon manteau, je descends l'escalier ,  
 Et laisse avec ses gens monsieur le chevalier.  
 Mais il sembloit qu'on eût aveuglé la nature ;  
 Et faisoit un noir brun, d'aussi bonne teinture  
 Que jamais on en vit sortir des Gobelins.  
 Argus pouvoit passer pour un des Quinze-vingts.  
 Qui pis est, il pleuvoit d'une telle manière ,  
 Que les reins, par dépit, me servoient de gouttière ;  
 Et du haut des maisons tomboit uu tel dégout ,  
 Que les chiens altérés pouvoient boire debout.  
 Alors me remettant sur ma philosophie ,  
 Je trouve qu'en ce monde il est sot qui se fie ,  
 Et se laisse conduire ; et quant aux courtisans ,  
 Qui, doucets et gentils, font tant les suffisants ,  
 Je trouve, les mettant en même patenôtre ,  
 Que le plus sot d'entre eux est aussi sot qu'un au-  
 tre.

Pour éviter la pluie, à l'abri de l'auvent ,  
 J'allois doublant le pas, comme un qui fend le  
 vent :

Quand, bronchant lourdement en un mauvais  
 passage ,

Le ciel me fit jouer un autre personnage ;  
Car heurtant une porte, en pensant m'accoter  
Ainsi qu'elle obéit, je vins à culbuter ;  
Et s'ouvrant à mon heurt, je tombai sur le ventre.  
On demande que c'est : je me relève, j'entre ;  
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuit,  
Que les verroux graissés ne faisoient aucun bruit  
Qu'on me rioit au nez, et qu'une chambrière  
Vouloit montrer ensemble et cacher la lumière.  
Je suis, je le vois bien... Je parle. L'on répond...  
Où, sans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus  
profond,  
Noustombâmes d'accord. Le monde je contemple,  
Et me trouve en un lieu de fort mauvais exemple.  
Toutefois il falloit, en ce plaisant malheur,  
Mettre, pour me sauver, en danger mon honneur.  
Puis donc que je suis là, et qu'il est près d'une  
heure,  
N'espérant pour ce jour de fortune meilleure,  
Je vous laisse en repos jusques à quelques jours,  
Que, sans parler Phœbus, je ferai le discours  
De mon gîte, où pensant reposer à mon aise,  
Je tombai par malheur de la poêle en la braise.

---



## SATIRE XI (1).

## SUITE.

## LE MAUVAIS GÎTE.

Voyez que c'est du monde, et des choses humaines !

Toujours à nouveaux maux naissent nouvelles peines ;

Et ne m'ont les destins, à mon dam trop constants, Jamais, après la pluie, envoyé le beau temps.

Etant né pour souffrir, ce qui me reconforte, C'est que, sans murmurer, la douleur je supporte.

Et tire ce bonheur du malheur où je suis, Que je fais, en riant, bon visage aux ennuis ; Que le ciel affrontant je nasarde la lune, Et vois, sans me troubler, l'une et l'autre fortune.

Entré donc que je fus en ce logis d'honneur, Pour faire que d'abord on me traite en seigneur, Et me rendre en amour d'autant plus agréable, La bourse déliant je mis pièce sur table ; Dès-lors pour me servir chacun se tenoit prêt ;

---

(1) C'est au sujet de cette satire que Boileau a reproché à Regnier d'avoir prostitué les Muses.



Et murmuroient tout bas : L'honnête homme que  
c'est !

Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me  
plaire.

L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire.  
Je m'approche, me sieds ; et, m'aidant au besoin,  
J'à tout apprivoisé je mangeois sur le poing (1),  
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignées  
Vinrent à pas comptés comme des araignées :  
Chacune sur le cul au foyer s'accroupit,  
Et sembloient, se plaignant, marmoter par dépit.  
L'une, comme un fantôme affreusement hardie,  
Sembloit faire l'entrée en quelque tragédie ;  
L'autre, une Egyptienne, en qui les rides font  
Contrescarpes, remparts, et fossés sur le front ;  
L'autre, qui de soi-même étoit diminutive,  
Ressembloit, transparente, une lanterne vive.  
Or j'ignore en quel temps d'honneur et de vertu,  
Ou dessous quels drapeaux elles ont combattu ;  
Si c'étoit mal de saint (2), ou de fièvre quartaine ;  
Mais je sais bien qu'il n'est soldat, ni capitaine,  
Soit de gens de cheval, ou soit de gens de pié,

(1) Allusion aux oiseaux de fauconnerie, qu'on rend assez familiers pour qu'ils mangent sur le poing.

(2) Le peuple a donné le nom de quelque saint à plusieurs maladies. Ainsi l'épilepsie se nomme *mal de saint Jean* ; la rage, *mal de saint Hubert*, etc.

Qui dans la Charité soit plus estropié.

Bien que maître Denis, savant en la sculpture ,  
Fît-il, avec son art, quinaude la nature ;

Ou, comme Michel-l'Ange, eût-il le diable au  
corps ,

Si ne pourroit-il faire, avec tous ses efforts ,  
De ces trois corps tronqués une figure entière ,  
Manquant à cet effet, non l'art, mais la matière.

A ce piteux spectacle il faut dire le vrai ,

J'eus une telle horreur que tant que je vivrai

Je croirai qu'il n'est rien au monde qui guérisse

Un homme vicieux, comme son propre vice.

Toute chose depuis me fut à contre-cœur ;

Bien que d'un cabinet sortît un petit cœur ,

Avec son chaperon, sa mine de poupée ,

Disant: J'ai si grand peur de ces hommes d'épée,

Que si je n'eusse vu qu'étiez un financier ,

Je me fusse plutôt laissé crucifier ,

Que de mettre le nez où je n'ai rien à faire.

Jean, mon mari, monsieur, il est apothicaire.

Sur-tout, vive l'amour; et bran pour les sergents.

Ardez, voire, c'est mon: je me connois en gens.

Vous êtes, je vois bien, grand abateur de quilles;

Mais au reste honnête homme, et payez bien les  
filles.

Connoissez-vous?.. mais non; je n'ose le nommer.

Ma foi, c'est un brave homme, et bien digne d'ai-  
mer.

Il sent toujours si bon ! Mais quoi ! vous l'iriez dire.

Cependant, de dépit, il semble qu'on me tire  
 Par la queue un matou, qui m'écrit sur les reins,  
 Des griffes et des dents, mille alibis forains.  
 Comme un singe fâché j'en dis ma patenôtre ;  
 De rage je maugrée et le mien et le vôtre,  
 Et le noble vilain qui m'avoit attrapé.  
 Mais, monsieur, me dit-elle, auriez vous point  
 soupé ?

Je vous pri, notez l'heure (1). Eh bien, que vous  
 en semble ?

Etes-vous pas d'avis que nous couchions ensem-  
 ble ?

Moi, crotté jusqu'au cul, et mouillé jusqu'à l'os,  
 Qui n'avois dans le lit besoin que de repos,  
 Je faillis à me pendre, oyant que cette lice  
 Effrontément ainsi me présentoit la lice.

On parle de dormir ; j'y consens à regret.

La dame du logis me mène au lieu secret.

Allant, on m'entretient de Jeanne et de Macette ;  
 Par le vrai Dieu, que Jeanne étoit et claire et nette,  
 Claire comme un bassin, nette comme un denier.  
 Au reste, fors monsieur, que j'étois le premier.  
 Pour elle, qu'elle étoit nièce de dame Avoie ;

(1) Une heure après minuit, selon un des derniers vers de la satire précédente.

Qu'elle feroit pour moi de la fausse monnoie ;  
Qu'elle eût fermé sa porte à tout autre qu'à moi.  
Et qu'elle m'aimoit plus mille fois que le roi.  
Tout branloit dessous nous, jusqu'au dernier  
étage.

D'échelle en échelon, comme un linot en cage,  
Il falloit sauteler, et des pieds s'approcher,  
Ainsi comme une chèvre en grimpant un rocher.  
Après cent soubre-sauts nous vînmes en la cham-  
bre,  
Qui n'avoit pas le goût de musc, civette, ou d'am-  
bre.

La porte en étoit basse, et sembloit un guichet,  
Qui n'avoit pour serrure autre engin qu'un cro-  
chet.

Six douves de poinçon servoient d'ais et de barre,  
Qui bâillant grimassoient d'une façon bizarre.  
Or, comme il plut au ciel, en trois doubles plié,  
Entrant je me heurtai la caboche et le pié,  
Dont je tombe en arrière, étourdi de ma chute,  
Et du haut jusqu'au bas je fis la cullebutte,  
De la tête et du cul comptant chaque degré.  
Puisque Dieu le voulut, je pris le tout à gré.  
Aussi qu'au même temps voyant cheoir cette  
dame,

Par je ne sais quel trou je lui vis jusqu'à l'ame,  
Qui fit en ce beau saut, m'éclatant comme un fou,  
Que je pris grand plaisir à me rompre le cou.

Au bruit Macette vint : la chandelle on apporte ;  
 Car la nôtre en tombant de frayeur étoit morte.  
 Dieu sait comme on la vit et derrière et devant ,  
 Le nez sur les carreaux , et le fessier au vent ;  
 De quelle charité l'on soulagea sa peine.  
 Cependant de son long, sans pouls et sans haleine,  
 Le museau vermoulu, le nez écarbouillé ,  
 Le visage de poudre et de sang tout souillé ,  
 Sa tête découverte, où l'on ne sait que tondre ,  
 Et lorsqu'on lui parloit qui ne pouvoit répondre ;  
 Sans collet, sans béguin, et sans autre affiquet ,  
 Ses mules d'un côté , de l'autre son toquet.  
 En ce plaisant malheur, je ne saurois vous dire  
 S'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.  
 Après cet accident trop long pour dire tout ,  
 A deux bras on la prend, et la met-on debout :  
 Elle reprend courage ; elle parle, elle crie ;  
 Et changeant, en un rien, sa douleur en furie ,  
 Dit à Jeanne, en mettant la main sur le rognon ,  
 C'est, malheureuse, toi, qui me portes guignon.  
 A d'autres beaux discours la colère la porte.  
 Tant que Macette peut elle la reconforte.  
 Cependant je la laisse, et, la chandelle en main ,  
 Regrimpant l'escalier, je suis mon vieux dessein.  
 J'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque  
 Que le riche palais d'un superbe monarque.  
 Étant là, je furette aux recoins plus cachés ,  
 Où le bon Dieu voulut que, pour mes vieux péchés,

Je susse le dépit dont l'ame est forcenée ,  
 Lorsque, trop curieuse, ou trop endemenée ,  
 Rodant de tous côtés, et tournant haut et bas ,  
 Elle nous fait trouver ce qu'on ne cherche pas.  
 Or, en premier item, sous mes pieds je rencontre  
 Un chaudron ébréché, la bourse d'une montre ,  
 Quatre boîtes d'onguents, une d'alun brûlé ,  
 Deux gands despariés, un manchon tout pelé ;  
 Trois fioles d'eau bleue, autrement d'eau se-  
 conde ;

La petite seringue, une éponge, une sonde ,  
 Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat ;  
 Un balai, pour brûler en allant au sabat ;  
 Une vieille lanterne, un tabouret de paille ,  
 Qui s'étoit sur trois pieds sauvé de la bataille :  
 Et dedans un coffret qui s'ouvre avec enhan ,  
 Je trouve des tisons du feu de la Saint-Jean ,  
 Du sel, du pain béni, de la fougère, un cierge ,  
 Troisdents de mort, pliés en du parchemin vierge ;  
 Une chauve-souris, la carcasse d'un geai ;  
 De la graisse de loup, et du beurre de mai.  
 Sur ce point Jeanne arrive, et faisant la doucette :  
 Qui vit céans, ma foi, n'a pas besogne faite :  
 Toujours à nouveau mal nous vient nouveau sou-  
 ci.

Je ne sais, quant à moi quel logis c'est ici :  
 Il n'est, par le vrai Dieu, jour ouvrier, ni fête,  
 Que ces carognes-là ne me rompent la tête.



Bien, bien, je m'en irai sitôt qu'il sera jour.  
 On trouve dans Paris d'autres maisons d'amour.  
 Je suis là, cependant, comme un quel'on nasarde.  
 Je demande que c'est. Hé! n'y prenez pas garde,  
 Ce me répondit-elle; on n'auroit jamais fait.  
 Mais bran, bran; j'ai laissé là-bas mon attifet.  
 Toujours après souper cette vilaine crie.  
 Monsieur, n'est-il pas temps? couchons-nous, je  
 vous prie.

Cependant, elle met sur la table les draps,  
 Qu'en bouchons tortillés elle avoit sous les bras.  
 Elle approche du lit, fait d'une étrange sorte:  
 Sur deux tréteaux boîteux se couchoit une porte,  
 Où le lit reposoit, aussi noir qu'un souillon.  
 Un garde-robe gras servoit de pavillon;  
 De couverte un rideau, qui, fuyant (vert et jaune)  
 Les deux extrémités, étoit trop court d'une aune.  
 Ayant considéré le tout de point en point,  
 Je fis vœu cette nuit de ne me coucher point,  
 Et de dormir sur pieds, comme un coq sur la per-  
 che.

Mais Jeanne tout en ruts s'approche, et me recher-  
 che

D'amour, ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira.  
 Et moi: Maudit soit-il, m'amour, qui le fera.  
 Polyenne (1) pour lors me vint en la pensée,

---

(1) Allusion à l'aventure de Polyænos et de Circé, décrite dans Pétrone.



Qui sut que vaut la femme en amour offensée,  
 Lorsque, par impuissance, ou par mépris, la nuit  
 On fausse compagnie, ou qu'on manque au dé-  
 duit.

Jeanne, non moins que Circe, entre ses dents  
 murmure,  
 Sinon tant de vengeance, au moins autant d'in-  
 jure.

Or, pour flatter enfin son malheur et le mien,  
 Je dis : Quand je fais mal, c'est quand je paie bien.  
 Et faisant révérence à ma bonne fortune,  
 En la remerciant je le comptai pour une.

Jeanne, rongéant son frein, de mine s'appaisa,  
 Et prenant mon argent, en riant me baisa :  
 Non, pour ce que j'en dis, je n'en parle pas, voire,  
 Mon maître, pensez-vous ? J'entends bien le gri-  
 moire ;

Vous êtes honnête homme, et savez l'entre-gent.  
 Mais, monsieur, croyez-vous que ce soit pour l'ar-  
 gent ?

J'en fais autant d'état comme de chènevottes.  
 Non, ma foi, j'ai encore un demi-ceint, deux cot-  
 tes,

Une robe de serge, un chaperon, deux bas,  
 Trois chemises de lin, six mouchoirs, deux rabats,  
 Et ma chambre garnie auprès de Saint-Eustache.  
 Pourtant, je ne veux pas que mon mari le sache.  
 Disant ceci, toujours son lit elle brassait,

Et les linceuls trop courts par les pieds tirassoit ;  
 Et fit à la fin tant , par sa façon adroite ,  
 Qu'elle les fit venir à moitié de la coïte.  
 Comme son lit est fait : Que ne vous couchez-vous ?  
 Monsieur, n'est-il pas temps ? Et moi de filer doux.  
 Sur ce point elle vient, me prend et me détache ,  
 Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache.  
 A la fin je pris cœur , résolu d'endurer  
 Ce qui pouvoit venir , sans me désespérer.  
 Qui fait une folie , il la doit faire entière :  
 Je détache un soulier , je m'ôte une jartière ,  
 Froidement toutefois ; et semble , en ce coucher ,  
 Un enfant qu'un pédant contraint se détacher ;  
 Que la peur tout ensemble éperonne et retarde :  
 A chacune aiguillette il se fâche , et regarde ,  
 Les yeux couverts de pleurs , le visage d'ennui ,  
 Si la grace du ciel ne descend point sur lui.  
 L'on heurte sur ce point ; Catherine on appelle.  
 Jeanne , pour ne répondre , éteignit la chandelle.  
 Personne ne dit mot. L'on restrappe plus fort ,  
 Et faisoit-on du bruit pour réveiller un mort.  
 A chaque coup de pied toute la maison tremble ,  
 Et semble que le faîte à la cave s'assemble.  
 Bagasse , ouvriras-tu ? C'est celui-ci , c'est mon.  
 Jeanne , ce temps pendant , me faisoit un sermon :  
 Que diable aussi , pourquoi ? que voulez-vous  
 qu'on fasse ?  
 Que ne vous couchiez-vous ? Ces gens , de la me-  
 nace

Venant à la prière, essayoient tout moyen.

Ore ils parlent soldat, et ores citoyen.

Ils contrefont le guet; et de voix magistrale :

Ouvrez, de par le roi. Au diable un qui dévale.

Un chacun, sans parler, se tient clos et couvert.

Or, comme à coups de pieds l'huis s'étoit presque  
ouvert,

Tout de bon le guet vint. La quenaille fait gille.

Et moi, qui jusques-là demeurois immobile,

Attendant étonné le succès de l'assaut,

Ce pensai-je, il est temps que je gagne le haut,

Et, troussant mon paquet, de sauver ma personne.

Je me veux r'habiller, je cherche, je tâtonne,

Plus étourdi de peur que n'est un hanneton.

Mais quoi ! plus on se hâte, et moins avance-t-on.

Tout, comme par dépit, se trouvoit sous ma patte.

Au lieu de mon chapeau je prends une savate ;

Pour mon pourpoint, ses bas ; pour mes bas, son  
collet ;

Pour mes gands, ses souliers ; pour les miens, un  
ballet.

Il sembloit que le diable eût fait ce tripotage.

Or Jeanne me disoit, pour me donner courage,

Si mon compère Pierre est de garde aujourd'hui,

Non, ne vous fâchez point, vous n'aurez point  
d'ennui.

Cependant, sans délai, messieurs frappent en  
maître.

On crie, Patience; on ouvre la fenêtre.

Or, sans plus m'amuser après le contenu,  
Je descends doucement, pied chaussé, l'autre nu;  
Et me tapis d'aguet derrière une muraille.

On ouvre, et brusquement entra cette quenaille,  
En humeur de nous faire un assez mauvais tour.

Et moi, qui ne leur dis ni bon soir, ni bon jour,  
Les voyant tous passés, je me sentis alègre:  
Lors, dispos du talon, je vais comme un chat  
maigre,

J'enfile la venelle; et, tout léger d'effroi,  
Je cours un fort long temps sans voir derrière moi.  
Jusqu'à tant que trouvant du mortier, de la terre,  
Du bois, des estançons, maints platras, mainte  
pierre

Je me sentis plutôt au mortier embourbé,  
Que je ne m'aperçus que je fusse tombé.

On ne peut éviter ce que le ciel ordonne.

Mon ame cependant de colère frissonne;

Et prenant, s'elle eût pu, le destin à parti,

De dépit, à son nez, elle l'eût démenti;

Et m'assure qu'il eût réparé mon dommage.

Comme je fus sur pieds, enduit comme une image,

J'entendis qu'on parloit; et, marchant à grands

pas,

Qu'on disoit: Hâtons-nous; je l'ai laissé fort bas.

Je m'approche, je vois, desirieux de connoître.

Au lieu d'un médecin, il lui faudroit un prêtre,

Dit l'autre, puisqu'il est si proche de sa fin.  
Comment ! dit le valet, êtes-vous médecin ?  
Monsieur, pardonnez-moi, le curé je demande.  
Il s'en court, et disant, à Dieu me recommande,  
Il laisse là monsieur, fâché d'être déçu.  
Or comme, allant toujours, de près je l'aperçu,  
Je connus que c'étoit notre ami, je l'approche :  
Il me regarde au nez, et riant me reproche,  
Sans flambeau, l'heure indue ! et de près me  
voyant.

Fangeux comme un pourceau, le visage effrayant,  
Le manteau sous le bras, la façon assoupie :  
Êtes-vous travaillé de la licantropie ?  
Dit-il, en me prenant pour me tâter le poulx.  
Et vous, dis-je, monsieur, quelle fièvre avez-vous ?  
Vous, qui tranchez du sage ainsi parmi la rue !  
Faites-vous sur un pied toute la nuit la grue ?  
Il voulut me conter comme on l'avoit pipé,  
Qu'un valet, du sommeil ou de vin occupé,  
Sous couleur d'aller voir une femme malade,  
L'avoit galamment payé d'une cassade.  
Il nous faisoit bon voir tous deux bien étonnés,  
Avant jour par la rue, avec un pied de nez ;  
Lui, pour s'être levé, espérant deux pistoles,  
Et moi, tout las d'avoir reçu tant de bricolles.  
Il se met en discours, je le laisse en riant.  
Aussi que je voyois aux rives d'Orient,  
Que l'Aurore, s'ornant de safran et de roses,

Se faisant voir à tous, faisoit voir toutes choses ,  
 Ne voulant, pour mourir, qu'une telle beauté  
 Me vît, en se levant, si sale et si croté :

Elle qui ne m'a vu qu'en mes habits de fête.

Je cours à mon logis ; je heurte, je tempête ;

Et croyez à frapper que je n'étois perclus.

On m'ouvre ; et mon valet ne me reconnoît plus.

Monsieur n'est pas ici : que diable ! à si bonne  
 heure !

Vous frappez comme un sourd. Quelque temps  
 je demeure.

Je le vois ; il me voit, et demande, étonné ,

Si le Moine-bourru m'avoit point promené.

Dieu ! comme êtes-vous fait ! Il va : moi de le sui-  
 vre ;

Et me parle en riant, comme si je fusse ivre.

Il m'allume du feu, dans mon lit je me mets ,

Avec vœu, si je puis, de n'y tomber jamais ,

Ayant à mes dépens appris cette sentence :

Qui gai fait une erreur, la boit à repentance ,

Et que quand on se frotte avec les courtisans ,

Les branles de sortie en sont fort déplaisants.

Plus on pénètre en eux , plus on sent le remeugle.

Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel aveugle,

Quand il en sort, il a plus d'yeux , et plus aigus,

Que Lyncé l'argonaute , ou le jaloux Argus.



---

A MONSIEUR FREMINET (1).

---

SATIRE XII.

REGNIER, APOLOGISTE DE SOI-MÊME.

ON dit que le grand peintre (2), ayant fait un  
 ouvrage,  
 Des jugemens d'autrui tiroit cet avantage,  
 Que, selon qu'il jugeoit qu'ils étoient vrais ou  
 faux,  
 Docile à son profit, réformoit ses défauts.  
 Or c'étoit du bon temps, que la haine et l'envie  
 Par crimes supposés n'attentoient à la vie;  
 Que le vrai du propos étoit cousin germain,  
 Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.  
 Mais que serviroit-il maintenant de prétendre  
 S'amender par ceux-là qui nous viennent repren-  
 dre,  
 Si selon l'intérêt tout le monde discourt,  
 Et si la vérité n'est plus femme de cour;

---

(1) Peintre ordinaire du roi Henri IV. Il a peint la chapelle de Fontainebleau.

(2) Apelle.



S'il n'est bon courtisan, tant frisé peut-il être,  
 S'il a bon appetit, qu'il ne jure à son maître,  
 Dès la pointe du jour, qu'il est midi sonné,  
 Et qu'au logis du roi tout le monde a dîné?  
 Ceci pourroit suffire à refroidir une ame  
 Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blâme,  
 A qui la peur de perdre enterre le talent:  
 Non pas moi, qui me ris d'un esprit nonchalant  
 Qui, pour ne faillir point, retarde de bien faire.  
 C'est pourquoi maintenant je m'expose au vul-  
     gaire,  
 Et me donne pour butte aux jugemens divers.  
 Qu'un chacun taille, rogne, et glose sur mes vers;  
 Qu'un rêveur insolent d'ignorance m'accuse,  
 Que je ne suis pas net, que trop simple est ma  
     muse,  
 Que j'ai l'humeur bizarre, inégal le cerveau,  
 Et, s'il lui plaît encor, qu'il me relie en veau.  
 Avant qu'aller si vîte, au moins je le supplie  
 Savoir que le bon vin ne peut être sans lie;  
 Qu'il n'est rien de parfait en ce monde aujour-  
     d'hui;  
 Qu'homme, je suis sujet à faillir comme lui;  
 Et qu'au surplus, pour moi qu'il se fasse paroître  
 Aussi vrai que pour lui je m'efforce de l'être.  
 Mais sais-tu, Fréminet, ceux qui me blâmeront:  
 Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouveront;  
 A qui l'ambition la nuit tire l'oreille;

De qui l'esprit avare en repos ne sommeille ;  
 Toujours s'alambiquant après nouveaux partis ;  
 Qui pour Dieu ni pour loïn'ont que leurs appétits ;  
 Qui rôdent toute nuit , troublés de jalousie ;  
 A qui l'amour lascif règle la fantaisie ,  
 Qui préfèrent , vilains , le profit à l'honneur ;  
 Qui par fraude ont ravi les terres d'un mineur .  
 Telles sortes de gens vont après les poètes (1) ,  
 Comme après les hiboux vont criant les chouettes .  
 Leurs femmes vous diront : Fuyez ce médisant ,  
 Fâcheuse est son humeur , son parler est cuisant .  
 Quoi ! monsieur , n'est-ce pas cet homme à la sa-  
     tire ,  
 Qui perdrait son ami plutôt qu'un mot pour rire ?  
 Il emporte la pièce ! Et c'est là , de par Dieu ,  
 ( Ayant peur que ce soit celle-là du milieu )  
 Où le soulier les blesse ; autrement je n'estime  
 Qu'aucune eût volonté de m'accuser de crime .  
 Car pour elles , depuis qu'elles viennent au point  
 Elles ne voudroient pas que l'on ne le sût point .  
 Un grand contentement malaisément se celle .  
 Puis c'est des amoureux la règle universelle ,  
 De déférer si fort à leur affection ,  
 Qu'ils estiment honneur leur folle passion .  
 Et quant est de l'honneur de leurs maris , je pense

---

(1) C'est le seul vers où Regnier ait fait *poète* de trois syllabes.

Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la défense ,

Sachant bien qu'on n'est pas tenu par charité  
De leur donner un bien qu'elles leur ont ôté.  
Voilà le grand-merci que j'aurai de mes peines.  
C'est le cours du marché des affaires humaines ,  
Qu'encore qu'un chacun vaille ici-bas son prix ,  
Le plus cher toutefois est souvent à mépris.  
Or, ami, ce n'est point une humeur de médire  
Qui m'ait fait rechercher cette façon d'écrire :  
Mais mon père m'apprit que des enseignements  
Les humains apprentifs formoient leurs juge-  
ments ;

Quel'exemple d'autrui doit rendre l'homme sage :  
Et guettant à propos les fautes au passage ,  
Me disoit : Considère où cet homme est réduit  
Par son ambition : cet autre toute nuit  
Boit avec des putains, engage son domaine :  
L'autre, sans travailler, tout le jour se promène :  
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu :  
Ces jours le bien de Jean par décret fut vendu ;  
Claude aime sa voisine, et tout son bien lui donne.  
Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne ,  
Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien ,  
M'apprenoit doucement et le mal et le bien ;  
Afin que, fuyant l'un, l'autre je recherche ,  
Et qu'aux dépens d'autrui sage je m'enseignasse.  
Ainsi que d'un voisin le trépas survenu

Fait résoudre un malade, en son lit détenu ,  
 A prendre malgré lui tout ce qu'on lui ordonne ,  
 Qui, pour ne mourir point, de crainte se par-  
 donne :

De même les esprits débonnaires et doux  
 Se façonnent, prudents, par l'exemple des fous ;  
 Et le blâme d'autrui leur fait ces bons offices ,  
 Qu'il leur apprend que c'est de vertus et de vices.  
 Car, quoi qu'on puisse faire, étant homme, on ne  
 peut

Ni vivre comme on doit, ni vivre comme on veut.  
 En la terre ici-bas il n'habite point d'anges :  
 Or les moins vicieux méritent des louanges ,  
 Qui, sans prendre l'autrui, vivent en bon chrétien,  
 Et sont ceux qu'on peut dire et saints et gens de  
 bien.

Quand je suis à part moi, souvent je m'étudie ,  
 Tant que faire se peut, après la maladie  
 Dont chacun est blessé : je pense à mon devoir ,  
 J'ouvre les yeux de l'ame, et m'efforce de voir  
 Au travers d'un chacun : de l'esprit je m'escrime,  
 Puis, dessus le papier, mes caprices je rime  
 Dedans une satire, où, d'un œil doux-amer,  
 Tout le monde s'y voit, et ne s'y sent nommer.  
 Voilà l'un des péchés où mon ame est encline.  
 On dit que pardonner est une œuvre divine.  
 Celui m'obligera qui voudra m'excuser ;  
 A son goût toutefois chacun en peut user.

Quant à ceux du métier, ils ont de quoi s'ébattre :  
Sans aller sur le pré, nous nous pouvons combattre ,

Nous montrant seulement de la plume ennemis.

En ce cas-là, du roi les duels sont permis :

Et faudra que bien forte ils fassent la partie ,

Si les plus fins d'entre eux s'en vont sans repartie.

Mais c'est un satirique , il le faut laisser là.

Pour moi , j'en suis d'avis , et connois à cela

Qu'ils ont un bon esprit. Corsaires à corsaires ,

L'un l'autre s'attaquant, ne sont pas leurs affaires.



## SATIRE XIII.

MACETTE,

OU

L'HYPOCRISIE DECONCERTÉE.

LA fameuse Macette à la cour si connue,  
Qui s'est aux lieux d'honneur en crédit maintenue,  
Et qui, depuis dix ans jusqu'en ses derniers jours,  
A soutenu le prix en l'escrime d'amours ;  
Lassé enfin de servir au peuple de quintaine,  
N'étant passe-volant, soldat, ni capitaine,  
Depuis les plus chétifs jusques aux plus fendants,  
Qu'elle n'ait déconfit et mis dessus les dents ;  
Lasse, dis-je, et non soûle, enfin s'est retirée,  
Et n'a plus d'autre objet que la voûte éthérée.  
Elle qui n'eut, avant que pleurer son délit,  
Autre ciel pour objet que le ciel de son lit,  
A changé de courage, et, confite en détresse,  
Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse ;  
Donnant des saintes lois à son affection,  
Elle a mis son amour à la dévotion.  
Sans art elle s'habille ; et, simple en contenance,  
Son teint mortifié prêche la continence.



Clergesse elle fait jà la leçon aux prêcheurs :  
 Elle lit saint Bernard, la Guide des Pécheurs,  
 Les Méditations de la mère Thérèse ;  
 Sait que c'est qu'hypostase avecque syndérèse ;  
 Jour et nuit elle va de couvent en couvent ;  
 Visite les saints lieux, se confesse souvent,  
 A des cas réservés grandes intelligences ;  
 Sait du nom de Jésus toutes les indulgences ;  
 Que valent chapelets, grains bénits enfilés,  
 Et l'ordre du cordon des pères Récollets.  
 Loin du monde elle fait sa demeure et son gîte,  
 Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.  
 Enfin, c'est un exemple, en ce siècle tortu,  
 D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.  
 Pour béate par-tout le peuple la renomme ;  
 Et la gazette même a déjà dit à Rome,  
 La voyant aimer Dieu, et la chair maîtriser,  
 Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser.  
 Moi-même, qui ne crois de léger aux merveilles,  
 Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,  
 La voyant si changée en un temps si subit,  
 Je crus qu'elle l'étoit d'ame comme d'habit ;  
 Que Dieu la retiroit d'une faute si grande ;  
 Et disois à part moi : Mal vit qui ne s'amende.  
 J'à déjà tout dévot, contrit et pénitent,  
 J'étois, à son exemple, ému d'en faire autant :  
 Quand, par arrêt du ciel, qui hait l'hypocrisie,  
 Au logis d'une fille, où j'ai ma fantaisie,



Cette vieille chouette , à pas lents et posés ,  
La parole modeste , et les yeux composés ,  
Entra par révérence ; et , resserrant la bouche ,  
Timide en son respect, sembloit Sainte Nitouche,  
D'un AVE MARIA , lui donnant le bon jour,  
Et de propos communs , bien éloignés d'amour ,  
Entretenoit la belle , en qui j'ai la pensée  
D'un doux imaginer si doucement blessée ,  
Qu'aimants , et bien aimés , en nos doux passe-  
temps ,

Nous rendons en amour jaloux les plus contents.  
Enfin , comme en caquet ce vieux sexe fourmille,  
De propos en propos , et de fil en aiguille ,  
Se laissant emporter au flux de ses discours ,  
Je pense qu'il falloit que le mal eût son cours.  
Feignant de m'en aller , d'aguet je me recule ,  
Pour voir à quelle fin tendoit son préambule ;  
Moi qui , voyant son port si plein de sainteté ,  
Pour mourir , d'aucun mal ne me fusse douté.  
Enfin , me tapissant au recoin d'une porte ,  
J'entendis son propos , qui fut de cette sorte :

Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir !  
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir !  
Qu'eussiez-vous tout le bien dont le ciel vous est  
chiche !

L'ayant je n'en serois plus pauvre, ni plus riche :  
Carn'étant plus du monde, au bien je ne prétends ;  
Ou bien si j'en desire, en l'autre je l'attends ;

D'autre chose ici-bas le bon Dieu je ne prie.  
 A propos, savez-vous ? on dit qu'on vous marie.  
 Je sais bien votre cas : un homme grand, adroit,  
 Riche, et Dieu sait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.  
 Il vous aime si fort ! Aussi pourquoi, ma fille,  
 Ne vous aimerait-il ? Vous êtes si gentille,  
 Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux,  
 Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.  
 Mais tout ne répond pas au trait de ce visage,  
 Plus vermeil qu'une rose, et plus beau qu'un ri-  
 vage.

Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits,  
 Eclater de satin, de perles, de rubis.  
 Le grand regret que j'ai ! non pas, à Dieu ne plaise,  
 Que j'en ai de vous voir belle et bien à votre aise :  
 Mais pour moi je voudrois que vous eussiez au  
 moins

Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins ;  
 Que ceci fût de soie et non pas d'étamine.  
 Ma foi les beaux habits servent bien à la mine.  
 On a beau s'agencer, et faire les doux yeux,  
 Quand on est bien parée, on en est toujours mieux :  
 Mais, sans avoir du bien, que sert la renommée ?  
 C'est une vanité confusément semée  
 Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,  
 Un faux germe, avorté dans notre affection ;  
 Ces vieux contes d'honneur dont on repaît les da-  
 mes

Ne sont que des appâts pour les débiles ames ,  
 Qui, sans choix de raison, ont le cerveau perclus.  
 L'honneur est un vieux saint que l'on ne chomme  
 plus.

Il ne sert plus de rien , sinon d'un peu d'excuse ,  
 Et de sot entretien pour ceux-là qu'on amuse ,  
 Ou d'honnête refus , quand on ne veut aimer.  
 Il est bon en discours pour se faire estimer :  
 Mais au fond c'est abus, sans excepter personne.  
 La sage se sait vendre, où la sotte se donne.

Ma fille, c'est par-là qu'il vous en faut avoir.  
 Nos biens, comme nos maux, sont en notre pou-  
 voir.

Fille qui sait son monde a saison opportune.

Chacun est artisan de sa bonne fortune.

Le malheur, par conduite, au bonheur cédera.

Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.

Combien, pour avoir mis leur honneur en seques-  
 tre,

Ont-elles en velours échangé leur Limestone,

Et dans les plus hauts rangs élevé leurs maris !

Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris ;

Et la veuve, aussi bien comme la mariée :

Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point priée.

Toutes, au fait d'amour, se chaussent en un point :

Jeanne que vous voyez, dont on ne parle point,

Qui fait si doucement la simple et la discrète,

Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrète;

Elle a plus de respect, non moins de passion,  
Et cache ses amours sous sa discrétion.

Moi-même, croiriez-vous, pour être plus âgée,  
Que ma part, comme on dit, en fût déjà mangée ?  
Non, ma foi; je me sens et dedans et dehors,  
Et mon bas peut encore user deux ou trois corps.  
Mais chaque âge a son temps. Selon le drap la robe.  
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le dérobe.  
Étant jeune, j'ai su bien user des plaisirs :  
Ores j'ai d'autres soins en semblables desirs.  
Je veux passer mon temps et couvrir le mystère.  
On trouve bien la cour dedans un monastère ;  
Et, après maint essai, enfin j'ai reconnu  
Qu'un homme comme un autre est un moine tout  
nu.

Puis outre le saint vœu, qui sert de couverture,  
Ils sont trop obligés au secret de nature,  
Et savent, plus discrets, apporter en aimant,  
Avecque moins d'éclat, plus de contentement.  
C'est pourquoi, déguisant les bouillons de mon  
ame,  
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,  
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.  
Le péché que l'on cache est demi-pardonné.  
La faute seulement ne gît en la défense.  
Le scandale, l'opprobre, est cause de l'offense.  
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.  
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.

Puis la bonté du ciel nos offenses surpasse.

Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grace.

Il donne quelque chose à notre passion ;

Et qui, jeune, n'a pas grande dévotion,

Il faut que, pour le monde, à la feindre il s'exerce.

C'est entre les dévots un étrange commerce,

Un trafic par lequel, au joli temps qui court,

Toute affaire fâcheuse est facile à la cour.

Je sais bien que votre âge, encore jeune et tendre,

Ne peut, ainsi que moi, ces mystères comprendre :

Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voi,

Etre riche, contenté, avoir fort bien de quoi ;

Et, pompeuse en habits, fine, accorte et rusée,

Reluire de bijoux, ainsi qu'une épousée.

Il faut faire vertu de la nécessité.

Qui sait vivre ici-bas n'a jamais pauvreté.

Puisqu'elle vous défend des dorures l'usage,

Il faut que les brillants soient en votre visage ;

Que votre bonne grace en acquière pour vous.

Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux.

S'enrichir de bonne heure est une grand sagesse.

Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,

A qui ne reste rien, avec la pauvreté,

Qu'un regret épineux d'avoir jadis été.

Où, lorsqu'on a du bien, il n'est si décrépité,

Qui ne trouve, en donnant, couvercle à sa mar-

mite.

Non, non, faites l'amour, et vendez aux amants

Vos accueils, vos baisers et vos embrassements.  
 C'est gloire, et non pas honte, en cette douce peine,  
 Des acquets de son lit accroître son domaine.  
 Vendez ces doux regards, ces attraits, ces appas :  
 Vous-même vendez-vous, mais ne vous livrez pas.  
 Conservez-vous l'esprit ; gardez votre franchise ;  
 Prenez tout, s'il se peut ; ne soyez jamais prise.  
 Celle qui par amour s'engage en ces malheurs ,  
 Pour un petit plaisir, a cent mille douleurs.  
 Puis un homme au déduit ne vous peut satisfaire ;  
 Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,  
 Il faut tondre sur tout, et changer à l'instant.  
 L'envie en est bien moindre, et le gain plus com-  
 ptant.

Sur-tout soyez de vous la maîtresse et la dame.  
 Faites, s'il est possible, un miroir de votre ame,  
 Qui reçoit tous objets, et tout content les perd ;  
 Fuyez ce qui vous nuit, aimez ce qui vous sert.  
 Faites profit de tout, et même de vos pertes.  
 A prendre sagement ayez les mains ouvertes ;  
 Ne faites, s'il se peut, jamais présent ni don ,  
 Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon.  
 Parfois on peut donner pour les gaulards attraire.  
 A ces petits présents je ne suis pas contraire ,  
 Pourvu que ce ne soit que pour les amorcer.  
 Les fines, en donnant, se doivent efforcer  
 A faire que l'esprit, et que la gentillesse  
 Fasse estimer les dons, et non pas la richesse.



Pour vous, estimez plus qui plus vous donnera.  
 Vous gouvernant ainsi, Dieu vous assistera.  
 Au reste, n'épargnez ni Gaultier, ni Garguille.  
 Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'étrille.  
 Il n'est que d'en avoir : le bien est toujours bien.  
 Et ne vous doit chaloir ni de qui, ni combien :  
 Prenez à toutes mains, ma fille, et vous souviene  
 Que le gain a bon goût, de quelque endroit qu'il  
 vienne.

Estimez vos amants selon le revenu :  
 Qui donnera le plus, qu'il soit le mieux venu.  
 Laissez la mine à part ; prenez garde à la somme.  
 Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme.  
 Je ne juge, pour moi, les gens sur ce qu'ils sont,  
 Mais selon le profit et le bien qu'ils me font.  
 Quand l'argent est mêlé, l'on ne peut reconnoître  
 Celui du serviteur d'avec celui du maître.  
 L'argent d'un cordon-bleu n'est pas d'autre façon  
 Que celui d'un fripier, ou d'un aide à maçon.  
 Que le plus et le moins y mette différence,  
 Et tienne seulement la partie en souffrance,  
 Que vous rétablirez du jour au lendemain ;  
 Et toujours retenez le bon bout à la main :  
 De crainte que le temps ne détruise l'affaire,  
 Il faut suivre de près le bien que l'on diffère,  
 Et ne le différer qu'en tant que l'on le peut  
 Aisément rétablir aussitôt qu'on le veut.  
 Tous ces beaux suffisants dont la cour est semée

Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumée.  
Ils sont beaux, bien peignés, belle barbe au menton :

Mais quand il faut payer, au diantre le teston ;  
Et faisant des mourants, et de l'âme saisie,  
Ils croient qu'on leur doit pour rien la courtoisie.  
Mais c'est pour leur beau nez. Le puits n'est pas commun :

Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un.

Et ce poète croté (1), avec sa mine austère,  
Vous diriez à le voir que c'est un secrétaire.  
Il va mélancolique, et les yeux abaissés,  
Comme un sire qui plaint ses parents trépassés.  
Mais Dieu sait, c'est un homme aussi bien que les autres.

Jamais on ne lui voit aux mains des patenôtres.  
Il hante en mauvais lieux : gardez-vous de cela ;  
Non, si j'étois de vous, je le planterois-là.  
Et bien, il parle livre ; il a le mot pour rire :  
Mais au reste, après tout, c'est un homme à satire.  
Vous croiriez à le voir qu'il vous dût adorer.  
Gardez, il ne faut rien pour vous déshonorer.  
Ces hommes médisants ont le feu sous la lèvre ;  
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chèvre,  
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons ;  
Puis, ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

---

(1) C'est Regnier lui-même.

Mais non, ma fille, non : qui veut vivre à son aise,  
Il ne faut simplement un ami qui vous plaise,  
Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité.

En amours, autrement, c'est imbécillité.

Qui le fait à crédit n'a pas grande ressource :

On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.

Prenez-moi ces abbés, ces fils de financiers,

Dont, depuis cinquante ans, les pères usuriers,

Volant à toutes mains, ont mis en leur famille

Plus d'argent que le roi n'en a dans la Bastille.

C'est là que votre main peut faire de beaux coups.

Je sais de ces gens-là qui languissent pour vous :

Car étant ainsi jeune, en vos beautés parfaites,

Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous  
faites ;

Et les traits de vos yeux haut et bas élançés,

Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.

Tel s'en vient plaindre à moi, qui n'ose le vous  
dire :

Et tel vous rit de jour, qui toute nuit soupire,

Et se plaint de son mal, d'autant plus véhément,

Que vos yeux sans dessein le font innocemment.

En amour l'innocence est un savant mystère,

Pourvu que ce ne soit une innocence austère,

Mais qui sache, par art, donnant vie et trépas,

Feindre avecque douceur qu'elle ne le sait pas.

Il faut aider ainsi la beauté naturelle.

L'innocence autrement est vertu criminelle,

Avec elle il nous faut et blesser et guérir.  
Et parmi les plaisirs faire vivre et mourir.  
Formez-vous des desseins dignes de vos mérites.  
Toutes basses amours sont pour vous trop petites.  
Ayez dessein aux dieux : pour de moindres beautés,

Ils ont laissé jadis les cieux déshabités.

Durant tous ces discours , Dieu sait l'impaticence !

Mais comme elle a toujours l'œil à la défiance ,  
Tournant deçà delà vers la porte où j'étois ,  
Elle vit en sursaut comme je l'écoutois.  
Elle trousse bagage ; et faisant la gentille :  
Je vous verrai demain ; adieu, bon soir, ma fille.  
Ha ! vieille, dis-je lors, qu'en mon cœur je maudis,  
Est-ce là le chemin pour gagner paradis ?  
Dieu te doit pour guerdon de tes œuvres si saintes,  
Que soient avant ta mort tes prunelles éteintes ;  
Ta maison découverte, et sans feu tout l'hiver,  
Avecque tes voisins jour et nuit estriver ;  
Et traîner, sans confort, triste et désespérée,  
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée !

---

## SATIRE XIV (1).

LA FOLIE EST GÉNÉRALE.

J'AI pris cent et cent fois la lanterne en la main,  
 Cherchant en plein midi, parmi le genre humain,  
 Un homme qui fût homme et de fait et de mine,  
 Et qui pût des vertus passer par l'étamine.  
 Il n'est coin et recoin que je n'aye tenté,  
 Depuis que la nature ici-bas m'a planté:  
 Mais tant plus je me lime, et plus je me rabote,  
 Je crois qu'à mon avis tout le monde radote,  
 Qu'il a la tête vide et c'en dessus dessous,  
 Ou qu'il faut qu'au rebours je sois l'un des plus  
 fous;

C'est de notre folie un plaisant stratagème,  
 Se flattant, de juger les autres par soi-même.  
 Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau  
 Voyent aller la terre, et non pas leur vaisseau.  
 Peut-être, ainsi trompé, que fausement je juge.  
 Toutefois, si les fous ont leur sens pour refuge,  
 Je ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autrui:  
 Puis j'en sais pour le moins autant ou plus que lui.  
 Or ce n'est point pour être élevé de fortune:

---

(1) Cette satire paroît être adressée au duc de Sully.

Aux sages, comme aux fous, c'est chose assez com-  
mune ;

Elle avance un chacun sans raison et sans choix ;  
Les fous sont aux échecs les plus proches des rois.

Aussi mon jugement sur cela ne se fonde ;

Au compas des grandeurs je ne juge le monde :  
L'éclat de ces clinquants ne m'éblouit les yeux.

Pour être dans le ciel je n'estime les dieux ,  
Mais pour s'y maintenir, et gouverner de sorte

Que ce tout en devoir réglément se comporte ,

Et que leur providence également conduit

Tout ce que le soleil en la terre produit.

Des hommes, tout ainsi, je ne puis reconnoître

Les grands , mais bien ceux-là qui méritent de  
l'être ,

Et de qui le mérite , indomptable en vertu ,

Force les accidents , et n'est point abattu.

Non plus que des farceurs je n'en puis faire  
compte ;

Ainsi que l'un descend on voit que l'autre monte,

Selon ou plus ou moins que dure le rôlet ;

Et l'habit fait, sans plus, le maître ou le valet.

De même est de ces gens dont la grandeur se joue :

Aujourd'hui gros, enflés, sur le haut de la roue,

Ils font un personnage ; et demain renversés ,

Chacun les met au rang des péchés effacés.

La Fortune est bizarre, à traiter indocile,

Sans arrêt, inconstante, et d'humeur difficile ;



Avec discrétion il la faut caresser :

L'un la perd bien souvent pour la trop embrasser,  
Ou pour s'y fier trop; l'autre par insolence,  
Ou pour avoir trop peu ou trop de violence,  
Ou pour se la promettre, ou se la dénier :  
Enfin c'est un caprice étrange à manier.

Son amour est fragile, et se rompt comme un verre,  
Et fait aux plus matois donner du nez en terre.

Pour moi, je n'ai point vu, parmi tant d'avancés,  
Soit de ces temps-ici, soit des siècles passés,  
Homme que la fortune ait tâché d'introduire,  
Qui durant le bon vent ait su se bien conduire.

Or d'être cinquante ans aux honneurs élevé,  
Des grands et des petits dignement approuvé,  
Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle,  
Je n'ai point vu de sots avoir fait ce miracle.

Aussi, pour discerner le bien d'avec le mal,  
Voir tout, connoître tout, d'un œil toujours égal,  
Manier dextrement les desseins de nos princes,  
Répondre à tant de gens de diverses provinces,  
Etre des étrangers pour oracle tenu,

Prévoir tout accident avant qu'être advenu,  
Détourner par prudence une mauvaise affaire,  
Ce n'est pas chose aisée, ou trop facile à faire.

Voilà comme on conserve avecque jugement  
Ce qu'un autre dissipe et perd imprudemment.

Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,  
Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.

Nous sommes du bonheur de nous-même artisans,  
 Et fabriquons nos jours ou fâcheux, ou plaisants.  
 La fortune est à nous, et n'est mauvaise, ou bonne,  
 Que selon qu'on la forme, ou bien qu'on se la  
 donne.

A ce point le Malheur, ami, comme ennemi,  
 Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,  
 En risque d'y tomber, à son aide s'avance,  
 En lui parlant ainsi le réveille et le tance:  
 Sus, badin, levez-vous; si vous tombiez dedans,  
 De douleur vos parents, comme vous imprudents,  
 Croyant en leur esprit que de tout je dispose,  
 Diroient en me blâmant que j'en serois la cause.

Ainsi nous séduisant d'une fausse couleur,  
 Souvent nous imputons nos fautes au malheur,  
 Qui n'en peut mais: mais quoi! l'on le prend à  
 partie,  
 Et chacun de son tort cherche la garantie;  
 Et nous pensons bien fins, soit véritable, ou faux,  
 Quand nous pouvons couvrir d'excuses nos dé-  
 fauts.

Mais ainsi qu'aux petits, aux plus grands person-  
 nages,  
 Sondez tout jusqu'au fond: les fous ne sont pas  
 sages.

Or, c'est un grand chemin jadis assez frayé,  
 Qui des rimeurs françois ne fut onc essayé:  
 Suivant les pas d'Horace entrant en la carrière,

Je trouve des humeurs de diverse manière,  
 Qui me pourroient donner sujet de me moquer ;  
 Mais qu'est-il de besoin de les aller choquer ?  
 Chacun, ainsi que moi, sa raison fortifie,  
 Et se forme à son goût une philosophie :  
 Ils ont droit en leur cause ; et de la contester,  
 Je ne suis chicaneur, et n'aime à disputer.

Gallet (1) a sa raison ; et qui croira son dire,  
 Le hasard pour le moins lui promet un empire :  
 Toutefois, au contraire, étant léger et net,  
 N'ayant que l'espérance, et trois dez au cornet,  
 Comme sur un bon fonds de rente et de recettes,  
 Dessus sept, ou quatorze, il assigne ses dettes (2),  
 Et trouve sur cela qui lui fournit de quoi.  
 Ils ont une raison qui n'est raison pour moi,  
 Que je ne puis comprendre, et qui bien l'examine,  
 Est-ce vice ou vertu qui leur fureur domine ?  
 L'un, alléché d'espérance de gagner vingt pour cent,  
 Ferme l'œil à sa perte, et librement consent  
 Que l'autre le dépouille, et ses meubles engage,  
 Même, s'il est besoin, baille son héritage.  
 Or le plus sot d'entre eux, je m'en rapporte à lui,  
 Pour l'un il perd son bien, l'autre celui d'autrui.  
 Pourtant c'est un trafic qui suit toujours sa route,

(1) Fameux joueur de dés du temps de Regnier.

(2) Boileau a dit aussi, satire IV :

Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept.

Où, bien moins qu'à la place, on a fait banque-  
route,

Et qui dans le brelan se maintient bravement,  
N'en déplaît aux arrêts de notre parlement.  
Pensez-vous, sans avoir ses raisons toutes prêtes,  
Que le sieur de Provins persiste en ses requêtes,  
Et qu'il ait, sans espoir d'être mieux à la cour,  
A son long balandran changé son manteau court,  
Bien que, depuis vingt ans, sa grimace importune  
Ait à sa défaveur obstiné la fortune ?

Il n'est pas le Cousin (1), qui n'ait quelque raison.  
De peur de réparer, il laisse sa maison ;  
Que son lit ne défonce, il dort dessus la dure ;  
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couver-  
ture :

Il ne craint ni les dents, ni les défluxions,  
Et son corps a, tout sain, libres ses fonctions.  
En tout indifférent, tout est à son usage.  
On dira qu'il est fou ; je crois qu'il n'est pas sage ;  
Que Diogène aussi fût un fou de tout point,  
C'est ce que le Cousin, comme moi, ne croit point.

Or, suivant ma raison et mon intelligence,  
Mettant tout en avant, et soin, et diligence,  
Et criblant mes raisons pour en faire un bon choix,  
Vous êtes à mon gré l'homme que je cherchois.

(1) Espèce de fou, ainsi nommé parce qu'il disoit de  
Henri IV, *le roi mon cousin*.

Un chacun en son sens selon son choix abonde.  
Or, m'ayant mis en goût des hommes et du monde,  
Réduisant brusquement le tout en son entier,  
Encor faut-il finir par un tour du métier.

On dit que Jupiter, roi des dieux et des hommes,  
Se promenant un jour en la terre où nous sommes,  
Reçut en amitié deux hommes apparents,  
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs diffé-  
rents :

L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.  
Il les élève au ciel; et d'abord leur étale,  
Parmi les bons propos, les graces et les ris,  
Tout ce que la faveur départ aux favoris:  
Ils mangeoient à sa table, avaloient l'ambroisie,  
Et des plaisirs du ciel souloient leur fantaisie;  
Ils étoient comme chefs de son conseil privé;  
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'eussent approuvé.  
Minos eut bon esprit, prudent, accort et sage,  
Et sut, jusqu'à la fin, jouer son personnage:  
L'autre fut un langard, révélant les secrets  
Du ciel et de son maître aux hommes indiscrets.  
L'un, avecque prudence, au ciel s'impatronise;  
Et l'autre en fut chassé comme un péteux d'église.

---

## SÂTIRE XV.

LE POÈTE MALGRÉ SOI.

OUI, j'écris rarement, et me plais de le faire :  
Non pas que la paresse en moi soit ordinaire ;  
Mais sitôt que je prends la plume à ce dessein ,  
Je crois prendre en galère une rame en la main ;  
Je sens, au second vers que la muse me dicte,  
Que contre sa fureur ma raison se dépîte.  
Or, si parfois j'écris, suivant mon ascendant,  
Je vous jure, encore est-ce à mon corps défendant.  
L'astre qui de naissance à la muse me lie  
Me fait rompre la tête après cette folie ;  
Et qui pis est, ce mal, qui m'afflige au mourir,  
S'obstine aux récipés, et ne se veut guérir :  
Plus on drogue ce mal, et tant plus il s'empire ;  
Il n'est point d'ellébore assez en Anticyre,  
Revêche à mes raisons, il se rend plus mutin,  
Et ma philosophie y perd tout son latin.  
Encor si le transport dont mon ame est saisie  
Avoit quelque respect durant ma frénésie,  
Qu'il se réglât selon les lieux moins importants,  
Ou qu'il fît choix des jours, des hommes, ou du  
temps,  
Et quelorsque l'hiver me renferme en la chambre,



Aux jours les plus glacés de l'engourdi novembre,  
 Apollon m'obsédât ; j'aurois, en mon malheur,  
 Quelque contentement à flatter ma douleur.

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,  
 Que Zéphyre en ses rêts surprend Flore la belle,  
 Que dans l'air les oiseaux, les poissons en la mer,  
 Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer ;  
 Ou bien lorsque Cérès de froment se couronne,  
 Ou que Bacchus soupire, amoureux de Pomone ;  
 Ou lorsque le safran, la dernière des fleurs,  
 Dore le Scorpion de ses belles couleurs (1) ;  
 C'est alors que la verve insolemment m'outrage,  
 Que la raison forcée obéit à la rage,  
 Et que, sans nul respect des hommes, ou du lieu,  
 Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu :  
 Comme en ces derniers jours, les plus beaux de  
 l'année,

Que Cybèle est par-tout de fruits environnée ;  
 Que le paysan recueille, emplissant à milliers  
 Greniers, granges, chartis, et caves et celliers ;  
 Et que Junon, riant d'une douce influence,  
 Rend son œil favorable aux champs qu'on ense-  
 mence ;

Que je me resoudois, loin du bruit de Paris,  
 Et du soin de la cour, ou de ses favoris,

---

(1) Le safran ne fleurit qu'au mois d'octobre, époque où le soleil entre dans le signe du scorpion.

M'égayer au repos que la campagne donne ;  
 Et sans parler curé, doyen, chantre, ou Sorbonne,  
 D'un bon mot faire rire, en si belle saison,  
 Vous, vos chiens et vos chats, et toute la maison.  
 Et là, dedans ces champs que la rivière d'Oise  
 Sur des arènes d'or en ses bords se dégoise  
 (Séjour jadis si doux à ce roi qui deux fois  
 Donna Sidon en proie à ses peuples françois),  
 Faire maints soubre-sauts, libre de corps et d'ame ;  
 Et, froid aux appétits d'une amoureuse flamme,  
 Etre vide d'amour comme d'ambition,  
 Des galands de ce temps horrible passion.

Mais à d'autres revers ma fortune est tournée :  
 Dès le jour que Phœbus nous montre la journée,  
 Comme un hibou qui fuit la lumière et le jour,  
 Je me lève, et m'en vais dans le plus creux séjour  
 Que Royaumont (1) recèle en ses forêts secrettes,  
 Des renards et des loups les ombreuses retraites ;  
 Et là, malgré mes dents, rongéant et ravassant,  
 Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,  
 Je fais des vers, qu'encor qu'Apollon les avoue,  
 Dedans la cour peut-être on leur fera la moue ;  
 Ou s'ils sont, à leur gré, bien faits et bien polis,  
 J'aurai pour récompense : Ils sont vraiment jolis.  
 Mais moi, qui ne me règle aux jugements des  
 hommes,

---

(1) Abbaye fondée par saint Louis, vers l'an 1230.  
 C'est dans cette église que Regnier a été enseveli.

Quidedans et dehors connois ce que nous sommes,  
Comme le plus souvent ceux qui savent le moins  
Sont témérairement et juges et témoins,  
Pour blâme, ou pour louange, ou pour froide  
parole,

Je ne fais de léger banqueroute à l'école  
Dubonhomme Empedocle, où son discours m'apprend

Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable et de  
grand,

Que l'esprit dédaignant une chose bien grande,  
Et qui, roi de soi-même, à soi-même commande.

Pour ceux qui n'ont l'esprit si fort, ni si trempé,  
Afin de n'être point de soi-même trompé,

Chacun se doit connoître; et, par un exercice,  
Cultivant sa vertu, déraciner son vice;

Et, censeur de soi-même, avec soin corriger  
Le mal qui croît en nous, et non le négliger.

Ils devoient a propos tâcher d'ouvrir la bouche,  
Mettant leur jugement sous la pierre de touche,

S'étudier de n'être en leurs discours tranchants,  
Par eux-mêmes jugés ignares ou méchants,

Et ne mettre sans choix, en égale balance,  
Le vice, la vertu, le crime, l'insolence.

Qui me blâme aujourd'hui, demain il me louera,  
Et peut-être aussitôt il se désavouera.

La louange est à prix, le hasard la débite,  
Et le vice souvent vaut mieux que le mérite:

Pour moi, je ne fais cas ni ne me puis vanter  
 Ni d'un mal ni d'un bien que l'on me peut ôter.  
 Avec proportion se départ la louange ;  
 Autrement c'est pour moi du baragouin étrange.  
 Le vrai me fait dans moi reconnoître le faux ,  
 Au poids de la vertu je juge les défauts.  
 J'assigne l'envieux cent ans après la vie ,  
 Où l'on dit qu'en amour se convertit l'envie.  
 Le juge sans reproche est la postérité.  
 Le temps qui tout découvre en fait la vérité,  
 Puis la montre à nos yeux ; ainsi dehors la terre  
 Il tire les trésors , et puis les y resserre.

Donc moi, qui ne m'amuse à ce qu'on dit ici,  
 Je n'ai de leurs discours ni plaisir, ni souci ;  
 Et ne m'émeus non plus , quand leur discours  
 fourvoie ,  
 Que d'un conte d'Urgande (1) , et de ma mère  
 l'Oie.

Mais puisque tout le monde est aveugle en son  
 fait ,

Et que dessous la lune il n'est rien de parfait ,  
 Sans plus se contrôler, quant à moi je conseille  
 Qu'un chacun doucement s'excuse à la pareille.  
 Laissons ce qu'en rêvant ces vieux fous ont écrit ;  
 Tant de philosophie embarrasse l'esprit.  
 Qui se contraint au monde, il ne vit qu'en torture.  
 Nous ne pouvons faillir suivant notre nature.

---

(1) Fameuse magicienne du roman d'Amadis.

Je t'excuse, Pierrot; de même excuse-moi ;  
 Ton vice est de n'avoir ni dieu, ni foi, ni loi :  
 Tu couvres tes plaisirs avec l'hypocrisie.  
 Chupin se taisant veut couvrir sa jalousie ;  
 Rison accroît son bien d'usure et d'intérêts ;  
 Selon ou plus ou moins Jean donne ses arrêts ,  
 Et comme au plus offrant débite la justice.  
 Ainsi, sans rien laisser, un chacun a son vice.  
 Le mien est d'être libre, et ne rien admirer,  
 Tirer le bien du mal, lorsqu'il s'en peut tirer ;  
 Sinon adoucir tout par une indifférence ,  
 Et vaincre le malheur avec la patience ;  
 Estimer peu de gens , suivre mon vercoquin ,  
 Et mettre à même taux le noble et le coquin.

D'autre part, je ne puis voir un mal sans m'en  
 plaindre ;

Quelque part que ce soit je ne me puis contrain-  
 dre.

Voyant un chicaneur riche d'avoir vendu  
 Son devoir à celui qui dût être pendu ;  
 Un avocat instruire en l'une et l'autre cause ;  
 Un Lopet qui partis dessus partis propose ;  
 Un médecin remplir les limbes d'avortons ;  
 Un banquier qui fait Rome ici pour six testons ;  
 Un prélat , enrichi d'intérêt et d'usure ;  
 Plaindre son bois saisi pour n'être de mesure (1) ;

---

(1) La mesure du bois qui se vend à Paris a été réglée



Un Jean, abandonnant femme, filles et sœurs,  
 Payer mêmes en chair jusques aux rôtissens ;  
 Rousset faire le prince, et tant d'autre mystère :  
 Mon vice est, mon ami, de ne m'en pouvoir taire.

Or, des vices où sont les hommes attachés,  
 Comme les petits maux font les petits péchés,  
 Ainsi les moins mauvais sont ceux dont tu retires  
 Du bien, comme il advient le plus souvent des  
 pires,

Au moins estimés tels ; c'est pourquoi, sans errer,  
 Au sage bien souvent on les peut désirer,  
 Comme aux prédicateurs l'audace à reprendre le  
 vice,

La folie aux enfants, aux juges l'injustice.

Viens donc ; et regardant ceux qui faillent le  
 moins,

Sans aller rechercher ni preuve ni témoins,  
 Informons de nos faits, sans haine et sans envie,  
 Et jusqu'au fond du sac épluchons notre vie.

De tous ces vices-là, dont ton cœur entaché  
 S'est vu par mes écrits si librement touché,  
 Tu n'en peux retirer que honte et que dommage.  
 En vendant la justice, au ciel tu fais outrage,  
 Le pauvre tu détruis, la veuve et l'orphelin,  
 Et ruines chacun avec ton patelin.

particulièrement par une ordonnance de Charles VI, du  
 19 septembre 1439.



Ainsi conséquemment de tout dont je t'offense,  
Et dont je ne m'attends d'en faire pénitence :  
Car parlant librement , je prétends t'obliger  
A purger tes défauts , tes vices corriger.  
Si tu le fais , enfin , en ce cas je mérite ,  
Puisqu'en quelque façon mon vice te profite.

---

## SATIRE XVI.

NI CRAINTE, NI ESPÉRANCE.

**N'**AVOIR crainte de rien, et ne rien espérer,  
 Ami, c'est ce qui peut les hommes bienheurer.  
 J'aime les gens hardis, dont l'ame non commune,  
 Morguant les accidents, fait tête à la fortune,  
 Et voyant le soleil de flamme reluisant,  
 La nuit au manteau noir les astres conduisant,  
 La lune se masquant de formes différentes,  
 Faire naître les mois dans ses courses errantes,  
 Et les cieux se mouvoir par ressorts discordants,  
 Les uns chauds, tempérés, et les autres ardents;  
 Qui nés'émouvant point, de rien n'ont l'ame at-  
     teinte,  
 Et n'ont, en les voyant, espérance ni crainte.  
 Même, si pêle-mêle avec les éléments  
 Le ciel d'airain tomboit jusques aux fondements,  
 Et que tout se froissât d'une étrange tempête,  
 Les éclats sans frayeur leur frapperoient la tête.  
 Dis-moi, qu'est-ce qu'on doit plus chèrement  
     aimer  
 De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer;  
 Ou ces grands diamants, si brillants à la vue,  
 Dont la France se voit à mon gré trop pourvue;

Ou ces honneurs cuisants que la faveur départ ,  
 Souvent moins par raison que non pas par hasard ;  
 Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abbaye ,  
 Qui font qu'un président dans les procès s'égaye ?  
 De quel œil, trouble, ou clair, dis-moi, les doit-on  
 voir ,

Et de quel appétit au cœur les recevoir ?  
 Je trouve, quant à moi, bien peu de différence  
 Entre la froide peur et la chaude espérance :  
 D'autant que même doute également assaut  
 Notre esprit, qui ne sait au vrai ce qu'il lui faut.  
 Car étant la fortune en ses fins incertaine ,  
 L'accident non prévu nous donne de la peine.  
 Quand le succès du bien au desir n'est égal ,  
 Nous nous sentons troublés du bien comme du  
 mal ;

Et trouvant même effet en un sujet contraire ,  
 Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.

Or donc que gagne-t-on de rire ou de pleurer,  
 Craindre confusément, bien ou mal espérer ;  
 Puisque même le bien, excédant notre attente,  
 Nous saisissant le cœur, nous trouble, et nous  
 tourmente ,

Et nous désobligeant nous même en ce bonheur,  
 La joie et le plaisir nous tient lieu de douleur ?

Selon son rôle, on doit jouer son personnage.  
 Le bon sera méchant, insensé l'homme sage ;  
 Et le prudent sera de raison dévêtu ,

S'il se montre trop chaud à suivre la vertu.

Va donc ; et d'un cœur sain voyant le Pont-à-  
Change ,

Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange ,  
Ces gros lingots d'argent qu'à grands coups de  
marteaux

L'art forme en cent façons de plats et de vaisseaux ;  
Et devant que le jour aux gardes se découvre ,  
Va , d'un pas diligent , à l' Arsenal , au Louvre ;  
Talonne un président , suis-le comme un valet ;  
Même , s'il est besoin , étrille son mulet.

Suis jusques au conseil les maîtres des requêtes ;  
Net' enquiers curieux s'ils sont hommes ou bêtes ,  
Et les distingue bien : les uns ont le pouvoir  
De juger finement un procès sans le voir ;  
Les autres , comme dieux , près le soleil résident ,  
Et , démons de Plutus , aux finances président ;  
Car leurs seules faveurs peuv<sup>e</sup>nt , en moins d'un  
an ,

Te faire devenir Chalange , ou Montauban (1).  
Je veux encore plus ; démembrant ta province ,  
Je veux , de partisan , que tu deviennes prince :  
Tu seras des badauts en passant adoré ,  
Et sera jusqu'au cuir ton carosse doré ;  
Chacun en ta faveur mettra son espérance.  
Mille valets sous toi désoleront la France.

---

(1) Riches partisans.

Tes logis , tapissés en magnifique arroi ,  
D'éclat aveugleront ceux-là même du roi.

Mais si faut-il enfin que tout vienne à son compte,  
Et, soit avec l'honneur, ou soit avec la honte,  
Il faut, perdant le jour, esprit, sens, et vigueur,  
Mourir comme Enguerrand (1), ou comme Jacques Cœur (2);

Et descendre là-bas, où, sans choix de personnes,  
Les écuelles de bois s'égalent aux couronnes.

En courtisant, pourquoi perdrais-je tout mon  
temps ,  
Si de bien et d'honneur mes esprits sont contents ?  
Pourquoi d'ame et de corps faut-il que je me  
peine ,

Et qu'étant hors du sens, aussi-bien que d'haleine,  
Je suive un financier, soir, matin, froid et chaud,  
Si j'ai du bien pour vivre autant comme il m'en  
faut ?

Qui n'a point de procès, au palais n'a que faire.  
Un président pour moi n'est non plus qu'un no-  
taire.

(1) Enguerrand de Marigny, sur-intendant des finances, sous Louis X, fut condamné, en 1315, à être attaché au gibet de Monfaucon, qu'il avoit fait dresser lui-même.

(2) Jacques-Cœur, argentier (ministre des finances) sous Charles VII, fut condamné à l'exil, et dépouillé de ses biens en 1453.

Adorant la vertu , de cœur , d'âme et de foi ,  
Sans la chercher , si loin , chacun l'a dedans soi.

FIN DES SATYRES.



## DISCOURS AU ROI (1).

## ÉPITRE I.

**I**L étoit presque jour , et le ciel souriant  
 Blanchissoit de clarté les peuples d'Orient ;  
 L'Aurore , aux cheveux d'or , au visage de roses ,  
 Déjà , comme à demi , découvroit toutes choses ;  
 Et les oiseaux , perchés en leur feuilleux séjour ,  
 Commençoient , s'éveillant , à se plaindre d'amour :  
 Quand je vis en sursaut une bête effroyable (2) ,  
 Chose étrange à conter , toutefois véritable ,  
 Qui , plus qu'une hydre affreuse à sept gueules  
     meuglant  
 Avoit les dents d'acier , l'œil horrible et sanglant ,  
 Et pressoit à pas torts une nymphe fuyante (3) ,  
 Qui , réduite aux abois , plus morte que vivante ,  
 Haletante de peine , en son dernier recours ,  
 Du grand Mars des François imploroit le secours ,  
 Embrassoit ses genoux , et , l'appelant aux armes ,

(1) Henri IV.

(2) La ligue.

(3) La France.

N'avoit autre discours que celui de ses larmes.  
Cette nymphe étoit d'âge, et ses cheveux mêlés  
Flottoient au gré du vent, sur son dos avalés.  
Sa robe étoit d'azur, où cent fameuses villes  
Elevoient leurs clochers sur des plaines fertiles.  
La mer aux deux côtés cet ouvrage bordoit ;  
L'Alpe de la main gauche en biais s'épandoit  
Du Rhin jusqu'en Provence; et le mont qui partage  
D'avecque l'espagnol le françois héritage ,  
De Leucate à Bayonne en cornes se haussant ,  
Montroit son front pointu de neiges blanchissant.

Le tout étoit formé d'une telle manière  
Que l'art ingénieux excédoit la matière.  
Sa taille étoit auguste , et son chef , couronné ,  
De cent fleurs de lis d'or étoit environné.

Ce grand prince, voyant le souci qui la grève ,  
Touché de piété , la prend et la relève ;  
Et de feux étouffant ce funeste animal ,  
La délivra de peur aussitôt que de mal ;  
Et purgeant le venin dont elle étoit si pleine ,  
Rendit en un instant la nymphe toute saine.  
Ce prince, ainsi qu'un Mars, en armes glorieux ,  
De palmes ombrageoit son chef victorieux ,  
Et sembloit de ses mains au combat animées ,  
Comme foudre, jeter la peur dans les armées.  
Ses exploits achevés en ses armes vivoient :  
Là, les camps de Poitou d'une part s'élevoient,  
Qui, superbes, sembloient s'honorer en la gloire

D'avoir premiers chantés sa première victoire.  
Dieppe, de l'autre part, sur la mer s'allongeoit,  
Où par force il rompoit le camp qui l'assiégeoit ;  
Et poussant plus avant ses troupes épauchées,  
Le matin en chemise il surprit les tranchées.  
Là, Paris délivré de l'espagnole main  
Se déchargeoit le cou de son joug inhumain.  
La campagne d'Ivry sur le flanc ciselée  
Favorisoit son prince au fort de la mêlée ;  
Et de tant de ligueurs par sa dextre vaincus  
Au dieu de la bataille appendoit les écus.  
Plus haut étoit Vendôme, et Chartres, et Pontoise,  
Et l'Espagnol défait à Fontaine-Françoise,  
Où la valeur du foible, emportant le plus fort,  
Fit voir que la vertu ne craint aucun effort.  
Deçà, delà, luttoit mainte troupe rangée,  
Mainte grande cité gémissoit assiégée,  
Où, sitôt que le fer l'en rendoit possesseur,  
Aux rebelles vaincus il usoit de douceur :  
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extrême  
N'a gloire en la fureur qu'à se vaincre soi-même !

Le chêne et le laurier cet ouvrage ombrageoit,  
Où le peuple dévot sous ses lois se rangeoit ;  
Et de vœux et d'encens au ciel faisoit prière  
De conserver son prince en sa vigueur entière.  
Maint puissant ennemi, dompté par sa vertu,  
Languissoit dans les fers sous ses pieds abattu,  
Tout semblable à l'Envie, à qui l'étrange rage

De l'heur de son voisin enfielle le courage ;  
 Hideuse , basanée , et chaude de rancœur ,  
 Qui ronge ses poumons , et se mâche le cœur .

Après quelque prière en son cœur prononcée ,  
 La nymphe , en le quittant , au ciel s'est élancée ;  
 Tandis que la faveur précipitoit son cours ,  
 Véritable prophète , elle fait ce discours :

Peuple , l'objet piteux du reste de la terre ,  
 Indocile à la paix , et trop chaud à la guerre ,  
 Qui , fécond en partis , et léger en desseins ,  
 Dedans ton propre sang souilles tes propres  
 mains ,

Entends ce que je dis , attentif à ma bouche ,  
 Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche .  
 Depuis qu'irrévérent envers les immortels ,  
 Tu taches de mépris l'église et ses autels ;  
 Qu'au lieu de la raison gouverne l'insolence ;  
 Que le droit altéré n'est qu'une violence ;  
 Que par force le foible est foulé du puissant ;  
 Que la ruse ravit le bien à l'innocent ;  
 Et que la vertu sainte , en public méprisée ,  
 Sert aux jeunes de masque , aux plus vieux de risée ,  
 ( Prodiges monstrueux ! ) et , sans respect de foi ,  
 Qu'on s'arme ingratement au mépris de son roi :  
 La Justice et la Paix , tristes et désolées ,  
 D'horreur se retirant , au ciel s'en sont volées :  
 Le Bonheur aussitôt à grands pas les suivit ,  
 Et depuis le Soleil de bon œil ne te vit .

On a vu tant de fois la jeunesse trompée  
De tes enfants passés au tranchant de l'épée ;  
Tes filles sans honneur errer de toutes parts ;  
Ta maison et tes biens saccagés des soldarts ;  
Ta femme insolemment d'entre tes bras ravie ;  
Et le fer tous les jours s'attacher à ta vie.  
Et cependant aveugle en tes propres effets ,  
Tout le mal que tu sens, c'est toi qui te le fais ;  
Tu t'armes à ta perte, et ton audace forge  
L'estoc dont, furieux, tu te coupes la gorge.

Mais quoi! tant de malheurs te suffisent-ils pas?  
Ton prince, comme un dieu, te tirant du trépas,  
Rendit de tes fureurs les tempêtes si calmes,  
Qu'il te fait vivre en paix à l'ombre de ses palmes.  
Astrée en sa faveur demeure en tes cités ;  
D'hommes et de bétail les champs sont habités :  
Le paysan, n'ayant peur des bannières étrangères,  
Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vendanges ;  
Et le berger, guidant son troupeau bien nourri,  
Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henri.  
Et toi seul cependant, oubliant tant de graces,  
Ton aise trahissant, de ses biens tu te lasses.  
Viens, ingrat, réponds-moi, quel bien espères-tu,  
Après avoir ton prince en ses murs combattu ;  
Après avoir trahi, pour de vaines chimères,  
L'honneur de tes aïeux, et la foi de tes pères ;  
Après avoir, cruel, tout respect violé,  
Et mis à l'abandon ton pays désolé ?

Attends-tu que l'Espagne , avec son jeune prin-  
ce (1) ,

Dans son monde nouveau te donne une province,  
Et qu'en ces trahisons , moins sage devenu ,  
Vers toi , par ton exemple , il ne soit retenu ;  
Et qu'ayant démenti ton amour naturelle ,  
A lui , plus qu'à ton prince , il t'estime fidelle ?  
Mais quels exploits si beaux a faits ce jeune roi ,  
Qu'il faille pour son bien que tu fausses ta foi ,  
Trahisses ta patrie , et que , d'injustes armes ,  
Tu la combles de sang , de meurtres et de larmes ?  
Si ton cœur convoiteux est si vif et si chaud ,  
Cours la Flandre , où jamais la guerre ne défaut ;  
Et plus loin , sur les flancs d'Autriche et d'Alle-  
magne ,

De Turcs et de turbans enjonche la campagne ;  
Puis , tout chargé de coups , de vieillesse et de biens ,  
Reviens en ta maison mourir entre les tiens.  
Tes fils se mireront en si belles dépouilles ;  
Les vieilles au foyer , en filant leurs quenouilles ,  
En chanteront le conte ; et , brave en arguments ,  
Quelque autre Jean de Meung en fera des ro-  
mans (2).

---

(1) Philippe III , qui succéda à son père Philippe II ,  
en 1598.

(2) Jean de Meung , dit *Clopinel* , continuateur du  
roman de la Rose , commencé par Guillaume de Lorris.



Ha ! que ces paladins vivants dans mon histoire,  
Non comme toi touchés d'une bâtarde gloire,  
Te furent différents, qui, courageux par-tout,  
Tinrent fidèlement mon enseigne debout ;  
Et qui, se répandant ainsi comme un tonnerre,  
Le fer dedans la main firent trembler la terre,  
Et tant de rois payens sous la croix déconfits  
Asservirent vaincus aux pieds du crucifix,  
Dont les bras retroussés, et la tête penchée,  
De fers honteusement au triomphe attachée,  
Furent de leur valeur témoins si glorieux,  
Que les noms de ces preux en sont écrits aux cieux !

Sitôt que cette nymphe, en son dire enflammée,  
Pour finir son propos eut la bouche fermée,  
Plus haute s'élevant dans le vague des cieux,  
Ainsi comme un éclair disparut à nos yeux ;  
Et se montrant déesse en sa fuite soudaine,  
La place elle laissa de parfum toute pleine,  
Qui, tombant en rosée aux lieux les plus prochains,  
Réconforta le cœur et l'esprit des humains.

Henri, le cher sujet de nos saintes prières,  
Que le ciel réservoir à nos peines dernières,  
Dans le port de la paix, grand prince, puisses-tu,  
Malgré tes ennemis, exercer ta vertu !

Attendant que ton fils, instruit par ta vaillance,  
Dessous tes étendards sortant de son enfance,  
Plus fortuné que toi, mais non pas plus vaillant,

Aille les Ottomans jusqu'au Caire assillant ;  
Et que, semblable à toi , foudroyant les armées ,  
Il cueille avec le fer les palmes idumées.

Puis, tout flambant de gloire en France revenant ,  
Le ciel même là-haut de ses faits s'étonnant ,  
Qu'il épande à tes pieds les dépouilles conquises ,  
Et que de leurs drapeaux il pare nos églises.

Alors rajeunissant , au récit de ses faits ,  
Tes desirs et tes vœux en ses œuvres parfaits ,  
Tu ressentis d'ardeur ta vieillesse échauffée ,  
Voyant tout l'univers nous servir de trophée !

---

---

A M. DE FORQUEVAUS.

ÉPITRE II.

P UISQUE le jugement nous croît par le dommage,  
Il est temps, Forquevaus, que je devienne sage;  
Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir  
Comme, en faisant l'amour, on se doit maintenir.  
Après avoir passé tant et tant de traverses,  
Avoir porté le joug de cent beautés diverses,  
Avoir, en bon soldat, combattu nuit et jour,  
Je dois être routier en la guerre d'amour.

Et, comme un vieux guerrier blanchi dessous les  
armes,

Savoir me retirer des plus chaudes alarmes;  
Détourner la fortune, et, plus fin que vaillant,  
Faire perdre le coup au premier assaillant;  
Et savant devenu par un long exercice,  
Conduire mon bonheur avec de l'artifice,  
Sans courir comme un fou saisi d'aveuglement,  
Que le caprice emporte, et non le jugement.

Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance;  
Et tant plus on s'efforce, et tant moins on avance.  
Il n'est que d'être fin, et de soir, ou de nuit,  
Surprendre, si l'on peut, l'ennemi dans le lit.

Du temps que ma jeunesse, à l'amour trop ar-  
dente,

Rendoit d'affection mon ame violente ,  
 Et que de tous côtés , sans choix ou sans raison ,  
 J'allois comme un limier après la venaison ,  
 Souvent , de trop de cœur , j'ai perdu le courage ;  
 Et , piqué des douceurs d'un amoureux visage ,  
 J'ai si bien combattu , serré flanc contre flanc ,  
 Qu'il ne m'en est resté une goutte de sang.  
 Or sage à mes dépens , j'esquive la bataille ,  
 Sans entrer dans le champ j'attends que l'on m'as-  
 saille ;

Et pour ne perdre point le renom que j'ai eu ,  
 D'un bon mot du vieux temps je couvre tout mon  
 jeu ;

Et , sans être vaillant , je veux que l'on m'estime.  
 Ou si par fois encor j'entre en la vieille escrime ,  
 Je goûte le plaisir sans en être emporté ,  
 Et prends de l'exercice au prix de ma santé.  
 Je résigne aux plus forts ces grands coups de maî-  
 trise :

Accablé sous le faix , je fuis toute entreprise ;  
 Et sans plus m'amuser aux places de renom ,  
 Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon ,  
 J'aime un amour facile , et de peu de défense.  
 Si je vois qu'on me rit , c'est là que je m'avance ,  
 Et ne me veux chaloir du lieu , grand ou petit.  
 La viande ne plaît que selon l'appétit.  
 Aimer en trop haut lieu une dame hautaine ,  
 C'est aimer en souci le travail et la peine ,  
 C'est nourrir son amour de respect et de soin.

Je suis soûl de servir le chapeau dans le poing ;  
Et fuis plus que la mort l'amour d'une grand  
dame.

Toujours comme un forçat, il faut être à la rame.  
Naviguer jour et nuit ; et , sans profit aucun ,  
Porter tout seul le faix de ce plaisir commun.

Cen'est pas, Forquevaus, cela que je demande ;  
Car si j' donne un coup, je veux qu' on me le rende,  
Et que les combattants , à l' égal colletés ,  
Se donnent l' un à l' autre autant de coups fourrés.  
C' est pourquoi je recherche une jeune fillette ,  
Experte dès long-temps à courir l' aiguillette ;  
Qui soit vive et ardente au combat amoureux ,  
Et pour un coup reçu qui vous en rende deux.  
La grandeur en amour est chose insupportable :  
Et qui sert hautement est toujours misérable :  
Il n' est que d' être libre , et en deniers comptants  
Dans le marché d' amour acheter du bon temps ;  
Et pour le prix commun choisir sa marchandise ;  
Ou si l' on n' en veut prendre , au moins on en de-  
vise ;

L' on tâte , l' on manie ; et , sans dire combien ,  
On se peut retirer , l' objet n' en coûte rien.  
Au savoureux trafic de cette mercerie  
J' ai consumé les jours les plus beaux de ma vie.  
C' est pourquoi tout-à-coup je me suis retiré ,  
Voulant dorénavant demeurer assûré ;  
Et , comme un marinier échappé de l' orage ,  
Du havre sûrement contempler le naufrage.

Mais aussi, Forquevaus, comme il est mal-aisé  
 Que notre esprit ne soit quelquefois abusé  
 Des appas enchanteurs de cet enfant volage,  
 Il faut un peut baisser le cou sous le servage,  
 Et donner quelque place aux plaisirs savoureux :  
 Car c'est honte de vivre et de n'être amoureux.  
 Mais il faut, en aimant, s'aider de la finesse,  
 Et savoir rechercher une simple maîtresse,  
 Qui, sans vous asservir, vous laisse en liberté,  
 Et joigne le plaisir avec la sûreté ;  
 Qui ne sache que c'est que d'être courtisée ;  
 Qui n'ait de mainte amour la poitrine embrasée ;  
 Qui soit douce et nicette ; et qui ne sache pas,  
 Apprentive au métier, que valent les appas.  
 Que son œil et cœur parlent de même sorte ;  
 Qu'aucune affection hors de soi ne l'emporte ;  
 Bref, qui soit tout à nous, tant que la passion  
 Entretiendra nos sens en cette affection.  
 Si parfois son esprit, ou le nôtre, se lasse,  
 Pour moi, je suis d'avis que l'on change de place.  
 C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux,  
 Et qui jusqu'au tombeau le fait être amoureux.  
 Nature se maintient pour être variable,  
 Et pour changer souvent son état est durable :  
 Aussi l'affection dure éternellement,  
 Pourvu, sans se lasser, qu'on change à tout mo-  
 ment.  
 De la fin d'une amour l'autre naît plus parfaite,  
 Comme on voit un grand feu naître d'une bluette.



## ÉPITRE III.

**P**ERCLUS d'une jambe et des bras ,  
Tout de mon long entre deux draps ,  
Il ne me reste que la langue  
Pour vous faire cette harangue.  
Vous savez que j'ai pension ,  
Et que l'on a prétention ,  
Soit par sottise , ou par malice ,  
Embarrassant le bénéfice ,  
Me rendre en me torchant le bec ,  
Le ventre creux comme un rebec.  
On m'en baille en discours de belles ;  
Mais de l'argent point de nouvelles.  
Encore , au lieu de payement ,  
On parle d'un retranchement ,  
Me faisant au nez grise mine :  
Que l'abbaye est en ruine ,  
Et ne vaut pas , beaucoup s'en faut ,  
Les deux mille francs qu'il me faut.  
Si bien que je juge , à son dire ,  
Malgré le feu roi notre sire ,  
Qu'il desireroit volontiers  
Lâchement me réduire au tiers.  
Je l'asse à part ce fâcheux conte :

Au printemps que la bile monte  
Par les veines dans le cerveau ,  
Et que l'on sent au renouveau  
Son esprit fécond en sornettes ,  
Il fait mauvais se prendre aux poètes.  
Toutefois je suis de ces gens  
De toutes choses négligents ,  
Qui , vivant au jour la journée ,  
Ne contrôlent leur destinée ,  
Oubliant pour se mettre en paix ,  
Les injures et les bienfaits ,  
Et s'arment de philosophie.  
Il est pourtant fort qui s'y fie.  
J'écris , je lis , je mange et boi ,  
Plus heuseux cent fois que le roi  
( Je ne dis pas le roi de France ) ,  
Si je n'étois court de finance.

---

---

## POÉSIES DIVERSES.

---

### ÉLÉGIE ZÉLOTYPIQUE (1).

**B**IEN que je sache au vrai tes façons et tes ruses,  
J'ai tant et si long-temps excusé tes excuses ;  
Moi-même je me suis mille fois démenti ,  
Estimant que ton cœur, par douceur diverti ,  
Tiendrait ses lâchetés à quelque conscience :  
Mais enfin ton humeur force ma patience.  
J'accuse ma foiblesse ; et , sage à mes dépens ,  
Si je t'aimai jadis , ores je m'en repens ;  
Et brisant tous ces nœuds dont j'ai tant fait de  
    compte ,  
Ce qui me fut honneur m'est ores une honte.  
Pensant m'ôter l'esprit, l'esprit tu m'as rendu ;  
J'ai regagné sur moi ce que j'avois perdu.  
Je tire un double gain d'un si petit dommage ;  
Si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.  
Toutefois le bonheur doit nous rendre contents ;

---

(1) Cette élégie et la suivante sont imitées d'Ovide ,  
Am. 1. III , Eleg. 2 et 3. Elles contiennent les plaintes  
et les reproches d'un amant jaloux ; c'est ce que signifie  
*zélotypique*.

Et pourvu qu'il nous vienne, il vient toujours à  
temps.

J'ai donc lu d'autre main ses lettres contrefaites!  
J'ai donc su ses façons, reconnu ses défaites,  
Et comment elle endort de douceur sa maison,  
Et trouve à s'excuser quelque fausse raison!  
Un procès, un accord, quelque achat, quelques  
ventes,

Visites de cousins, de frères et de tantes;  
Pendant qu'en autre lieu, sans femmes et sans  
bruit,

Sous prétexte d'affaire elle passe la nuit.  
Et cependant, aveugle en ma peine enflammée,  
Ayant su tout ceci, je l'ai toujours aimée.  
Pauvre sot que se suis! Ne devois-je à l'instant  
Laisser là cette ingrante, et son cœur inconstant?

Encor seroit-ce peu, si, d'amour emportée,  
Je n'avois à son teint et sa mine affectée  
Lu de sa passion les signes évidents  
Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardents.  
Mais qu'est-il de besoin d'en dire davantage?  
Irai-je rafraîchir sa honte et mon dommage?  
A quoi de ses discours dirai-je le défaut;  
Comme, pour me piper, elle parle un peu haut;  
Et comme bassement, à secrettes volées,  
Elle ouvre de son cœur les flammes recélées;  
Puis sa voix rehaussant en quelques mots joyeux,  
Elle pense charmer les jaloux curieux;

Fait un conte du roi , de la reine , et du Louvre ,  
Quand , malgré que j'en aie , amour me le dé-  
couvre ,

Me déchiffre aussitôt son discours indiscret  
( Hélas ! rien aux jaloux ne peut être secret ) ;

Me fait voir de ses traits l'amoureux artifice ,  
Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa  
malice ;

Ces heurtements de pied en feignant de s'asseoir ;  
Faire sentir ses gants , ses cheveux , son mouchoir ;  
Ces rencontres de mains , et mille autres caresses  
Qu'usent à leurs amants les plus douces maî-  
tresses ,

Que je tais par honneur , craignant qu'avec le sien ,  
En un discours plus grand , j'engageasse le mien ?

Cherche donc quelque sot au tourment insen-  
sible ,

Qui souffre ce qu'il m'est de souffrir impossible ;  
Car pour moi j'en suis las , ingrate , et je ne puis  
Durer plus longuement en la peine où je suis .

Vous autres que j'emploie à l'épier sans cesse ,  
Au logis , en visite , au sermon , à la messe ,  
Connoissant que je suis amoureux et jaloux ,  
Pour flatter ma douleur , que ne me mentez-vous ?  
Ha ! pourquoi m'êtes-vous à mon dam si fidèles ?  
Le porteur est fâcheux de fâcheuses nouvelles .  
Déférez à l'ardeur de mon mal furieux ;  
Feignez de n'en rien voir , et vous fermez les yeux .

Si dans quelque maison sans femme elle s'arrête ;  
 S'on lui fait au palais quelque signe de tête ,  
 S'elle rit à quelqu'un , s'elle appelle un valet ,  
 S'elle baille en cachette ou reçoit un poulet ,  
 Si dans quelque recoin quelque vieille inconnue ,  
 Marmotant un Pater , lui parle et la salue ;  
 Déguisez-en le fait ; parlez-m'en autrement ,  
 Trompant ma jalousie et votre jugement.  
 Dites-moi qu'elle est chaste , et qu'elle en a la  
 gloire ;

Car, bien qu'il ne soit vrai , si ne le puis-je croire.  
 Surmontons par mépris ce desir indiscret :  
 Au moins , s'il ne se peut , l'aimerai-je à regret.  
 Le bœuf n'aime le joug que toutefois il traîne.  
 Et mêlant sagement mon amour à la haine ,  
 Donnons-lui ce que peut ou que doit recevoir  
 Son mérite , égalé justement au devoir.

C'en est fait pour jamais la chance en est jetée.  
 D'un feu si violent mon ame est agitée ,  
 Qu'il faut bon-gré, mal-gré, laisser faire au destin.  
 Heureux si par la mort j'en puis être à la fin ,  
 Et si je puis , mourant en cette frénésie ,  
 Voir mourir mon amour avec ma jalousie !

Mais , dieu ! que me sert-il de pleurs me con-  
 sommer ,  
 Si la rigueur du ciel me contraint de l'aimer ?  
 Où le ciel nous incline à quoi sert la menace ?  
 Sa beauté me rappelle où son défaut me chasse :



Aimant et dédaignant , par contraires efforts ,  
Les façons de l'esprit et les beautés du corps.  
Ainsi je ne puis vivre avec elle , et sans elle.  
Ha dieu ! que fusses-tu ou plus chaste , ou moins  
belle !

Ou pusses-tu connoître et voir , par mon trépas ,  
Qu'avecque ta beauté mon humeur ne sied pas !  
Mais si ta passion est si forte et si vive ,  
Que des plaisirs des sens ta raison soit captive ,  
Que ton esprit blessé ne soit maître de soi ,  
Je n'entends en cela te prescrire une loi ;  
Te pardonnant par moi cette fureur extrême ,  
Ainsi comme par toi je l'excuse en moi-même :  
Car nous sommes tous deux , en notre passion ,  
Plus dignes de pitié que de punition.

Encore , en ce malheur où tu te précipites ,  
Dois-tu par quelque soin t'obliger tes mérites ,  
Connoître ta beauté , et qu'il te faut avoir ,  
Avecque ton amour , égard à ton devoir.

Mais , sans discrétion , tu vas à guerre ouverte ;  
Et , par sa vanité triomphant de ta perte ,  
Il montre tes faveurs , tout haut il en discourt ;  
Et ta honte et sa gloire entretiennent la cour.  
Cependant , me jurant , tu m'en dis des injures.  
O dieux , qui sans pitié punissez les parjures ,  
Pardonnez à ma dame , ou , changeant vos effets ,  
Vengez plutôt sur moi les péchés qu'elle a faits !

S'il est vrai , sans faveur , que tu l'écoutes  
plaindre ,

D'où vient pour son respect que l'on te voit con-  
traindre ;

Que tu permets aux siens lire en tes passions ,  
De veiller jour et nuit dessus tes actions ;  
Que toujours d'un valet ta carrosse est suivie ,  
Qui rend , comme espion , compte exact de ta vie ;  
Que tu laisse un chacun pour plaire à ses soup-  
çons ;

Et que , parlant de Dieu , tu nous fais des leçons ,  
Nouvelle Magdelaine au désert convertie ;  
Et jurant que ta flamme est du tout amortie ,  
Tu prétends finement , par cette mauvaitié ,  
Lui donner plus d'amour , à moi plus d'amitié ;  
Et , me cuidant tromper , tu voudrois faire ac-  
croire ,

Avecque faux serments , que la neige fût noire ?  
Mais , comme tes propos , ton art est découvert ,  
Et chacun , en riant , en parle à cœur ouvert ,  
Dont je crève de rage ; et voyant qu'on te blâme ,  
Trop sensible en ton mal , de regret jē me pāme ;  
Je me ronge le cœur , je n'ai point de repos ;  
Et voudrois être sourd , pour l'être à ces propos.  
Je me hais de te voir ainsi mésestimée.

T'aimant si dignement , j'aime ta renommée ;  
Et si je suis jaloux , je le suis seulement  
De ton honneur , et non de ton contentement.  
Fais tout ce que tu fais , et plus s'il se peut faire ;  
Mais choisis pour le moins ceux qui se peuvent  
taire ,

Quel besoin peut-il être, insensée en amour,  
 Ce que tu fais la nuit, qu'on le chante le jour.  
 Ce que fait un tout seul, tout un chacun le sache;  
 Et montres en amour ce que le monde cache?

Mais puisque le destin à toi m'a su lier,  
 Et qu'oubliant ton mal je ne puis t'oublier,  
 Par ces plaisirs d'amour tout confits en délices;  
 Par tes appas, jadis à mes vœux si propices;  
 Par ces pleurs que mes yeux et les tiens ont versés;  
 Par mes soupirs au vent sans profit dispersés;  
 Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me com-  
 mande.

Si mon péché fut grand, ma repentance est  
 grande.

Et vois, dans le regret dont je suis consommé,  
 Que j'eusse moins failli si j'eusse moins aimé.

## ELEGIE

SUR LE MÊME SUJET.

**A**IMANT comme j'aimois, que ne devois-je crain-  
 dre?

Pouvois-je être assuré qu'elle se dût contraindre,  
 Et que, changeant d'humeur au vent qui l'em-  
 portoit,

Elle eût pour moi cessé d'être ce qu'elle étoit;  
 Que, laissant d'être femme, inconstante et légère,

Son cœur, traître à l'amour, et sa foi mensongère,  
 Se rendant en un lieu l'esprit plus arrêté,  
 Pût, au lieu de mensonge, aimer la vérité?

Non, je croyois tout d'elle, il faut que je le die ;  
 Et tout m'étoit suspect hormis la perfidie.  
 Je craignois tous ses traits que j'ai su du depuis,  
 Ses jours de mal de tête, et ses secrètes nuits,  
 Quand, se disant malade et de fièvre enflammée,  
 Pour moi tant seulement sa porte étoit fermée.  
 Je craignois ses attraits, ses ris, et ses courroux,  
 Et tout ce dont Amour alarme les jaloux.

Mais la voyant jurer avec tant d'assurance,  
 Je l'avoue, il est vrai, j'étois sans défiance.  
 Aussi, qui pourroit croire, après tant de serments,  
 De larmes, de soupirs, de propos véhéments,  
 Dont elle me juroit que jamais de sa vie  
 Elle ne permettroit d'un autre être servie ;  
 Qu'elle aimoit trop ma peine, et qu'en ayant pitié,  
 Je m'en devois promettre une ferme amitié ;  
 Seulement, pour tromper le jaloux populaire,  
 Que je devois, constant, en mes douleurs me taire,  
 Me feindre toujours libre, ou bien me captiver ;  
 Et, quelque autre perdant, seule la conserver ?

Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de  
 crainte,  
 Au moins comme elle dit, sa parole étoit feinte ;  
 Et le ciel lui servit, en cette trahison,  
 D'infidèle moyen pour tromper ma raison.

Et puis il est des dieux témoins de nos paroles !  
 Non, non, il n'en est point : ce sont contes frivoles  
 Dont se repaît le peuple , et dont l'antiquité  
 Se servit pour tromper notre imbécillité.  
 S'il y avoit des dieux , ils se vengeroient d'elle ,  
 Et ne la verroit-on si fière ni si belle ;  
 Ses yeux s'obscurciroient , qu'elle a tant parjurés ;  
 Son teint seroit moins clair , ses cheveux moins  
     dorés ;  
 Et le ciel , pour l'induire à quelque pénitence ,  
 Marqueroit sur son front son crime et leur ven-  
     geance.  
 Ou s'il y a des dieux , ils ont le cœur de chair ;  
 Ainsi que nous d'amour ils se laissent toucher ;  
 Et de ce sexe ingrat excusant la malice ,  
 Pour une belle femme ils n'ont point de justice.

## ÉLÉGIE (I).

## IMPUISSANCE.

Quoi ! ne l'avois-je assez en mes vœux désirée ?  
 N'étoit-elle assez belle , ou assez bien parée ?  
 Etoit-elle à mes yeux sans grace et sans appas ?  
 Son sang étoit-il point issu d'un lieu trop bas ?

---

(1) Cette pièce est imitée de l'élégie 7 du livre III des Amours d'Ovide.

Sa race, sa maison, n'étoit-elle estimée?  
 Ne valoit-elle point la peine d'être aimée?  
 Inhabile au plaisir, n'avoit-elle de quoi?  
 Etoit-elle trop laide ou trop belle pour moi!  
 Ha! cruel souvenir! Cependant je l'ai eue,  
 Impuissant que je suis, en mes bras toute nue,  
 Et n'ai pu, le voulant tous deux également,  
 Contenter nos desirs en ce contentement!  
 Au surplus, à ma honte, Amour, que te dirai-je!  
 Elle mit en mon cou ses bras plus blancs que neige,  
 Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa;  
 Bref, tout ce qu'ose Amour, ma déesse l'osa;  
 Me suggérant la manne en sa lèvre amassée,  
 Sa cuisse se tenoit en la mienne enlacée;  
 Les yeux lui pétilloient d'un desir langoureux,  
 Et son ame exhaloit maint soupir amoureux;  
 Sa langue, en bégayant d'une façon mignarde,  
 Me disoit: Mais, mon cœur, qu'est-ce qui vous  
 retarde?

N'aurois-je point en moi quelque chose qui pût  
 Offenser vos desirs, ou bien qui vous déplût!  
 Ma grace, ma façon, ha dieu! ne vous plaît-elle?  
 Quoi! n'ai-je assez d'amour? ou ne suis-je assez  
 belle?

Cependant, de la main animant ses discours,  
 Je trompois, impuissant, sa flamme et mes amours;  
 Et comme un tronc de bois, charge lourde et pe-  
 sante,



Je n'avois rien en moi de personne vivante.  
 Mes membres languissants, perelus et refroidis,  
 Par ses attouchements n'étoient moins engourdis.  
 Mais quoi ! que deviendrai-je en l'extrême vieillesse.

Puisque je suis rétif au fort de ma jeunesse,  
 Et si, las ! je ne puis, et jeune et vigoureux,  
 Savourer la douceur du plaisir amoureux ?  
 Ha ! j'en rougis de honte, et dépite mon âge,  
 Age de peu de force et de peu de courage,  
 Qui ne me permet pas, en cet accouplement,  
 Donner ce qu'en amour peut donner un amant.  
 Car, Dieux ! cette beauté, par mon défaut trompée,  
 Se leva le matin de ses larmes trempée,  
 Que l'amour de dépit écouloit par ses yeux :  
 Ressemblant à l'Aurore, alors qu'ouvrant les cieux  
 Elle sort de son lit hargneuse et dépitée  
 D'avoir, sans un baiser, consommé la nuitée,  
 Quand, baignant tendrement la terre de ses pleurs,  
 De chagrin et d'amour elle en jette ses fleurs.

Pour flatter mon défaut, mais que me sert la  
 gloire

De mon amour passée, inutile mémoire !  
 Quand aimant ardemment, et ardemment aimé,  
 Tant plus je combattois, plus j'étois animé :  
 Guerrier infatigable en ce doux exercice,  
 Par dix ou douze fois je rentrois en la lice,  
 Où, vaillant et adroit, après avoir brisé,

Des chevaliers d'amour j'étois le plus prisé.  
 Mais de cet accident je fais un mauvais conte,  
 Si mon honneur passé m'est ores une honte.

Or quand je pense, ô dieux ! quel bien m'est  
 advenu ,

Avoir vu dans un lit ses beaux membres à nu ,  
 La tenir languissante entre mes bras couchée ,  
 De même affection la voir être touchée ,  
 Me baiser haletant d'amour et de desir ,  
 Par ses chatouillements réveiller le plaisir.  
 Je l'avois cependant vive d'amour extrême ;  
 Mais si je l'eus ainsi , elle ne m'eut de même :  
 O malheur ! et de moi elle n'eut seulement  
 Que des baisers d'un frère , et non pas d'un amant.  
 En vain cent et cent fois je m'efforce à lui plaire ,  
 Non plus qu'à mon desir je n'y puis satisfaire ;  
 Et la honte pour lors , qui me saisit le cœur ,  
 Pour m'achever de peindre éteignit ma vigueur.

Comme elle reconnut , femme mal satisfaite ,  
 Qu'elle perdoit son temps , du lit elle se jette ,  
 Prend sa juppe , se lace ; et puis , en se moquant ,  
 D'un ris et de ces mots elle m'alla piquant :  
 Non , si j'étois lascive , ou d'amour occupée ,  
 Je me pourrois fâcher d'avoir été trompée ;  
 Mais puisque mon desir n'est si vif , ni si chaud ,  
 Mon tiède naturel m'oblige à ton défaut.  
 Mon amour satisfaite aime ton impuissance ,  
 Et tire de ta faute assez de récompense ,

Qui toujours dilayant m'a fait, par le desir,  
Ebatte plus long-temps à l'ombre du plaisir.

Mais étant la douceur par l'effort divertie,  
La fureur à la fin rompit sa modestie,  
Et dit en éclatant: Pourquoi me trompes-tu?  
Ton impudence à tort a vanté ta vertu,  
Si en d'autres amours ta vigueur s'est usée.  
Quel honneur reçois-tu de m'avoir abusée?

Assez d'autres propos le dépit lui dictoit.  
Le feu de son dédain par sa bouche sortoit.  
Enfin, voulant cacher ma honte et sa colère,  
Elle couvrit son front d'une meilleure chère;  
Se conseille au miroir; ses femmes appela;  
Et, se lavant les mains, le fait dissimula.

### E L É G I E (1).

**L'**HOMME s'oppose en vain contre la destinée.  
Tel a dompté sur mer la tempête obstinée,  
Qui, déçu dans le port, éprouve en un instant  
Des accidents humains le revers inconstant,  
Qui le jette au danger, lorsque moins il y pense.  
Ores à mes dépens j'en fais l'expérience,  
Moi qui, tremblant encor du naufrage passé,  
Du bris de mon navire au rivage amassé

---

(1) Cette élégie fut composée pour Henri IV.

Bâtissois un autel aux dieux légers des ondes ;  
 Jurant même la mer et ses vagues profondes ,  
 Instruit à mes dépens, et prudent au danger ,  
 Que je me garderois de croire de léger ;  
 Sachant qu'injustement il se plaint de l'orage ,  
 Qui remontant sur mer fait un second naufrage.

Cependant ai-je à peine essuyé mes cheveux ,  
 Et payé dans le port l'offrande de mes vœux ,  
 Que d'un nouveau desir le courant me transporte,  
 Et n'ai pour l'arrêter la raison assez forte.

Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint,  
 Et par un si doux nœud si doacement étreint ,  
 Que me trouvant épris d'une ardeur si parfaite ,  
 Trop heureux en mon mal je bénis ma défaite ;  
 Et me sens glorieux, en un si beau tourment ,  
 De voir que ma grandeur serve si dignement.

Changement bien étrange en une amour si belle !  
 Moi , qui rangeois au joug la terre universelle ,  
 Dont le nom glorieux aux astres élevé ,  
 Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé ;  
 Qui fis de ma valeur le hasard tributaire ;  
 A qui rien, fors l'Amour, ne put être contraire ;  
 Qui commande par-tout, indomptable en pou-  
 voir ;

Qui sait donner des lois, et non les recevoir :  
 Je me vois prisonnier aux fers d'un jeune maître,  
 Où je languis esclave, et fais gloire de l'être ;  
 Et sont à le servir tous mes vœux obligés.

Mes palmes, mes lauriers en myrtes sont changés.

Belle et sainte planète, astre de ma naissance,  
 Mon bonheur plus parfait, mon heureuse influence,

Dont la douceur préside aux douces passions,  
 Vénus, prenez pitié de mes affections;  
 Soyez-moi favorable, et faites à cette heure,  
 Plutôt que découvrir mon amour, que je meure,  
 Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret,  
 Qu'il ne vécut jamais un amant si discret;  
 Et qu'amoureux constant, en un si beau martyre,  
 Mon trépas seulement mon amour puisse dire.

Ha! que la passion me fait bien discourir!

Non, non, un mal qui plaît ne fait jamais mourir.  
 Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me  
 tourmente?

La patience est foible, et l'amour violente;  
 Et me voulant contraindre en si grande rigueur,  
 Ma plainte se dérobe, et m'échappe du cœur.  
 Semblable à cet enfant que la mère en colère,  
 Après un châtement veut forcer à se taire:  
 Il s'efforce de crainte à ne point soupirer;  
 A grand peine ose-t-il son haleine tirer;  
 Mais nonobstant l'effort, dolent en son courage,  
 Les sanglots à la fin débouchent le passage;  
 S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en  
 pleurs,

Et faut que son respect défère à ses douleurs.

De même je m'efforce au tourment qui me tue :  
En vain de le cacher mon respect s'évertue.

Donc, beauté plus qu'humaine, objet de mes  
plaisirs,  
Delices de mes yeux et de tous mes desirs,  
Qui régnent sur les cœurs d'une contrainte ai-  
mable,  
Pardonnez à mon mal, hélas ! trop véritable ;  
Ne vous offensez point de mes justes clameurs,  
Et si, mourant d'amour, je vous dis que je meurs.

### STANCES.

EN quel obscur séjour le ciel m'a-t-il réduit ?  
Mes beaux jours sont voilés d'une effroyable nuit ;  
Et dans un même instant, comme l'herbe fauchée,  
Ma jeunesse est séchée.

Mes discours sont changés en funèbres regrets.  
Et mon ame d'ennuis est si fort éperdue,  
Qu'ayant perdu ma dame en ces tristes forêts,  
Je crie, et ne sais point ce qu'elle est devenue.

Je vois bien en ce lieu, triste et désespéré,  
Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré :  
Et bien que loin d'ici le Destin l'ait guidée,  
Je m'en forme l'idée.

Je vois dedans ces fleurs les trésors de son teint,



La fierté de son ame en la mer toute émue :  
 Tout ce qu'on voit ici vivement me la peint ;  
 Mais il ne me peint pas ce qu'elle est devenue.

Las ! voici bien l'endroit où premier je la vi,  
 Où mon cœur, de ses yeux si doucement ravi,  
 Rejetant tout respect, découvrit à la belle  
 Son amitié fidelle.

Je revois bien le lieu , mais je ne revois pas  
 La reine de mon cœur, qu'en ce lieu j'ai perdue :  
 O bois ! ô prés ! ô monts ! ses fidèles ébats ,  
 Hélas ! répondez-moi , qu'est-elle devenue ?

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit ,  
 L'agréable printemps sous ses pieds florissoit ,  
 Tout rioit auprès d'elle ; et la terre parée  
 Etoit enamourée.

O bois ! ô prés ! ô monts ! ô vous qui la cachez ,  
 Et qui , contre mon gré , l'avez tant retenue ,  
 Si jamais de pitié vous vous vîtes touchés ,  
 Hélas ! répondez-moi , qu'est-elle devenue ?

Fut-il jamais mortel si malheureux que moi ?  
 Je lis mon infortune en tout ce que je voi ;  
 Tout figure ma perte ; et le ciel et la terre  
 A l'envi me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point ;  
 Et rend l'objet présent ma douleur plus aiguë :  
 Mais , las ! mon plus grand mal est de ne savoir  
     point ,  
 Entre tant de malheurs , ce qu'elle est devenue.

Ainsi de toutes parts je me sens assaillir ;  
 Et voyant que l'espoir commence à me faillir ,  
 Ma douleur se rengrege , et mon cruel martyr  
     S'augmente , et devient pire.

Et si quelque plaisir s'offre devant mes yeux ,  
 Qui pense consoler ma raison abattue ,  
 Il m'afflige ; et le ciel me seroit odieux  
 Si là-haut j'ignorois ce qu'elle est devenue.

Plaisirs si-tôt perdus , nélas ! où êtes-vous ?  
 Et vous , chers entretiens , qui me sembliez si  
     doux ,  
 Où êtes-vous allés ? hé ! où s'est retirée  
     Ma belle Cythérée ?

Ha ! triste souvenir d'un bien si tôt passé !  
 Las ! pourquoi ne la vois-je ? ou pourquoi l'ai-je  
     vue ?  
 Ou pourquoi mon esprit , d'angoisses oppressé ,  
 Ne peut-il découvrir ce qu'elle est devenue ?

En vain , hélas ! en vain la va-tu dépeignant ,

Pour flatter ma douleur, si le regret poignant  
De m'en voir séparé d'autant plus me tourmente,  
Qu'on me la représente.

Seulement au sommeil j'ai du contentement,  
Qui la fait voir présente à mes yeux toute nue,  
Et chatouille mon mal d'un faux sentiment ;  
Mais il ne me dit pas ce qu'elle est devenue.

Il la faut oublier !... ha dieux ! je ne le puis.  
L'oubli n'efface point les amoureux ennuis  
Que ce cruel tyran a gravés dans mon ame  
En des lettres de flamme.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.  
Ayons donc à ce point l'ame bien résolue ;  
Et finissant nos jours , finissons nos malheurs ,  
Puisqu'on ne peut savoir ce qu'elle est devenue.

Adieu donc , clairs soleils , si divins et si beaux ;  
Adieu l'honneur sacré des forêts et des eaux ;  
Adieu monts , adieu prés , adieu campagne verte,  
De vos beautés déserte.

Las ! recevez mon ame en ce dernier adieu.  
Puisque de mon malheur ma fortune est vaincue,  
Misérable amoureux , je vais quitter ce lieu ,  
Pour savoir aux enfers ce qu'elle est devenue.

Ainsi dit Amiante , alors que de sa voix  
 Il entama les cœurs des rochers et des bois ,  
 Pleurant et soupirant la perte d'Yacée ,  
 L'objet de sa pensée.

Afin de la trouver , il s'encourt au trépas.  
 Et comme sa vigueur peu-à-peu diminue ,  
 Son ombre pleure , crie , en descendant là-bas :  
 Esprits , hé ! dites-moi , qu'est-elle devenue ?

## STANCES

CONTRE UN AMOUREUX TRANSI.

**P**OURQUOI perdez-vous la parole  
 Aussitôt que vous rencontrez  
 Celle que vous idolâtrez ,  
 Devenant vous-même une idole ?  
 Vous êtes là sans dire mot ,  
 Et ne faites rien que le sot.

Pensez-vous la rendre abattue  
 Sans votre fait lui déceler ?  
 Faire les doux yeux sans parler ,  
 C'est faire l'amour en tortue.  
 La belle fait bien de garder  
 Ce qui vaut bien le demander.

L'effort fait plus que le mérite :

Car , pour trop mériter un bien ;  
Le plus souvent on n'en a rien ;  
Et , dans l'amoureuse poursuite ,  
Quelquefois l'importunité  
Fait plus que la capacité.

En discourant à sa maîtresse ,  
Que ne promet l'amant subtil ?  
Car chacun , tant pauvre soit-il ,  
Peut être riche de promesse.  
Les grands , les vives , les amants ,  
Trompent toujours de leurs serments.

Votre belle , qui n'est pas lourde ,  
Rit de ce que vous en croyez.  
Qui vous voit , pense que soyez  
Ou vous muet , ou elle sourde.  
Parlez , elle vous oira bien ;  
Mais elle attend , et n'entend rien.

Elle attend , d'un desir de femme ,  
D'ouïr de vous quelques beaux mots.  
Mais s'il est vrai qu'à nos propos  
On reconnoît quelle est notre ame ,  
Elle vous croit , à cette fois ,  
Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'un honteux respect ne vous touche :

Fortune aime un audacieux.  
 Pensez, voyant Amour sans yeux,  
 Mais non pas sans mains, ni sans bouche,  
 Qu'après ceux qui font des présents  
 L'Amour est pour les bien-disants.

## DIALOGUE.

## CLORIS ET PHILIS.

CLORIS.

**P**HILIS, œil de mon cœur, et moitié de moi-même,  
 Mon amour, qui te rend le visage si blême ?  
 Quels sanglots, quels soupirs, quelles nouvelles  
 pleurs,  
 Noyent de tes beautés les graces et les fleurs ?

PHILIS.

Ma douleur est si grande, et si grand mon martyre,  
 Qu'il ne se peut, Cloris, ni comprendre ni dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarés, ces pensers éperdus,  
 Ces regrets et ces cris par ces bois épanchus,  
 Ces regards languissants en leurs flammes discrettes,  
 Me sont de ton amour les paroles secrettes.

PHILIS.

Ha dieu ! qu'un divers mal diversement me point !



J'aime : hélas ! non , Cloris ; non , non , je n'aime point.

## CLORIS.

La honte ainsi dément ce que l'amour décèle ;  
La flamme de ton cœur par tes yeux étincelle ;  
Et ton silence même , en ce profond malheur ,  
N'est que trop éloquent à dire ta douleur.

Tout parle en ton visage ; et , te voulant contraindre ,

L'Amour vient , malgré toi , sur ta lèvre se plaindre.

Pourquoi veux-tu , Philis , aimant comme tu fais ,  
Que l'Amour se démente en ses propres effets ?

N'en fais donc point la fine , et vainement ne cache  
Ce qu'il faut malgré toi que tout le monde sache ,  
Puisque le feu d'amour , dont tu veux triompher ,  
Se montre d'autant plus qu'on le pense étouffer.

L'Amour est un enfant , nu , sans fard et sans crainte ,

Qui se plaît qu'on le voie , et qui fuit la contrainte.

Force donc tout respect , ma chère fille , et croi

Que chacun est sujet à l'amour comme toi.

En jeunesse j'aimai ; ta mère fit de même ;

Lycandre aima Lysis , et Félisque Phylème :

Encore oit-on l'écho redire leurs chansons ,

Et leurs noms sur ces bois gravés en cent façons.

Même que penses-tu ? Bérénice la belle ,

Qui semble contre Amour si fière et si cruelle ?

Medit tout franchement en pleurant, l'autre jour,  
 Qu'elle étoit sans amant, mais non pas sans amour.  
 Telle encor qu'on me voit, j'aime de telle sorte,  
 Que l'effet en est vif, si la cause en est morte.

PHILIS.

Ha ! n'en dis davantage, et, de grace, ne rends  
 Mes maux plus douloureux, ni mes ennuis plus  
 grands.

CLORIS.

D'où te vient le regret dont ton ame est saisie ?  
 Est-ce infidélité, mépris, ou jalousie ?

PHILIS.

Ce n'est ni l'un ni l'autre ; et mon mal rigoureux  
 Excède doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on savoir le mal qui te possède ?

PHILIS.

A quoi serviroit-il, puisqu'il est sans remède ?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s'allègent aux discours.

PHILIS.

Las ! je ne veux aux miens ni pitié, ni secours.

CLORIS.

La douleur que l'on cache est la plus inhumaine.

PHILIS.

Qui meurt en se taisant semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut-être en la disant te pourrai-je guérir.

PHILIS.

Tout remède est fâcheux alors qu'on veut mourir.

CLORIS.

Je crois lire en tes yeux quelle est ta maladie.

PHILIS.

Si tu la vois , pourquoi veux-tu que je la die ?

Aurai-je assez d'audace à dire ma langueur ?

Ha ! perdons le respect où j'ai perdu le cœur.

J'aime , j'aime , Cloris ; et cet enfant d'Éryce ,

Qui croit que c'est pour moi trop peu que d'un  
supplice ,

De deux traits qu'il tira des yeux de deux amants ,

Cause en moi ces douleurs et ces gémissements :

Chose encore inouïe , et toutefois non feinte ,

Et dont jamais bergère à ces bois ne s'est plainte !

CLORIS.

Seroit-il bien possible ?

PHILIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment ! qu'on puisse aimer deux hommes à-  
la-fois !

PHILIS.

Mon malheur en ceci n'est que trop véritable ;

Mais , las ! il est bien grand , puisqu'il n'est pas  
croyable.

CLORIS.

Qui sont ces deux bergers dont ton cœur est  
époint ?

PHILIS.

Amynte et Philémon : ne les connois-tu point ?

CLORIS.

Ceux qui furent blessés lorsque tu fus ravie ?

PHILIS.

Oui, ces deux dont je tiens et l'honneur et la vie.

CLORIS.

J'en sais tout le discours; mais dis-moi seulement  
Comme Amour, par leurs yeux, charma ton ju-  
gement.

PHILIS.

Amour, tout dépité de n'avoir point de flèche  
Assez forte pour faire en mon cœur une brèche,  
Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,  
Fit par les coups d'autrui cette plaie en mon cœur:  
Quand ces bergers, navrés, sans vigueur, et sans  
armes,

Tout moites de leur sang, comme moi de mes  
larmes,

Près du Satire mort, et de moi, que l'ennui  
Rendoit en apparence aussi morte que lui,  
Firent voir à mes yeux, d'une piteuse sorte,  
Qu'autant que leur amour leur valeur étoit forte.

Ce traître, tout couvert de sang et de pitié,  
Entra dedans mon cœur sous couleur d'amitié,  
Et n'y fut pas plutôt, que, morte, froide, et  
blême,

Je cessai, tout en pleurs, d'être plus à moi-même.

J'oubliai père et mère, et troupeau, et maison.

Mille nouveaux desirs saisirent ma raison.

J'errois deçà, delà, furieuse, insensée,

De pensers en pensers s'égara ma pensée ;

Et comme la fureur étoit plus douce en moi,

Réformant mes façons, je leur donnois la loi.

J'accommodois ma grace, agençois mon visage ;

Un jaloux soin de plaire excitoit mon courage ;

J'allois plus retenue, et composois mes pas ;

J'apprenois à mes yeux à former des appas ;

Je voulois sembler belle, et m'efforçois à faire

Un visage qui pût également leur plaire :

Et lorsqu'ils me voyoient par hasard tant soit peu,

Je frissonnois de peur, craignant qu'ils eussent

veu

(Tant j'étois en amour innocemment coupable)

Quelque façon en moi qui ne fût agréable.

Ainsi, toujours en transe en ce nouveau souci,

Je disois à part moi : Las ! mon dieu ! qu'est ceci ?

Quel soin, qui de mon cœur s'étant rendu le

maître,

Fait que je ne suis plus ce que je soulois être ?

Mais, las ! en peu de temps je connus mon erreur.

Tardive connoissance à si promptte fureur !

J'aperçus, mais trop tard, mon amour véhémence.

Les connoissant amants, je me connus amante.

Depuis, de mes deux yeux le sommeil se bannit,

La douleur de mon cœur mon visage fannit.

Du soleil , à regret , la lumière m'éclaire ,  
 Et rien que ces bergers au cœur ne me peut plaire.  
 Nos champs ne sont plus beaux ; ces prés ne sont  
 plus verts ;  
 Ces arbres ne sont plus de feuillages couverts ;  
 Ces ruisseaux sont troublés des larmes que je  
 verse ;  
 Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur di-  
 verse ;  
 Leurs attrait si plaisants sont changés en hor-  
 reur ;  
 Et tous ces lieux maudits n'inspirent que fureur.  
 Ici , comme autrefois , ces pâtis ne fleurissent ;  
 Comme moi , de mon mal , mes troupeaux s'amai-  
 grissent ;  
 Et mon chien , m'aboyant , semble me reprocher  
 Que j'ai ore à mépris ce qui me fut si cher.

CLORIS.

Brûlent-ils comme toi d'amour démesurée ?

PHILIS.

Je ne sais ; toutefois j'en pense être assurée.

CLORIS.

L'amour se persuade assez légèrement.

PHILIS.

Mais ce que l'on desire on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour pourtant n'est point sans défiance.

PHILIS.

Je te dirai sur quoi j'ai fondé ma croyance.



Un jour, comme il advint qu'Amynte étant blessé,  
Et qu'étant de sa plaie et d'amour oppressé,  
Ne pouvant clore l'œil, éveillé du martyre,  
Se plaignoit en pleurant d'un mal qu'il n'osoit  
dire,

Je me mis à chanter; et le voyant gémir,  
En chantant, j'invitois ses beaux yeux à dormir;  
Quand lui, tout languissant, tournant vers moi  
sa tête,

Qui sembloit un beau lys battu par la tempête,  
Me lançant un regard qui le cœur me fendit,  
D'une voix rauque et casse ainsi me répondit:  
Philis, comme veux-tu qu'absent de toi je vive;  
Ou bien qu'en te voyant mon ame, ta captive,  
Trouve, pour endormir son tourment furieux,  
Une nuit de repos au jour de tes beaux yeux?  
Alors toute surprise en si prompte nouvelle,  
Je m'enfuis de vergogne où Philémon m'appelle,  
Qui, navré, comme lui, de pareils accidents,  
Languissoit en ses maux trop vifs et trop ardents.  
Moi, qu'un devoir égal à même soin invite,  
Je m'approche de lui, ses plaies je visite;  
Mais, las! en m'apprêtant à ce piteux dessein,  
Son beau sang qui s'émeut jaillit dessus mon sein;  
Tombant évanoui, toutes ses plaies s'ouvrent,  
Et ses yeux, comme morts, de nuages se couvrent.  
Comme avecque mes pleurs je l'eus fait revenir,  
En me voyant sanglante en mes bras le tenir,

Me dit: Belle Philis, si l'amour n'est un crime,  
 Ne méprisez le sang qu'épand cette victime.  
 Ainsi de leurs desseins je ne puis plus douter;  
 Et lors, moi, que l'Amour oncque ne sut dompter,  
 Je me sentis vaincue, et glisser en mon ame,  
 De ses propos si chauds et si brûlants de flamme,  
 Un rayon amoureux qui m'enflamma si bien,  
 Que tous mes froids dédains n'y servirent de rien.  
 Lors je m'encours de honte où la fureur m'em-  
 porte

N'ayant que la pensée et l'Amour pour escorte;  
 Et suis comme la biche à qui l'on a percé  
 Le flanc mortellement d'un garot traversé,  
 Qui fuit dans les forêts, et toujours avec elle  
 Porte, sans nul espoir, sa blessure mortelle.  
 Las! je vais tout de même, et ne m'aperçois pas,  
 O malheur! qu'avec moi je porte mon trépas.

CLORIS.

Si d'une même ardeur leur ame est enflammée,  
 Te plains-tu d'aimer bien, et d'être bien aimée?  
 Tu les peux voir tous deux, et les favoriser.

PHILIS.

Un cœur se pourroit-il en deux parts diviser?

CLORIS.

Pourquoi non? c'est erreur de la simplesse hu-  
 maine;  
 La foi n'est plus au cœur qu'une chimère vaine.  
 Tu dois, sans t'arrêter à la fidélité,

Te servir des amants comme des fleurs d'été,  
 Qui ne plaisent aux yeux qu'étant toutes nou-  
 velles.

Nous avons, de nature, au sein doubles mam-  
 melles,  
 Deux oreilles, deux yeux, et divers sentiments;  
 Pourquoi ne pourrions-nous avoir divers amants?  
 Combien en connoissé-je à qui tout est de mise,  
 Qui changent plus souvent d'amants que de che-  
 mise!

La grace, la beauté, la jeunesse et l'amour,  
 Pour les femmes ne sont qu'un empire d'un jour,  
 Encor que d'un matin; car, à qui bien y pense,  
 Le midi n'est que soin, le soir que repentance.  
 Puis donc qu'Amour te fait d'amants provision,  
 Use de ta jeunesse, et de l'occasion:  
 Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la  
 trace,  
 S'envolent, ne laissant qu'un regret à leur place.  
 Mais si ce procéder encore t'est nouveau,  
 Choisis lequel des deux te semble le plus beau.

## PHILIS.

Ce remède ne peut à mon mal satisfaire.  
 Puis Nature et l'Amour me défend de le faire.  
 En un choix si douteux s'égare mon désir.  
 Ils sont tous deux si beaux, qu'on n'y peut que  
 choisir.  
 L'un est brun; l'autre blond; et son poil qui se  
 dore

En filets blondissants est semblable à l'Aurore ,  
Quand , tout échevelée , à nos yeux souriant ,  
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient.  
Cette bouche si belle et si pleine de charmes ,  
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ses  
armes ;  
Ces beaux traits de discours , si doux et si puis-  
sants ,  
Dont l'Amour par l'oreille assujettit mes sens ,  
A ma foible raison font telle violence ,  
Qu'ils tiennent mes desirs en égale balance :  
Car si de l'un des deux je me veux départir ,  
Le ciel , non plus que moi , ne peut y consentir.  
Mais si l'un est pareil à l'Aurore vermeille ,  
L'autre , en son teint plus brun , a la grace pareille  
A l'astre de Vénus , qui doucement reluit  
Quand le soleil tombant dans les ondes s'enfuit.  
Sa taille haute et droite , et d'un juste corsage ,  
Semble un pin qui s'élève au milieu d'un bocage ;  
Sa bouche est de corail , où l'on voit au-dedans ,  
Entre un plaisant souris , les perles de ses dents ,  
Qui respirent un air embaumé d'une haleine  
Plus douce que l'œillet , ni que la marjolaine.  
C'est enfin , comme l'autre , un miracle des cieux.  
Mon ame , pour les voir , vient toute dans mes yeux.  
Laisser l'un , prendre l'autre , ô dieux ! est-il pos-  
sible ?  
Ce seroit , les aimant , un crime irrémissible.

Ils sont tous deux égaux de mérite et de foi.  
 Las ! je n'aime rien qu'eux , ils n'aiment rien que  
 moi.

Tous deux pour me sauver hasardèrent leur vie ;  
 Ils ont même dessein, même amour, même envie.  
 De quelles passions me senté-je émouvoir !  
 L'amour, l'honneur, la foi, la pitié, le devoir,  
 De divers sentiments également me troublent,  
 Et, me pensant aider, mes angoisses redoublent ;  
 Car si, pour essayer à mes maux quelque paix,  
 Parfois oubliant l'un, en l'autre je me plais,  
 L'autre, tout en colère à mes yeux se présente,  
 Et, me montrant ses coups, sa chemise sanglante,  
 Son amour, sa douleur, sa foi, son amitié,  
 Mon cœur se fend d'amour, et s'ouvre à la pitié.  
 Las ! ainsi combattue en cette étrange guerre,  
 Il n'est grace pour moi au ciel ni sur la terre.

## ÉPIGRAMMES.

## I.

SUR LE PORTRAIT D'UN POÈTE COURONNÉ.

**G**RAVEUR, vous deviez avoir soin  
 De mettre dessus cette tête,  
 Voyant qu'elle étoit d'une bête,  
 Le lien d'un botteau de foin.

## II.

## LE DIEU D'AMOUR.

LE dieu d'amour se pourroit peindre  
Tout aussi grand qu'un autre dieu ,  
N'étoit qu'il lui suffit d'atteindre  
Jusqu'à la pièce du milieu.

## III.

## LES CONTRETEMPS.

LORSQUE j'étois comme inutile  
Au plus doux passetemps d'amour ,  
J'avois un mari si habile  
Qu'il me caressoit nuit et jour.

Ores celui qui me commande  
Comme un tronc gît dedans le lit ;  
Et maintenant que je suis grande ,  
Il se repose jour et nuit.

L'un fut trop vaillant en courage ,  
Et l'autre est trop alangouri.  
Amour , rends-moi mon premier âge ,  
Ou me rends mon premier mari.





## IV.

## LISSETTE TUÉE PAR ROBIN.

LISSETTE, à qui l'on faisoit tort ,  
 Vint à Robin tout éplorée ,  
 Et lui dit: Donne-moi la mort ,  
 Que tant de fois j'ai désirée.  
 Lui, qui ne la refuse en rien ,  
 Tire son. . . vous m'entendez bien ;  
 Puis au bas du ventre la frappe.  
 Elle, qui veut finir ses jours ,  
 Lui dit: Mon cœur, pousse toujours ,  
 De crainte que je n'en réchappe.  
 Mais Robin, las de la servir ,  
 Craignant une nouvelle plainte ,  
 Lui dit: Hâte-toi de mourir ,  
 Car mon poignard n'a plus de pointe.

## STANCES.

**Q**UAND sur moi je jette les yeux ,  
 A trente ans me voyant tout vieux ,  
 Mon cœur de frayeur diminue :  
 Etant vieilli dans un moment ,  
 Je ne puis dire seulement  
 Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil ,

Le jour se dérobe à mon œil ,  
Mes sens, troublés s'évanouissent.  
Les hommes sont comme des fleurs ,  
Qui naissent et vivent en pleurs ,  
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge , à l'instant écoulé  
Comme un trait qui s'est envolé ,  
Ne laisse après soi nulle marque ;  
Et leur nom , si fameux ici ,  
Sitôt qu'ils sont morts meurt aussi ,  
Du pauvre autant que du monarque.

N'aguères , verd , sain et puissant  
Comme un aubepin florissant  
Mon printemps étoit délectable.  
Les plaisirs logeoient en mon sein ;  
Et lors étoit tout mon dessein  
Du jeu d'amour et de la table.

Mais , las ! mon sort est bien tourné ,  
Mon âge en un rien s'est borné ;  
Foible languit mon espérance.  
En une nuit , à mon malheur ,  
De la joie et de la douleur  
J'ai bien appris la différence !

Ha ! pitoyable souvenir !  
Enfin , que dois-je devenir ?  
Où se réduira ma constance ?

Etant jà défailli de cœur ,  
Qui me don'ra de la vigueur  
Pour durer en la pénitence ?

Qu'est-ce de moi ? Foible est ma main ;  
Mon courage, hélas ! est humain ;  
Je ne suis de fer , ni de pierre.  
En mes maux montre-toi plus doux ,  
Seigneur ; aux traits de ton courroux  
Je suis plus fragile que verre.

Le soleil fléchit devant toi ;  
De toi les astres prennent loi ;  
Tout fait joug dessous ta parole :  
Et cependant tu vas dardant  
Dessus moi ton courroux ardent ,  
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoi ! si je suis imparfait ,  
Pour me défaire m'as-tu fait ?  
Ne sois aux pécheurs si sévère.  
Je suis homme , et toi Dieu clément !  
Sois donc plus doux au châtement ,  
Et punis les tiens comme père.

Le tronc de branches devêtu ,  
Par une secrette vertu  
Se rendant fertile en sa perte ,  
De rejetons espère un jour

Ombrager les lieux d'alentour ,  
Reprenant sa perruque verte.

Où , l'homme en la fosse couché ,  
Après que la mort l'a touché ,  
Le cœur est mort comme l'écorce :  
Encor l'eau reverdit le bois ;  
Mais l'homme étant mort une fois ,  
Les pleurs pour lui n'ont plus de force.

## H Y M N E

SUR LA NATIVITÉ.

DE NOTRE SEIGNEUR ,

fait par le commandement du roi Louis XIII ,  
pour sa musique de la messe de minuit.

**P**OUR le salut de l'univers  
Aujourd'hui les cieux sont ouverts ;  
Et par une conduite immense ,  
La grace descend dessus nous.  
Dieu change en pitié son courroux ,  
Et sa justice en sa clémence.

Le vrai fils du Dieu tout-puissant  
Au fils de l'homme s'unissant  
En une charité profonde ,  
Encor qu'il ne soit qu'un enfant ,

Victorieux et triomphant,  
De fers affranchit tout le monde.

Ses oracles sont accomplis ;  
Et ce que, par tant de replis  
D'âge, promirent les prophètes  
Aujourd'hui se finit en lui,  
Qui vient consoler notre ennui,  
En ses promesses si parfaites.

Grand roi, qui daignas en naissant  
Sauver le monde périssant,  
Comme père, et non comme juge,  
De grace comblant notre roi,  
Fais qu'il soit des méchants l'effroi,  
Et des bons l'assûré refuge.

## SONNET.

**O** DIEU ! si mes péchés irritent ta furcur,  
Contrit, morne et dolent, j'espère en ta clémence.  
Si mon deuil ne suffit à purger mon offense,  
Que ta grace y supplée, et serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur ;  
Et ne voyant salut que par la pénitence,  
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repen-  
tance ;  
Et me hais tellement que j'e m'en fais horreur.

Je pleure le présent , le passé je regrette ;  
 Je crains à l'avenir la faute que j'ai faite :  
 Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur , dont la bonté nos injures surpasse ,  
 Comme de père à fils uses-en doucement.  
 Si j'avois moins failli , moindre seroit ta grace.

COMMENCEMENT

D'UN POÈME SACRÉ.

J'AI le cœur tout ravi d'une fureur nouvelle ,  
 Or qu'en un saint ouvrage un saint démon m'appelle ,

Qui me donne l'audace , et me fait essayer  
 Un sujet qui n'a pu ma jeunesse effrayer.

Toi dont la providence , en merveilles profonde ,

Planta dessus un rien les fondements du monde ,  
 Et , baillant à chaque être et corps et mouvements ,

Sans matière donna la forme aux éléments ;  
 Donne force à ma verve , inspire mon courage ;  
 A ta gloire , ô Seigneur , j'entreprends cet ouvrage.

Avant que le soleil eût enfanté les ans ;  
 Que tout n'étoit qu'un rien ; et que même le temps ,



Confus, n'étoit distinct en trois diverses faces ;  
Que les cieux ne tournoient un chacun en leurs  
places ,

Mais seulement sans temps , sans mesure , et sans  
lieu ;

Que, seul parfait en soi, régnoit l'esprit de Dieu,  
Et que dans ce grand vide, en majesté superbe ,  
Etoit l'être de l'être en la vertu du Verbe ;

Dieu, qui forma dans soi de tout temps l'univers,  
Parla : quand, à sa voix, un mélange divers....

FIN.



VOCABULAIRE  
DES POÉSIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

- ABBAYER, convoiter, aspirer.
- ACCOINTANCE, liaison intime.
- ACCORT, TE, adroit, poli, complaisant.
- ADMONESTER, reprendre, remontrer.
- AGENCER, ajuster, parer.
- AGUET, embûche, subtilité.
- AHEURTER, obstiner, contrarier.
- AINS, mais, avant, jamais, plutôt.
- ALANGOURI, engourdi, languissant.
- ANGUILLADE ( donner l' ) allusion aux coups appliqués avec une peau d'anguille, ou une courroie qui y ressembloit, et dont on frappoit à Rome les jeunes nobles lorsqu'ils étoient en faute. PLIN.
- ARONDELLE, hirondelle.
- ARSER, flamboyer, briller.
- ATTIFER, parer, ajuster.
- ATTRAIRE, attirer, amorcer.
- AUCUNEFois, quelquefois.
- AVAIER, descendre, abaisser.
- AVISER, regarder, considérer, instruire.
- BALANDRAN, casaque de campagne, sorte de manteau.

DÉDUIT , passe-temps , plaisir.

DÉPARTIR , séparer , partager , distribuer.

DESPARIÉ , dépareillé.

DEULS , voyez DOULOIR.

DEVINE , sorcière.

DEVISER , raconter , discourir.

DEVOYÉ , hors de la voie , égaré.

DEXTRE , main droite , droit.

DEXTREMENT , adroitement.

DILAYANT , irrésolu , qui prend des délais.

DOUBLE , monnoie de cuivre qui valoit deux deniers.

DOULOIR , souffrir , se plaindre.

DROITURIER , équitable , sincère.

DUIRE , conduire , accoutumer , convenir.

ÉLECTION , choix.

ENAMOURÉ , amoureux.

ENCASTELÉ , boiteux ; il se dit d'un cheval dont les talons pressent le petit pied.

ENFIELER , mêler de fiel.

ENGRAVER , graver , imprimer.

ENHAN , bruit criard.

ENTRANT , hardi , entreprenant.

ÉPANDRE , répandre , verser , éparpiller.

EPOINDRE , piquer , élancer.

EPRENDRE , brûler , enflammer.

ES , au , en , dans.

ESTRIVER , disputer , contrarier.

ETRANGER , écarter , abandonner.

EXTRÉMITÉ , extrême.

FAIT , faite , comble.

FALLACE , tromperie , ruse , trahison.

FANNIR , rendre fané.

FAQUIN , mannequin contre lequel on couroit avec une lance pour s'exercer.

FEINTISE , feinte , déguisement.

FIGUE , ( faire la ) se moquer , narguer , faire la moue.

FORS , hormis , excepté.

FRANCHISE , affranchissement , liberté.

GARDON , petit poisson.

GARIR , guérir , préserver.

GAROT , bâton , bois d'une lance.

GENÊT , sorte de petit cheval espagnol , très-prompt à la course.

GRAND , adjectif commun.

GUERDON , loyer , salaire , récompense.

GUERRIER , ennemi.

HEUR , bonheur.

HOUSSE , botte , guêtre.

HUIS , porte , entrée.

IMPITIÉ , cruauté , sans pitié.

INSTABLEMENT , d'une manière qui n'est pas stable.

INCITER , exciter , pousser.

IRE , colère.

JA , déjà , alors , et.

LANGARD , bavard , indiscret.

LEGER ( de ) légèrement.

LICANTROPIE , maladie de celui qui croit être loup.

LIESSE , joie , plaisir.

LIMESTRE , serge.

LOYER , salaire , récompense.

LUITEUR , lutteur.

MALE , méchant , mauvais.

MARINE , mer.

MATELINEUR , capricieux , fou.

MAUGRÉER , blasphémer , faire des imprécations , enrager.

MAUVAISTIÉ , méchanceté , malice.

MÉDARD , (ris de S.) ris forcé.

MENESTRE , de l'italien *minestra* , soupe.

MINUTER , projeter.

MONTRE , apparence.

MONUMENT , tombeau.

MOUSSE , é moussé.

NAVRER , blesser.

NICETTE , ingénue , naïve , candide.

NUISANCE , dommage.

O CIEUX , oisif , tranquille.

ONG , ONCQUES , autrefois , avec la négation , jamais.

OR , ORES , présentement , à l'heure.

OU , tandis que.

PARFIN , à la fin , pour la conclusion.

PARTIR , séparer , diviser.

PASSE-VOLANT , homme qui passe en revue sans être enrôlé.

PATIS , pré , pacage.

PEDETENTIM , pié-à-pié , tout doucement.

PIToyABLE , qui a de la pitié.



POINTURE , blessure , piquûre.

POMMADE , tour qu'on fait en voltigeant et en se soutenant d'une main sur le pommeau de la selle du cheval.

PORTRAIRE , peindre , faire le portrait.

QUAYMANDE , mendiante.

QUENAILLE , canaille.

QUINAUD , DE , confus , attrapé.

QUINTAINE , mannequin contre lequel on s'exerce à courir avec la lance , but , poteau auquel on tire au blanc.

RAIS , rayon de lumière.

RANCOEUR , rancune , haine cachée.

REBEC , sorte de violon.

RECIPÉ , remède , ordonnance.

REMEUGLE , pour *remugle* , rance , odeur fétide.

RENGREGER , aggraver.

RENOUVEAU , printemps.

RESSENTIMENT , ressouvenir , reconnoissance.

SACRER , consacrer.

SADE , gentil , propre.

SAGETTE , flèche.

SERF , VE , esclave.

SI , cependant , pourtant.

SONNER , chanter , dire.

SOUDART , soldat.

SOULOIR , avoir coutume.

TESTON , pièce de monnoie d'argent.

TINEL , salle du commun , office.

TINS , *pour* tenu.

TRIACLEUR , charlatan.

VENELLE , passage étroit.

VERCOQUIN , caprice , humeur.

VERD , (laisser sur le) négliger , abandonner.

VERGOGNE , pudeur.

VERT , (sans) au dépourvu.

VILLANELLE , sorte de chanson.

VIRER , tourner.



TABLE GÉNÉRALE  
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ŒUVRES CHOISIES DE DESPORTES.

NOTICE sur Philippe Desportes. page j

AMOURS DE DIANE.

|                    |              |
|--------------------|--------------|
| Sonnet.            | 11           |
| Chant d'Amour.     | 12           |
| Sonnet.            | 14           |
| Chanson.           | <i>ibid.</i> |
| Sonnet.            | 15           |
| Plainte.           | 16           |
| Sonnet.            | 17           |
| Chanson.           | <i>ibid.</i> |
| De la Jalousie.    | 19           |
| Sonnet.            | 20           |
| Chanson.           | 21           |
| Plainte.           | 22           |
| Prière au Sommeil. | 23           |
| Sonnet.            | 24           |
| Songe.             | <i>ibid.</i> |

|                               |         |
|-------------------------------|---------|
| Rimes tierces.                | page 25 |
| Contre Amour.                 | 26      |
| Sur la mort de Diane. Sonnet. | 28      |

### AMOURS D'HIPPOLYTE.

|          |              |
|----------|--------------|
| Chanson. | 29           |
| Chanson. | 30           |
| Sonnet.  | 31           |
| Chanson. | <i>ibid.</i> |
| Sonnet.  | 33           |
| Chanson. | 34           |
| Élégie.  | 35           |
| Chanson. | 37           |

### CLÉONICE, DERNIÈRES AMOURS.

|            |              |
|------------|--------------|
| Chanson.   | 38           |
| Épigramme. | <i>ibid.</i> |
| Stances.   | 39           |
| Ode.       | 40           |

### POÉSIES DIVERSES.

|                              |              |
|------------------------------|--------------|
| Chanson.                     | 42           |
| Adieu à la Pologne.          | 44           |
| Épigramme.                   | 46           |
| Stances du Mariage.          | <i>ibid.</i> |
| Chanson.                     | 49           |
| Élégie.                      | 50           |
| Villanelle.                  | 54           |
| Épigramme.                   | 55           |
| Contre une nuit trop claire. | <i>ibid.</i> |
| Chanson.                     | 57           |

|                   |              |
|-------------------|--------------|
| Elégie.           | page 58      |
| Epigramme.        | 60           |
| Chanson.          | <i>ibid.</i> |
| Baiser.           | 62           |
| Villanelle.       | 63           |
| Sonnet Spirituel. | 65           |
| Ode Sacrée.       | <i>ibid.</i> |

## OEUVRES CHOISIES DE BERTAUT.

|                          |    |
|--------------------------|----|
| NOTICE sur Jean Bertaut. | 71 |
|--------------------------|----|

## POÉSIES DIVERSES.

|                                                                              |              |
|------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Stances.                                                                     | 83           |
| Dialogue, <i>Damon et Panopée.</i>                                           | 84           |
| Chanson.                                                                     | 87           |
| Défense de l'Amour.                                                          | 88           |
| Stances.                                                                     | 89           |
| Sonnet sur les statues de marbre et de bronze du<br>Jardin de Fontainebleau. | <i>ibid.</i> |
| Stances.                                                                     | 90           |
| Chanson.                                                                     | 91           |
| Sonnet à Henri IV, sur la réduction de Paris en<br>son obéissance.           | 92           |
| Chanson.                                                                     | <i>ibid.</i> |
| Bourgueil, à monseigneur le cardinal de Bourbon.                             | 94           |
| Chanson.                                                                     | 97           |
| Chanson.                                                                     | 98           |
| Chanson.                                                                     | 99           |
| Stances.                                                                     | 101          |
| Cantique.                                                                    | 102          |

|                              |          |
|------------------------------|----------|
| Paraphrase du psaume CXLVII. | page 104 |
| Paraphrase du psaume CXXXVI. | 106      |

## OEUVRES CHOISIES DE REGNIER.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| NOTICE sur Mathurin Regnier.                                                     | 112 |
| SATIRE I. Discours au roi.                                                       | 117 |
| SAT. II. A M. le comte Caramain. <i>Les Poètes.</i>                              | 122 |
| SAT. III. A M. le marquis de Cœuvres. <i>La Vie de la Cour.</i>                  | 131 |
| SAT. IV. A M. Motin. <i>La Poésie toujours pauvre.</i>                           | 139 |
| SAT. V. A M. Bertaut, évêque de Séez. <i>Le Goût particulier décide de tout.</i> | 145 |
| SAT. VI. A M. de Béthune. <i>L'Honneur, ennemi de la vie.</i>                    | 153 |
| SAT. VII. A M. le marquis de Cœuvres. <i>L'Amour qu'on ne peut dompter.</i>      | 161 |
| SAT. VIII. A M. l'abbé de Beaulieu. <i>L'Importun ou le Fâcheux.</i>             | 167 |
| SAT. IX. A M. Rapin. <i>Le Critique outré.</i>                                   | 176 |
| SAT. X. <i>Le Souper ridicule.</i>                                               | 187 |
| SAT. XI. Suite. <i>Le Mauvais Gîte.</i>                                          | 201 |
| SAT. XII. A M. Freminet. <i>Regnier, apologiste de soi-même.</i>                 | 215 |
| SAT. XIII. <i>Macette, ou l'Hypocrisie déconcertée.</i>                          | 221 |
| SAT. XIV. <i>La Folie est générale.</i>                                          | 233 |
| SAT. XV. <i>Le Poète malgré soi.</i>                                             | 240 |
| SAT. XVI. <i>Ni crainte ni espérance.</i>                                        | 248 |
| ÉPITRE I. Discours au roi.                                                       | 253 |
| ÉPIT. II. A M. de Forquevaus.                                                    | 261 |
| ÉPIT. III.                                                                       | 265 |



|                                                            |              |
|------------------------------------------------------------|--------------|
| ELÉGIE zélotypique:                                        | page 267     |
| ELEG. sur le même sujet.                                   | 273          |
| ELEG. Impuissance.                                         | 275          |
| ELEG. composée pour Henri IV.                              | 279          |
| Stances.                                                   | 282          |
| Stances , <i>Contre un Amoureux transi.</i>                | 286          |
| Dialogue , <i>Cloris et Philis.</i>                        | 188          |
| Epigrammes. I. <i>Sur le Portrait d'un poète couronné.</i> | 299          |
| II. <i>Le Dieu d'Amour.</i>                                | 300          |
| III. <i>Les Contretemps.</i>                               | <i>ibid.</i> |
| IV. <i>Lisette tuée par Robin.</i>                         | 301          |
| Stances.                                                   | <i>ibid.</i> |
| Hymne sur la nativité de Notre-Seigneur.                   | 304          |
| Sonnet.                                                    | 305          |
| Commencement d'un poème sacré.                             | 306          |
| VOCABULAIRE.                                               | 309          |



*Classiques étranges*

|                                 |   |
|---------------------------------|---|
| Virgilius. . . . .              | 1 |
| Phædrus. . . . .                | 1 |
| Horatius. . . . .               | 1 |
| Cornel. Nepos. . . . .          | 1 |
| Sollustus. . . . .              | 1 |
| The Virg. of A. Scheld. . . . . | 1 |
| Gi. usal. . . . .               | 1 |

  

*On trouve à la même L.*

|                                   |   |
|-----------------------------------|---|
| La Fontaine. Contes. . . . .      | 2 |
| Voltaire. Contes en vers. . . . . | 1 |
| — Pucelle. . . . .                | 1 |
| — Romans. . . . .                 | 1 |
| Rousseau. . . . .                 | 2 |
| — Les Prévôts. . . . .            | 1 |

On peut se procurer des à présent des co

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Molière. . . . .                      | 8  |
| Regnard. . . . .                      | 5  |
| La Fontaine. Fables. . . . .          | 5  |
| — Théâtre. . . . .                    | 1  |
| J.-B. Rousseau. . . . .               | 2  |
| Bossuet. Oraisons funèbres. . . . .   | 1  |
| — Histoire universelle. . . . .       | 2  |
| Massillon. Petit Carême. . . . .      | 1  |
| Mézier. Oraisons fun., etc. . . . .   | 2  |
| Montesquieu. Esprit des lois. . . . . | 6  |
| — Grandeur des Romains. . . . .       | 1  |
| — Lettres persanes. . . . .           | 2  |
| — Oeuvres mêlées, etc. . . . .        | 2  |
| Voltaire. Henriade. . . . .           | 1  |
| — Théâtre. . . . .                    | 12 |
| — Pêches. . . . .                     | 1  |
| — Siècle de Louis XIV, etc. . . . .   | 6  |
| — Charles XII. . . . .                | 1  |
| — Histoire de Russie. . . . .         | 2  |
| — Essai sur les mœurs. . . . .        | 10 |
| Molière. . . . .                      | 8  |
| Nicolas. . . . .                      | 8  |
| Lesag. . . . .                        | 5  |
| — Di. . . . .                         | 2  |
| — Floria. . . . .                     | 1  |
| — Vertu. . . . .                      | 2  |
| — Ré. . . . .                         | 1  |
| — Ré. . . . .                         | 2  |
| S. Réa. . . . .                       | 1  |
| Maitre. . . . .                       | 1  |
| Cléme. . . . .                        | 6  |
| Régni. . . . .                        | 1  |
| Gresso. . . . .                       | 2  |
| Beau. . . . .                         | 2  |
| Piron. . . . .                        | 1  |
| Berna. . . . .                        | 12 |
| Dufres. . . . .                       | 1  |
| Dubel. . . . .                        | 6  |
| Colard. . . . .                       | 1  |
| Favart. . . . .                       | 2  |
| Sedain. . . . .                       | 10 |

## CLASSIQUES FRANÇAIS.

Il paraît un volume tous les samedis.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.

*Liste des principaux Ouvrages qui composeront la collection.*

|                                    |                                |
|------------------------------------|--------------------------------|
| J. Racine. Théâtre. . . . . 4      | — Dictionnaire philosoph. 14   |
| L. Racine, la Religion. . . . . 1  | — Mélanges historiques. . . 6  |
| Boileau. . . . . 2                 | J.-J. Rousseau. Emile. . . 4   |
| Fénélon. Télémaque. . . . . 2      | Labruyère. Caractères. . . 3   |
| P. et Th. Corneille. . . . . 5     | Pascal. Les Provinciales. 3    |
| Crébillon. . . . . 3               | La Rochefoucauld. Maxim. 1     |
| Molière. . . . . 8                 | Nicole. Pensées. . . . . 1     |
| Regnard. . . . . 5                 | Lesage. Gil Blas. . . . . 5    |
| La Fontaine. Fables. . . . . 2     | — Diable Boiteux. . . . . 2    |
| — Théâtre. . . . . 1               | Florian. Gonzalve de Cord. 2   |
| J.-B. Rousseau. . . . . 2          | Vertot. Révolut. romaines. 4   |
| Bossuet. Oraisons funèbres. . 1    | — Révolut. de Suède. . . . . 2 |
| — Histoire universelle. . . . . 2  | — Révolut. de Portugal. . . 1  |
| Massillon. Petit Carême. . . 1     | S. Réal. Conj. cont. Venise. 1 |
| Flechiaer. Oraisons fun., etc. 2   | Malherbe. . . . . 1            |
| Montesquieu. Esprit des lois. 6    | Clément Marot. . . . . 1       |
| — Grandeur des Romains. . . 1      | Régnier. . . . . 1             |
| — Lettres persanes. . . . . 2      | Gresset. . . . . 2             |
| — OEuvres mêlées, etc. . . . 2     | Beaumarchais. . . . . 3        |
| Voltaire. Henriade. . . . . 1      | Piron. . . . . 2               |
| — Théâtre. . . . . 12              | Bernard. . . . . 1             |
| — Poèmes. . . . . 1                | Dufresny. . . . . 2            |
| — Siècle de Louis XIV., etc. . . 6 | Dubelloy. . . . . 2            |
| — Charles XII. . . . . 1           | Colardeau. . . . . 1           |
| — Histoire de Russie. . . . . 2    | Favart. . . . . 3              |
| — Essai sur les mœurs. . . . . 10  | Sedaine. . . . . 3             |

On peut se procurer dès à présent des collections complètes.

*On trouve à la même Librairie :*

|                                  |                                |
|----------------------------------|--------------------------------|
| La Fontaine. Contes. . . . . 2   | Rousseau. Nouv. Héloïse. . . 5 |
| Voltaire. Contes en vers . . . 1 | — Les Confessions. . . . . 4   |
| — Pucelle. . . . . 1             | Prévost. Manon Lescaut. . . 1  |
| — Romans. . . . . 1              |                                |

*Classiques étrangers.*

|                                 |                                |
|---------------------------------|--------------------------------|
| Virgilius. . . . . 1            | Letters of Montagne. . . . . 1 |
| Phædrus. . . . . 1              | The Sentimental Journey. 1     |
| Horatius. . . . . 1             | Fables by Gay and Moore. 1     |
| Cornel. Nepos. . . . . 1        | Aminia di Tasso. . . . . 1     |
| Sallustius. . . . . 1           | Gerusalemme liberata. . . 1    |
| The Vicar of Wakefield. . . . 1 |                                |



Lt Ja 33

Deacidified using the Bookkeeper process.  
Neutralizing agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date: Jan. 2008

**Preservation Technologies**

A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111





LIBRARY OF CONGRESS



0 020 858 297 5